



LA



JUIN 1978 / N° 331 / 20f

'RA



DI



**ET
LES
TRADITIONS
DE
L'X**



TI



ON

La tradition et les traditions de l'X des origines à nos jours

Sommaire

Présentation

La Tradition

Le binôme Tradition-Evolution

La solidarité après l'école

Les traditions

Préhistoire

Fantômes

le Bahutage et la Séance des Cotes

La Kommiss

La Remise des tangentes

Le code X

Le Béta

La sanction de la tradition et la tradition des sanctions

L'École vue du « Binet de Ser »

La Kès et ses Campagnes

Brans, chahuts, exploits et exactions

Le Point Gamma

Les Ombres, la Sainte-Barbe, le Concert du Généré, le Disque

Le Bal de l'X

Auberges et cabarets polytechniciens

Aujourd'hui, les traditions

L'argot de l'X et sa rhétorique

Historique des Annuaire de l'X

Dossier préparé par Jean-Pierre Calot (31) et Jacques Szmargd (66), Philippe Naigeon (69), François Dupont (72), avec la collaboration de : Dubois-Aymé (1976), G. Claris (1863), A. Lévy (1863), G. Pinet (1864), Dunablat (1937) et Georges Courbet (1914), Paul Logié (1921), Donat Clerget (1924), Raymond Abellio-Georges Soulès (1927), André Tranié (1931), Jean Domain (1936), Pierre Briquet (1938), Patrick Puy (1975), Hubert Lauriot-Prévost (1976).

Publié dans *La Jaune et La Rouge* n°331 (1978)

Présentation

Raymond Abellio¹

Dans l'esprit des « progressistes », le mot de tradition a subi, me semble-t-il, un glissement et même un détournement de sens. Il évoque en effet pour eux le produit plus ou moins desséché et en tout cas inutilisable, d'un passé mort, alors que la simple étymologie inclut d'abord en lui une idée de transmission et oblige, par conséquent, à y voir l'actualisation permanente d'un passé toujours vivant. Faut-il trouver, dans cette déviation, l'origine des excès polémiques où l'on fait dès lors s'opposer, de façon fort linéaire, tradition et nouveauté, intégrisme et modernisme, ou encore, d'une façon plus générale, sociétés « closes » et sociétés « ouvertes », comme si cette dernière distinction, dans un monde de plus en plus interdépendant, pouvait être autre chose qu'une assez simpliste abstraction ?

L'École polytechnique est-elle, dans cet esprit, une société close ? On le lui a souvent reproché. Et l'X elle-même n'a jamais caché, depuis près de deux siècles, son attachement à ses traditions. Elle possède son statut, son code, ses coutumes, ses rites, ses fêtes et même son langage qui est en quelque façon, et comme tout « argot », initiatique. La formation qu'on y reçoit, le rôle qui lui est dévolu ont créé et maintenu un « esprit polytechnicien » que certains peuvent péjorativement dénoncer comme un esprit de corps par opposition à l'esprit tout court, ce à quoi il est aisé de répondre que ce renfermement sur soi n'a jamais empêché l'École, depuis deux siècles, de rester en prise sur le monde extérieur et d'y agir avec une efficacité reconnue. Aucune institution n'a même été à la fois plus stable et plus dynamique. Dès sa naissance, sa vocation l'obligeait d'ailleurs à cette synthèse, puisqu'elle était appelée à fournir à la fois des chefs militaires, des administrateurs et des savants, catégories d'esprits qu'on peut assurément tenir pour dissemblables, ce que l'argot de l'École n'a pas manqué de souligner en distinguant les milifanas et les bottiers, alors même que la complexité croissante des problèmes, dans tous les domaines, et le développement accéléré des sciences et des techniques tendaient à créer, au-delà de toute spécialisation, le besoin d'une unité supérieure. Et l'on peut alors se demander si le prestige de l'École qui tient en premier lieu à cette aptitude de haut niveau qui fut jusqu'ici toujours la sienne de faire de sa polyvalence le meilleur garant de cette unité, ne procède pas, plus intimement, d'une autre capacité, qui commande d'ailleurs la première, d'avoir su très simplement, très ouvertement, porter le plus loin possible en elle-même et y résoudre la contradiction entre la tradition et la modernité. Il faut s'interroger sur ce prestige. Il n'est pas le produit artificiel d'un « élitisme » sans racines. Et ce n'est pas le fait du hasard si à certaines époques de crise il s'est même transformé en popularité, tant l'École et ses élèves, quand il le fallait, firent preuve à l'égard des puissants du jour d'un esprit d'indépendance et d'irrespect poussé fort loin. Cet engagement libertaire fait, lui aussi, partie de la tradition de l'X. Il lui donne sa vitalité particulière et sa mobilité entre le respect du passé et la juste évaluation de l'avenir.

Certes, les écoles militaires — et l'École polytechnique en fait toujours partie — sont, par nature, plus attachées que d'autres à la conservation de certaines valeurs qui implique⁴ l'obéissance et le sacrifice individuels et à travers lesquelles la tradition, en tant que mouvement d'ensemble, se déploie. Si pittoresques soient-elles, les « traditions » au pluriel ne tirent alors leur vertu que de cet esprit collectif, et l'on ne saurait les en détacher, par simple commémoration folklorique, sans en trahir le sens. Au sujet du sérieux de la « tradition en

¹ Georges Soulès (X27)

soi » et de la profondeur de son enracinement, ce n'est donc pas non plus rencontre fortuite si les paroles ultimes me paraissent avoir été rapportées par un soldat, Ernst von Salômon, lorsqu'il raconte qu'arrivant à dix ans au Kadettenkorps, l'école des cadets royaux de Prusse, alors à Karlsruhe, il reçut de son lieutenant-instructeur sa première leçon : « Messieurs, vous êtes ici pour apprendre à mourir ». Dès lors, toute une série de questions viennent à l'esprit, et il faut les poser aussi objectivement que possible, sans y inclure d'avance, de façon implicite, le moindre jugement de valeur : l'École polytechnique est-elle toujours une école militaire ou, plus exactement, s'ouvre-t-elle toujours, et dans quelle mesure, à l'esprit milifana ? Peut-on transposer cet esprit dans d'autres champs ? Et que devient alors ce mouvement de la tradition qui, par intégrations successives, doit assurer la pérennité de cette tradition même ?

Trouvant soudain l'École trop à l'étroit dans son cadre historique, les princes qui nous gouvernent ont voulu, dit-on, lui donner plus de place et, passant d'un coup à l'autre extrême, l'ont paradoxalement transplantée dans un désert ouvert à tous les vents. Rien ne peut laisser penser que ces novateurs, qui Mt la tête peu métaphysicienne, aient été spécialement sensibles, en l'occurrence, à ce que la philosophie moderne appelle, dans son jargon, la dialectique du local et du global. Le voulant ou non, ils ont en tout cas placé l'École, par cette violence abrupte, dans une situation-limite digne d'elle, puisqu'elle y est confrontée à une expérience unique en son genre, celle d'un « ressourcement » qui n'eut, je crois, jamais d'exemple et qui, pour être réussi, doit mobiliser une fois encore, mais à un niveau jamais atteint, ces forces de conservation et d'invention qui firent toujours ensemble, par leur contraste, l'originalité de l'École. D'où l'opportunité et l'importance du présent numéro de « La Jaune et la Rouge » consacré aux « traditions » de l'X, expressions diverses de la tradition tout court. On ne saurait mieux définir la tradition qu'en y voyant ce qui, ayant subi l'épreuve du temps et survécu à l'évolution des « idées », ne cesse de parler au cœur et à l'esprit et de leur fournir leurs meilleures armes pour discerner ce qui, dans l'avenir, deviendra durable comme elle. J'espère donc que ce numéro de « La Jaune et la Rouge », destiné à donner aux nouveaux polytechniciens l'intelligence des traditions de l'École, les conduira tout naturellement à leur maintien. Et pour en terminer avec cette rapide présentation, je me bornerai dès lors à un rappel qui, dans cet espoir, me paraît déjà fort enseignant. Lorsque Yahweh, dans la Bible, veut accabler ses ennemis, sa malédiction prend souvent la forme suivante : « Je te ferai repasser par le chemin par lequel tu es venu ». Il condamne ainsi la répétition « pure » parce qu'elle est aveugle et régressive, retour à la non-conscience de l'animal. Aussi bien les Évangiles prennent-ils soin de préciser que les rois-mages, en quittant Bethléem « rentrèrent chez eux par un autre chemin ». Personne ne demande à nos jeunes camarades d'accepter sans inventaire une succession ou un dépôt. Cet inventaire, le voici. Je souhaite seulement que les nouveaux polytechniciens, se frayant de nouvelles voies, sachent aussi, comme il convient, rentrer chez eux.

Le Binôme tradition évolution

Par André Tranié (X31)

Pendant nos années de taube, l’X avait été notre princesse lointaine. Nous pénétrions enfin dans son palais. Notre émotion n’était pas seulement celle de l’amoureux dont la main va constater la réalité des trésors qui peuplaient ses rêves. Il se passait en nous quelque métamorphose, l’homme devait se dégager de la chrysalide scolaire, le postulant devait être initié.

Comme dans une liturgie symbolique, nous nous dépouillions de nos vêtements, nous nous retrouvions tous pareils dans l’humilité significative de l’uniforme noir, avec le contact rugueux, mortifiant, du linge d’ordonnance sur notre peau, jusqu’au plus intime de notre réalité physique (« Laurent, serrez ma haire avec ma discipline... »)

Projetés « ailleurs », hors d’une adolescence où nous guidaient depuis l’enfance des mains douces ou rudes, nous étions troublés de franchir un seuil sans le secours des appuis familiers dont la privation seule nous révélait l’importance : parents, maîtres, amis de notre âge scolaire. Au moment de vivre une expérience nouvelle, nous avons beaucoup de curiosité, pas mal d’excitation et un peu d’appréhension : on sait qu’on ne sait pas.

Les anciens allaient paraître, eux qui savaient. Attendions-nous d’eux un modèle, ou simplement de voir en quoi pouvaient être différents des garçons qui, un an plus tôt, nous ressemblaient comme des frères ? Ou n’étions-nous que méfiance et recul ? Je ne sais plus...

Les anciens arrivèrent et ce fut le choc de la tradition. La tradition, selon le dictionnaire, est la transmission orale de coutumes et d’usages consacrés par le temps. Les anciens firent de leur mieux pour assurer cette transmission de façon directe et virile. Quelques jours suffirent pour obtenir les bons effets d’une méthode perfectionnée au long des âges.

Et lorsque le « monôme de réconciliation » marqua la fin de nos épreuves, nous nous sentions prêts à transmettre l’année suivante à nos conscrits le même message.

Quel message ? Je doute que, anciens ou conscrits, nous nous soyons posé la question. Tout était si bien ancré dans les mœurs, si traditionnel précisément ! On faisait confiance à la tradition. On l’adoptait de grand cœur et sans examen.

Avec le recul, l’envie nous prend d’en mieux comprendre le sens profond. Et puisque des dispositions nouvelles ont récemment troublé, sinon rompu, l’enchaînement de la transmission, il est peut être urgent de s’interroger sur la valeur de la tradition polytechnicienne —qui n’est, bien entendu, qu’un cas particulier de tradition, un cas à peine particulier...

La tradition ? Kekséksa ? Qui se pose la question ? Il s’agit d’un concept aussi vague qu’il est commun. Le terme recouvre les acceptions les plus diverses. Voilà un de ces mots-clés qui, depuis Babel, facilitent l’incompréhension entre les hommes (hommes s’entend ici au sens général, qui inclut les femmes... mais peut-être l’incompréhension est-elle surtout de règle entre les hommes, qui souffrent davantage du travers de l’abstraction).

La tradition ? Un guide précieux, un catéchisme du savoir-être ? Ou un code périmé à reléguer au musée ? Du folklore, touchant ou ridicule ? Des farces d’étudiants ? Un dévouement pour des pulsions sadomasochistes ? La nostalgie d’une société de castes ? Ou

une résurgence des antiques saturnales ?

Que le même phénomène suscite tant d'interprétations n'est surprenant qu'à première vue. Sous des vocables divers, on reconnaît la guerre des anciens et des modernes, l'irréductible opposition de deux camps qui n'ont en commun qu'une erreur : croire que tradition et évolution sont des termes antinomiques.

Bien au contraire, tradition et évolution forment un binôme au sens polytechnicien du mot. Ce sont des compagnons inséparables comme le yin et le yang. Le mouvement ne se mesure que par rapport à des repères. L'évolution ne peut donc se définir sans la référence que transmet la tradition : celle d'un ensemble de coutumes et d'usages qui sont, au plan du comportement, l'expression de croyances, d'attitudes d'esprit et de jugements de valeur.

La tradition n'est pas qu'un repère, elle est aussi un appui. Une tradition qui rejette l'évolution ne relève que de la paléontologie. La véritable tradition est vivante comme une graine. Un message est inscrit dans la graine, c'est l'expérience irremplaçable des générations. La graine n'a de sens que si elle germe, et si la plante qui en sort produit à son tour d'autres graines. Ainsi la tradition doit être acceptée et en même temps réinventée par ceux qui la reçoivent et la transmettront à leur tour, dépouillée de ce qui était contingent, accordée au monde extérieur, et néanmoins fidèle au sens profond.

Car il faut distinguer le contenu et l'enveloppe ; le sens ésotérique et l'apparence formelle.

L'enveloppe, la forme, l'apparence, ce fut pour nous, comme pour tant de promotions avant nous, l'initiation à l'argot de l'X, le bahutage, la lecture solennelle du code X. On reconnaît les traits d'un archétype, celui des rites d'admission dans une société fermée. En font partie le langage convenu, les épreuves et, pour finir, l'admission à la connaissance de la loi. Le langage convenu a ses finalités : marquer l'entrée dans une vie nouvelle, effacer les différences antérieures, affirmer d'emblée, comme un postulat, une solidarité à laquelle la vie en commun va donner une réalité. Le langage parachève au plan de la communication l'action de l'uniforme et de l'internat. En même temps que les vêtements civils sont abandonnées les distinctions de classe. Avec le langage convenu s'atténuent des différences plus subtiles : tous les initiés pénètrent à égalité dans un autre monde. Il s'agit pour chacun d'eux de prendre place en tant qu'homme dans la société. L'alignement au départ, puis la vie en commun, voilà qui constitue la méthode la plus expéditive et la recette la plus sûre pour que l'entrée soit réussie et la place bien tenue.

Faut-il en parler au passé ? Un système cohérent, qui avait fait ses preuves, disparaît avec l'uniforme délaissé, avec les chambres individuelles, avec la télévision qui abolit la vie de communauté (comme elle abolit la vie de famille). On ne peut en prévoir les conséquences, ni pour la formation de la personnalité de chacun, ni pour l'établissement des relations sociales.

Le bahutage a toujours été contesté —sauf par ceux qui l'ont subi (de rares exceptions confirmant la règle). De notre temps il était court et bénin, à peu près dépouillé de pulsions primaires héritées d'antiques instincts d'oppression. Il visait surtout à mortifier les amours-propres, à guérir des vanités nées du succès à l'examen, à enseigner l'humilité, qui est bien la plus charitable et parfois la plus payante des vertus. Pensez à l'ordination des évêques, allongés faces contre terre sur les dalles... La leçon était en général masquée par un folklore burlesque, une parodie de terreur qu'on ne pouvait prendre au sérieux : c'est là une forme de pudeur virile qui fait que certains messages ne peuvent être délivrés et reçus que sous le couvert de la farce ou de la brutalité.

Pudeur aussi que de laisser dans le Code X des sentences anachroniques ou dérisoires,

qui désarment, quand on parle d'honneur, de dignité, de patrie, l'ironie d'esprits qui se croient forts.

Les rites accomplis, vient le monôme de réconciliation. Les conscrits sont proclamés égaux à leurs anciens. En fait, chacun d'eux devra encore parcourir un long chemin intérieur pour devenir l'homme qu'il est en potentiel, pour se dégager tout à fait de sa chrysalide, pour assumer sa place dans la société, ses devoirs vis-à-vis de ses semblables.

Ce chemin, il devra le suivre seul (encore que la vie en commun à l'École puisse l'aider beaucoup). Mais une impulsion initiale a été donnée, un cap a été indiqué, des travers ont été dénoncés, qui auraient été des handicaps. Le tout sous la forme la plus tolérable parce qu'elle fait appel aux références classiques des initiations.

Voilà le rôle social de la tradition. Et ce n'est pas seulement vrai pour les X.

Au moment de la grande métamorphose dont naît l'homme, les traditions seules peuvent relayer les actions dévolues jusque-là aux parents puis aux maîtres. Dans la mesure même où ces actions, dans le monde où nous vivons, se sont en général affaiblies le rôle social des traditions prend encore plus d'importance. Il faudrait souhaiter que l'on en prenne conscience quand il s'agit de la tradition polytechnicienne.

Et même, quand il s'agit de l'organisation de l'École.

La solidarité après l'École

Par Dunablat (X 37)

L'expérience de la Promo 37

Faute avouée est à demi pardonnée : nous sommes assez contents de ce qu'a été notre vie de promo depuis la sortie de l'École,

Et dans ce numéro consacré aux traditions il nous a paru légitime de faire figurer l'une des plus estimables d'entre elles, le maintien de cette « camaraderie polytechnicienne », tellement glorifiée mais pas toujours effective, et qui devrait trouver dans chaque promotion un milieu nourricier idéal.

Loin de nous l'intention de nous tresser des couronnes et de nous proposer comme modèle. Tout au plus espérons-nous donner quelques idées à ceux qui, d'aventure, en manqueraient.

Et cela en disant, tout simplement, ce que nous avons fait, et continuons à faire.

Depuis la fin de la dernière guerre, un magnan de promo réunit très régulièrement, tous les ans, un nombre de cocons qui s'est toujours situé, jusque dans les années récentes, entre 75 et 90.

Ce magnan, qui se tient à midi, et, dans toute la mesure du possible, dans les locaux de l'École, se prolonge, le soir même, par un dîner avec les épouses, en ville. Le cadre de ces nouvelles agapes varie d'une année à l'autre.

À l'occasion des anniversaires quinquennaux, ces manifestations se corsent notablement :

- Au magnan du midi, toujours célébré à l'École, sont invités nos anciens et nos conscrits. Le magnan de 1977, à Palaiseau, rassemblait ainsi 170 convives. Sont également conviées les personnalités encore en vie du Carva d'avant-guerre.

- Le soir, sont invités à participer, outre les Camarades des 3 promos et leurs épouses, leurs enfants directs ou par alliance —et, depuis peu, les petits-enfants. Les veuves ne sont pas oubliées.

Le nombre des présents s'élève parfois jusqu'à 500.

La soirée débute par un spectacle de deux heures environ, entièrement assuré par les camarades eux-mêmes.

Comme dans un « Grand Échiquier » de la meilleure veine, se produisent là, outre un talentueux meneur de jeu, des chanteurs à voix, des chansonniers, des comédiens, des musiciens classiques, une chorale, un orchestre de jazz, et même, en 1977, un corps de ballet évoluant dans la tenue ad hoc (ces danseuses étoiles étaient, en 1972, de gracieuses majorettes)

La soirée se prolonge par un souper, et l'on coconne et danse fort avant dans la nuit.

L'ensemble du spectacle est enregistré, et des disques, ou cassettes, sont mis, dans les mois qui suivent, à la disposition des camarades.

Dans ce schéma général viennent s'intégrer des manifestations particulières, variables selon les années. C'est ainsi qu'en 1977 :

- un week-end en Corse a été organisé à l'intention des ménages

- un arbre symbolique a été planté à Palaiseau (le premier d'une vaste forêt, si les autres promos suivent cet exemple)

- un spectacle audiovisuel sur le Carva des années 37-39 est venu compléter nos dégagements scéniques

- nous avons compté parmi nos hôtes les premiers ménages polytechniciens (après avoir fêté, en 1972, les premières polytechniciennes)

Si quelques lecteurs considèrent comme un peu puériles toutes ces réjouissances, nous les invitons à venir juger sur place l'atmosphère chaleureuse qu'elles savent créer. Chacune de ces retrouvailles est un bain de jeunesse, où rayonne, non seulement l'amitié, mais aussi la joie.

La solidarité de la promo ne s'arrête d'ailleurs pas là. Elle se manifeste aussi dans l'adversité. Car il arrive, bien sûr, que le malheur nous atteigne : camarades en difficulté, veuves désemparées, familles démunies. Dans ces « mauvaises passes », la promo, sollicitée, réagit comme un seul homme, avec efficacité et générosité.

C'est tout. Mais ce n'est sans doute pas si mal. Et si d'autres font mieux que nous, nous serons les premiers à nous en réjouir.

Puissent en tout cas les mânes de Chambergeot susciter une saine émulation entre les promos.

La Préhistoire

De la fondation de l'École à son transfert sur la Montagne Sainte-Geneviève (1794-1805)

Par Joseph Dubois-Aymé (1796) et Jean-Pierre Callot (X31)

L'École Centrale des Travaux Publics, qui devait devenir, un an après sa fondation, l'École Polytechnique, inaugura son enseignement le 1^{er} nivôse an III (10 décembre 1794), dans le palais ci-devant Bourbon, ou plus exactement dans ses dépendances : les écuries, les remises, l'orangerie et la salle de spectacle, ainsi que l'hôtel contigu de Lassay dans lequel on avait aménagé un amphithéâtre de quatre cents places. Tous ces bâtiments ont aujourd'hui disparu et ont fait place aux constructions du Ministère des Affaires Étrangères.

Les nouveaux étudiants, au nombre de quatre cents, se montrèrent tout de suite extrêmement turbulents.

Nous possédons, à ce sujet, quelques documents que je citerai à la fin de ce chapitre. Mais cette agitation avait lieu à l'extérieur de l'École — les élèves étaient externes — alors que j'aurais voulu connaître leurs mœurs intérieures, puisque c'est au sein des promotions rassemblées que sont écloses les premières traditions. Dans ce domaine, je n'avais rien trouvé, sinon quelques questions que les anciens posaient à leurs conscrits dans un examen baroque qui préfigurait l'initiation, lors des toutes premières années de l'École. Par exemple :

- démontrer que le carré d'une vache est un cheval ;
- une raie à la craie étant tracée sur un mur, quel est le nom du physicien représenté ;
- comment feriez-vous pour manger dans une île déserte, n'ayant qu'une canne de jonc ?

La solution du premier théorème est perdue. À la seconde question il fallait répondre : Réaumur ; et à la troisième : je décrirais une circonférence avec la canne pour rayon, j'aurais ainsi deux pigeons (2π jonc).

Ces éléments d'information montrent le haut niveau de culture scientifique qu'avaient déjà atteint nos Antiques, mais ils renseignent peu sur leur vie de promotion, et j'allais renoncer à écrire cette préhistoire, lorsque j'eus la chance de recevoir un manuscrit de Jean-Marie Joseph du Boisaymé, de la promotion 1796, dont une descendante m'autorise à reproduire les passages qui ont trait à mon sujet. Voici donc un témoignage, le seul qui subsiste, probablement, des comportements des Polytechniciens dans leur première école :

« Et d'abord, l'on n'était pas caserné ; l'école était au palais Bourbon ; on s'y rendait le matin à huit heures, on en sortait à deux pour y revenir à cinq et y rester jusqu'à huit. Des appels constataient l'exactitude des élèves ; des problèmes de mathématiques, des opérations chimiques, proposés chaque mois sans qu'il y eût obligation pour les élèves de s'en occuper, mettaient en évidence les plus intelligents : leurs noms étaient affichés dans l'école. Enfin, des examens généraux, à la fin de l'année, faisaient connaître l'instruction de tous, et l'on renvoyait alors ceux qui, n'ayant fait aucun progrès, avaient, de plus, manqué fréquemment aux appels. On pouvait au bout de deux ans se faire examiner pour le corps que l'on choisissait d'après ses goûts et le sentiment du degré d'instruction qu'on avait acquis ; car il était des corps dans lesquels il était beaucoup plus facile d'entrer que dans d'autres. On pouvait rester une troisième année à l'école, et même une quatrième, quand on avait

constamment fait preuve d'assiduité et de bonne conduite. Les jeunes gens sans fortune pouvaient à cette époque entrer à l'école ; ils avaient une paie et la ration ; aujourd'hui il faut être riche, il faut payer pension. On se livrait aux études qu'on préférait : il faut maintenant suivre tous les cours ; plus de savants sortaient de l'école, plus d'ignorants aussi : l'instruction maintenant y est à peu près égale chez tous.

Je n'entends point préférer un mode à l'autre ; je dis ce qui était. Il résultait de l'ancien ordre de choses deux classes d'élèves bien distinctes : les studieux et les dissipés. Un bien petit nombre appartenait à toutes deux. Le nom de Paul² figurait presque tous les mois sur la liste des élèves qui avaient résolu les problèmes proposés, mais aussi il n'y avait pas de jeux, pas de parties de plaisir dont il ne fût, et ces jeux étaient tels que le palais Bourbon ressemblait parfois à une ville prise d'assaut. Chaque brigade occupait une grande salle, où elle travaillait hors des heures des leçons ; là, chacune, constituée en petite république, se donnait un gouvernement à son choix. Ainsi la troisième brigade, par exemple, s'était soumise, pour sa police intérieure, aux décisions de trois élèves élus à la pluralité des voix, et toujours choisis parmi les plus raisonnables ; c'était son sénat. Ce sénat, malgré son penchant pour l'étude et la tranquillité, était de temps à autre obligé de céder au vœu des citoyens, et, une fois la guerre déclarée, le général élu devenait l'homme important. Des ambassades étaient envoyées aux autres brigades pour former des ligues, et la gravité des discours, le cérémonial des réceptions, étaient fort amusants. Les expéditions militaires consistaient ordinairement à faire des prisonniers ; conduits dans la salle des vainqueurs, ils y recevaient la bascule sur un tabouret avec tous les accessoires accoutumés, et étaient remis en liberté.

Un jour la troisième brigade, à la suite d'une grande bataille, échangea de vive force tous ses vieux tabourets contre les meilleurs de la seconde, et le souvenir de cette journée s'est conservé longtemps à l'école sous le nom burlesque de la journée des tabourets. Quand une brigade abusait de la victoire ou troublait un peu trop l'école, ses alliés l'abandonnaient, de nouvelles ligues se formaient, et des défaites multipliées la forçaient à demander la paix.

Enfin, les brigades avaient, comme au temps de la féodalité, leur trêve de Dieu, pendant laquelle l'école respirait en paix. J'oubliais de dire que quelquefois des champions, à l'imitation des Horaces et des Curiaces, décidèrent de la prééminence d'une brigade sur l'autre. Un de ces combats se fit à cheval ; les chevaux avaient été choisis parmi les élèves les plus robustes. Le plus vigoureux cheval de bataille de la troisième brigade se nommait Donnat ; il avait près de six pieds de haut. Les chevaux devaient chercher à se renverser en se heurtant ; les cavaliers seuls se servaient de leurs bras, se colletaient, se prenaient à bras-le-corps ; celui qui était arraché de son cheval ou renversé avec lui, était vaincu, Donnat, peu de jours encore avant l'affaire où, aide-de-champ du roi de Hollande, grand connétable de l'empire, il eut la tête emportée d'un boulet, se ressouvénait avec plaisir de ces tournois de sa jeunesse, et faisait dire à Paul mille choses amicales de la part de son ancien cheval de bataille. Paul et tous ses camarades le regrettèrent vivement. »

J'ai parlé du comportement turbulent des premiers Polytechniciens à l'extérieur de l'École. Il nous intéresse ici parce qu'il contient en germe deux des composantes essentielles de nos traditions : le libéralisme et la solidarité.

C'est le théâtre qui était le lieu privilégié de cette agitation. Au théâtre de la République, au mois de floréal an IV, les élèves firent scandale en tournant en dérision les chants révolutionnaires. L'affaire la plus grave eut lieu peu après, au théâtre des jeunes artistes, où les élèves provoquèrent de violentes bagarres et où plusieurs furent arrêtés.

Mais, bien plus, les Polytechniciens se joignaient aux émeutiers qui brisaient le buste

² C'est le prénom que s'attribue l'auteur

de Marat et, au Palais-Royal, foyer de toutes les oppositions, ils entonnaient le chant le plus séditieux de l'époque, le « Réveil du Peuple ».

Ils prirent part à l'affaire du 13 vendémiaire et huit d'entre eux furent convaincus d'avoir participé à l'insurrection. Leur expulsion, leur arrestation paraissaient inévitables mais Monge, enragé dès qu'on touchait à son École, fit tête avec sa hargne de vieux lion. Il les sauva.

Lorsqu'apparurent les signes avant-coureurs du complot du 18 fructidor, dans lequel allait sombrer la liberté un moment retrouvée, l'agitation s'intensifia. Joseph Boisaymé nous conte quelques-unes de ses péripéties :

« Le directoire exécutif préludait à la journée du 18 fructidor. Excitées par ses agents, les troupes campées au Champ-de-Mars ou casernées dans Paris parcouraient les rues, insultaient les jeunes gens qui portaient un collet noir, et le coupèrent à plusieurs avec leurs sabres. On leur avait fait croire que c'était le signe de ralliement des royalistes, alors que ce n'était qu'un des nombreux caprices de la mode. Beaucoup d'élèves de l'école Polytechnique, ne voyant dans les attaques des soldats qu'un abus de la force, avaient pris le collet noir³ ; et certes ils ne conspiraient pas, ils s'étaient seulement rangés autour du drapeau du plus faible.

Une après-midi que tous les élèves étaient réunis dans les vastes salles du dessin, on vint leur dire que les soldats parcouraient les Tuileries, en chassaient les jeunes gens, les poussaient dans les bassins, leur coupaient leurs collets et leurs cadenettes, etc., etc.

Les élèves se levèrent aussitôt en masse et coururent aux Tuileries. Ils firent à leur tour évacuer les allées aux soldats, en poussèrent dans les bassins ; la garde arriva et les dispersa ; ils parcoururent les boulevards quelques instants, et puis se retirèrent chez eux.

Paul, qui avait été légèrement blessé d'un coup d'épée, se rendit le lendemain chez sa mère, logée rue Hillerinbertin. Il rencontra dans la rue de Grenelle trois ou quatre soldats qui, en voyant son bras en écharpe; s'écrièrent : « Sacré muscadin, on t'a cassé un membre ; apporte-nous ton collet, mon mignon, ou nous te cassons l'autre bras. » Le jeune homme se retourna, marcha à eux un pistolet à la main, et eux de reculer en lui disant : « Ce n'est pas à toi que nous parlons ; tu es un brave garçon, toi, etc. »

Quelques jours après, des soldats assommaient à coups de pierres, près des Invalides, un autre jeune homme qui avait un collet noir à son habit. Plusieurs élèves de l'école polytechnique, qui venaient de s'exercer au pistolet de ce côté, passèrent heureusement en ce moment, et la menace qu'ils firent de se servir de leurs armes fit retirer les agresseurs. Des gens bienfaisants du voisinage reçurent le mourant et en prirent soin. Toutes les feuilles publiques rapportèrent, avec plus ou moins d'exactitude, cet événement, et il en fut question au corps législatif. Les journalistes jacobins le racontèrent à leur manière, et en conclurent que l'école polytechnique était un repaire d'aristocratie ; que la république nourrissait là des serpents qui n'attendaient que le moment de déchirer son sein. Ce sont là les propres expressions de l'un d'eux. Les élèves, indignés, chargèrent trois ou quatre de leurs camarades de se rendre chez lui et de lui demander, au nom de l'école entière, une prompte rétractation. Les commissaires ne lui eurent pas plus tôt fait connaître l'objet de leur visite, qu'ils furent entourés par une vingtaine de garçons de l'imprimerie. La fermeté des élèves, et peut-être la crainte de s'attirer la vengeance de toute l'école, détermina le journaliste à faire ce qu'ils désiraient : sa rétractation parut le lendemain, mais il avait dénaturé les expressions des élèves et donné leurs noms. Ceux-ci allaient réclamer de nouveau quand éclata la funeste journée du 18 fructidor.

³ Ils ne portaient plus d'uniforme depuis quelque temps.

Pendant la nuit, l'armée aux ordres d'Augereau s'était emparée de tous les postes importants, avait placé du canon sur les ponts et cerné les Tuileries où siégeait le conseil des Cinq Cents. Deux membres du directoire, une foule de députés, de journalistes, étaient arrêtés au même moment ; et les Parisiens, en se réveillant, trouvèrent la révolution terminée ; la ville resta morne et silencieuse.

Si les douze cents grenadiers qui formaient la garde du corps législatif eussent fait quelque résistance, nul doute que la garde nationale ne se fût jointe à eux. Depuis quelques jours les élèves de l'école polytechnique, non pas les plus ardents seulement, mais les plus sages aussi, et je citerai parmi eux cet Édouard dont j'ai parlé, avaient mis leurs fusils en état, fait des balles et acheté de la poudre, déterminés qu'ils étaient à défendre le corps législatif, si la lutte engagée depuis quelque temps entre les députés et le directoire amenait quelque acte de violence. On a dit depuis que des députés conspiraient contre la république ; je n'en sais rien : ce que je puis assurer c'est que personne n'avait engagé les élèves de l'école à embrasser leur parti. »

Cette attitude des Polytechniciens fut évoquée quelques mois plus tard devant le Conseil des Cinq Cents. Mais il ne se trouva que trois députés pour condamner l'École.

— On y enseigne, dit le premier, les matières les plus insensées : en particulier un certain calcul « différentiel et intégral ». De plus, les professeurs poussent la perversité jusqu'à substituer à nos lettres républicaines, dans leurs démonstrations, les lettres grecques

— Pourquoi, disait le second, priver un bon père du droit et du plaisir d'enseigner son fils ? Je propose que Polytechnique soit transformée en École de bienfaisance nationale.

Quant au troisième, il fustigeait le non-conformisme politique des élèves en un discours dont la péroraison mérite d'être préservée de l'oubli :

« Sans le républicanisme, les talents ne sont pour moi qu'une faible gaze qui ne saurait me dérober le poignard qu'on veut plonger, par force ou par adresse, dans le sein de la patrie. »

On pourra conclure des lignes qui précèdent que l'engagement politique, la « contestation » des premiers Polytechniciens, les entraînaient parfois fort loin. Était-il opportun de le rappeler ? Diront certains.

Pourquoi pas, répondrai-je, puisque ces tumultes et parfois ces violences n'étaient inspirés que par la générosité et l'amour de la liberté ; puisque ces jeunes hommes n'acceptaient la tutelle d'aucun parti, l'intoxication d'aucune idéologie ; puisque leur contestation ne fut jamais celle des médiocres qui demandent l'anarchie les avantages qu'ils ne peuvent acquérir par le talent.

De ces promotions turbulentes sortirent Biot, Malus, Poisson, Dupin, Arago, Fresnel, Gay-Lussac, qui comptèrent parmi les plus grands savants de leur génération. Et lorsque la France se fut jetée dans des guerres insensées, ces contestataires firent admirer leur héroïsme sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Fantômes

Par Jean-Pierre Callot (X31)

Dans le soir qui tombe, je gravis les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève. À ma gauche, les bâtiments de l'École dressent leurs grands murs qui paraissent, dans la nuit, d'une blancheur insolite. A droite, je retrouve les vieilles maisons de ma jeunesse ; leurs façades craquelées, leurs murs de, guingois, leurs sombres encoignures, leurs enseignes !

Voici l'hôtel de l'Espérance ; à la corne du square Monge. Juste à ce carrefour de l'évasion, où disparaissaient les murs de l'École, et où Paris nous était livré, avec ses lumières, sa liberté, son aventure ! Comme il était bien nommé, cet hôtel, qui marquait le premier jalon de nos joies hebdomadaires.

Voici la voûte de la Cité Sainte-Geneviève, misérable impasse que peuplaient tous les prestiges de l'Asie, parce que, quelquefois, une annamite en pantalon de soie sautillait sur ses pavés inégaux. Voici l'hôtel de Bordeaux et ses étroites fenêtres derrière lesquelles nous guettaient d'imaginaires Celinas.

Voici notre place. Sa fontaine aux têtes de lions, son petit hémicycle où deux clochards dorment toujours du même sommeil impassible. Et voici la porte du 5, son fronton aux lettres magiques, sa Minerve, sa chouette — et, dans la clarté d'un lumignon, la chaîne et le cadenas qui ont brisé notre espérance.

Combien de fois l'ai-je franchie cette porte sacrée ! Tantôt d'un pas vif et l'épée au côté, tandis que la Berzé commençait d'égrener ses dix coups inexorables.

Et tantôt, comme aujourd'hui, très doucement, très silencieusement, dans la noire tenue de le cœur plein de rêves impossibles, et sur les lèvres le nom d'une fille qui allait bercer mon sommeil, au casert et jusque sous les bancs de l'Amphi.

Depuis 173 ans, près de 40 000 Polytechniciens ont monté cette pente, mêlant leurs joies et leurs soucis ; discutant analyse, caressant le souvenir d'une femme, combinant le prochain chahut, échangeant des projets d'avenir, avides devant la vie où certains allaient s'engloutir et qui ferait d'autres d'illustres personnages, dont les noms seraient gravés sur les murs de l'École !

Je me Souviens... je me souviens des jours et des nuits où nous longions ces murs, groupes fraternels, agités de petits problèmes et de grandes idées, mêlant nos avènements. Bien des années ont passé ; les visages familiers se sont estompés, les amitiés aussi.

Aujourd'hui, où êtes-vous, mes camarades, que j'ai tant aimés et si bien connus ? Hélas, vous étiez comme les amis du poète, et sur notre colline soufflait le vent... Il vous a emportés...

Le conscrard Chambergeot

*Quel est ce fantôme inconnu dont la
présence redoutable
vient troubler ce jour mémorable ?
Dis-moi, réponds : Qui donc es-tu ?
(Ombres, Gaston Moch, 1878).*

De tous les fantômes que les murs de notre École ont tenus captifs, il en est un qui joua un rôle si éminent qu'il serait inconvenant de ne pas le saluer ici : c'est Chambergeot.

L'histoire et les origines de Chambergeot ont fait l'objet d'études nombreuses. Marcel Prévost consacra à ce personnage sa première œuvre, une nouvelle qui parut dans « *Le Clairon* » en 1883, et dont le succès décida peut-être de sa carrière littéraire. Il donnait Chambergeot pour le fils adoptif d'un cordonnier de Montrouge, ce qui est peut-être vrai, mais il n'avait pas percé le mystère de sa véritable et singulière nature.

Pinet et Lévy, dans leur « *Argot de l'X* » paru en 1894, donnent une version un peu différente. Chambergeot aurait été un collégien lauréat du « grand concours », mort en 1750 et introduit dans la mythologie polytechnicienne par le « cours de thèmes allemands » du professeur Bacharach⁴.

D'après une troisième version, les registres du jury de Paris siégeant pour le premier concours, en 1794, auraient fait mention d'un candidat nommé Chambergeot, âgé de 16 ans, qui aurait obtenu les notes les plus élevées lors des épreuves écrites.

Pourtant, nous ne trouvons pas son nom dans le répertoire de Marielle, qui donne la liste complète des Polytechniciens, de la fondation de l'École à 1853. C'est que Chambergeot ne passa pas les épreuves orales du concours. Il mourut dans l'intervalle des deux sessions.

Ces faits — circonstances et âge de sa mort — se trouvent authentifiées par la tradition orale de l'École. Il y a une soixantaine d'années, en effet, à l'occasion de l'« absorption », deux questions étaient posées aux conscrits :

- Que n'avait pas Chambergeot quand il mourut ?

Et il fallait répondre :

- Il n'avait pas seize ans.
- dans quoi mourut Chambergeot ?
- dans l'intervalle.

Les faits sont bien établis. Ce qui est mystérieux, c'est la raison pour laquelle Chambergeot choisit de mourir à ce moment.

Chambergeot entra néanmoins à l'École Polytechnique. Il y entra, bien qu'il ne figure pas sur les annuaires. On peut même dire qu'aucun Polytechnicien n'y fut jamais aussi présent.

Hommage à Chambergeot

Chambergeot immortel, géant toujours debout,
Toi qui, malgré ta mort, est toujours parmi nous,
Toi dont le nom illustre étincelant de gloire
Accompagna Carva pendant cent ans d'histoire,
Écoute, en cette crypte aux murs gluants et froids,
C'est toute la Promo qui parle par ma voix
Pour demander conseil au plus grand des antiques.
Souffre donc, Chambergeot, que d'abord je t'explique
Ce qu'aujourd'hui, hélas ! Carra est devenue.
Depuis qu'entre ses mains l'Astra les a tenus,
Les malheureux Cocons traînent leur pauvre vie,
En bâillant de langueur et de mélancolie.
Enfermés sans espoir dans ce sombre séjour,
La Chiade et les Ephi se partagent leurs jours.
À la pâle lueur des jaunâtres Mercas,
Soutenant dans leurs mains leur front puissant et las
Où chaque théorème a creusé une ride,
Ils peinent, tels des boeufs sur les œuvres arides
Qu'à Toronto, jadis, le Pion élabora.
Puis, quittant sans regret ces étranges nabras,
Ils nagent au milieu des grands lacs de bromure
Dans quoi le cours du Z. baigne ses formes pures,
Ou bien jetant en hâte à leurs corps amaigris
Le vêtement léger qui convient aux Éphis,
Au sortir du bunoust ils vont, fantomatiques,
Encore mal réveillés; à leurs jeux athlétiques.
Les uns, surexcités par l'air frais du matin,
Courent comme des fous dans le vaste jardin,
Courent jusqu'à ce que le souffle enfin leur manque.
D'autres, glacés d'effroi en haut de la palanque,
Sondent avec terreur les abîmes profonds,
Hésitent un instant, puis se jettent d'un bond
Dans le gouffre béant. Et de leur course folle,
Ne voyant qu'un paquet de chair qui dégringole,
Nous croisons nos regards et murmurons tout bas :
« Prions tous pour celui qu'on ne reverra pas. »
Enfin, dans ce tableau de souffrances inhumaines,
Le spectre du Basoff ou celui du Pitaine
Passent de temps en temps en sourds éclairs de feu.
Alors, fouettez, Cocons, il suffit de bien peu
Pour que de leur fureur l'effroyable tempête
Tourbillonne en hurlant au-dessus de vos têtes
Et déverse sur vous un déluge de crans...
Eh bien, nous pensons tous qu'il faut faire du bran,
Qu'il faut montrer de quoi la promal est capable
En faisant sans mollir des choses effroyables ;
Nous pensons qu'il est temps d'essayer de briser
Les chaînes que l'Astra nous condamne à porter.
Mais devant la grandeur d'une telle entreprise
Je tremble, ô Chambergeot, et ma tête soumise
S'incline avec respect devant ton vaste front.
Toi seul, tu pourras rendre notre effort fécond.
Oh ! par tous les côtés fais-moi voir toute chose.
Montre-moi que !Astra est faible, afin que j'ose
M'attaquer à ce fort bordé d'un triple airain,
Et permets-moi d'aller, un flambeau à la main,
Muet, tremblant d'horreur dans cette nuit profonde,
Découvrir sur ton crâne aussi grand que le monde
Le secret éclatant des jours victorieux.

Revue des promos 42-43 A
mai 1945

⁴ Bacharach fut professeur à l'École Polytechnique de 1846

Il y entra physiquement, sous la forme de son squelette. Il y entra moralement ; bien des évènements dans l'histoire de l'X, bien des rites et des traditions, portent la marque de son génie.

Chambergeot patronnait la séance des ombres —cérémonie aujourd'hui disparue— et il parrainait l'une des cotes attribuées aux conscrits lors de la grande séance annuelle qui a lieu à l'amphithéâtre de Physique, la cote Chambergeot, décernée à l'élève ayant obtenu au cours des années précédentes les plus hautes récompenses universitaires ; celui-ci était invité à la modestie par un vigoureux discours de son squelettique ancien :

*Et bien, conscrit terne
Oses-tu t'étonner si vertement je blâme
ton culot monstrueux ? Pour des prix arrachés
à quelques concurrents absurdes, mal léchés
tu t'oses comparer à ton antique illustre !
Non, ce n'est pas ainsi qu'on acquiert un tel lustre
Conscrard ! Et si tu veux te comparer à moi
meurs, ressuscite et meurs encore, comme avant toi
l'a fait ce Chambergeot, dont sans doute on plaisante
mais qu'ici chacun vante⁵.*

Car Chambergeot mourut et ressuscita plusieurs fois au cours de sa carrière polytechnicienne. En 1814, il se comporte vaillamment dans la batterie de l'École, et il est tué à la barrière du Trône. En 1830 il tombe, aux côtés de Vaneau, devant la caserne de Babylone. On le voit reparaître en 1848, et il est l'un des Polytechniciens qui arrêtent les pillards aux portes des Tuileries ; cette fois, il s'en tire sans dommage. Il n'en est pas de même en 1870. Après avoir été décoré à la bataille de Reichshoffen, il est tué en même temps que son camarade Benech à la bataille de Champigny.

Mais il reparaît ! En 1911, il prend une part active à la campagne de caisse, et on peut le voir, un matin, chevauchant le « camarade Zoubre »⁶ sur le toit de la « Boîte à claque ».

Nous ne possédons aucun renseignement sur le comportement de Chambergeot au cours de la guerre 1914-1918. Mais dans la période qui suit, nous le trouvons en pleine activité. Il participe aux travaux de la « Kommiss », au moment de la campagne de caisse, en particulier, il est le héros d'une sorte de rallye : Chambergeot est caché dans un des replis les plus secrets de l'École — et l'on sait quels inextricables labyrinthes elle recèle — et les équipes de chaque tandem partent à sa recherche. En récompense, les vainqueurs se voient honorés de la présence dans leur bar de l'illustre antique ; c'est là un gage important de succès.

Hélas ! Ce prodigieux personnage qui pendant cent cinquante ans participa à tous les fastes de l'École qui l'honore au même titre que les plus grands parmi ses anciens, ce génie glorieux et multiforme, disparut en 1939.

⁵ Gaston Mach (1878).

⁶ Le « camarade Zoubre » était un squelette de cheval appartenant aux collections de l'École. L'honorariat qui lui avait été plaisamment conféré ne permet absolument pas de le situer sur le même plan que Chambergeot.

Et les jeunes Polytechniciens, lorsqu'on évoque devant eux le nom de Chambergeot, posent cette question, pour cent cinquante promotions inconcevable : « Chambergeot ? Qui est-ce ? »

La légende de Chambergeot

Air : La plus bath des javas

I	II	III
<p>Je vais vous raconter L'histoire d'un gros bottier Une histoire qu'est triste à faire pleurer.</p> <p>Pour vous raconter ça Y m'fallait une java J'ai pris la plus bath, écoutez-là</p> <p>Si mes vers sont idiots C'est que j'suis un ballot Pardonnez-moi, j'commence aussitôt.</p> <p>C'était un bon p'tit gars Sur un air de java Qui s'appelait Chambergeot Sur un air de java Il était à l'École Sur un air de javole Toujours parmi les bons Sur un air de gigon.</p> <p>Ah, Ah, Ah, Ah, Écoutez ça si c'est digne Ah, Ah, Ah, Ah, Moi j'n'aurais jamais cru ça.</p>	<p>Ayant passé l'bachot D'math'élém et d'philo Il se dit j'suis bien assez costaud</p> <p>Pour pouvoir m'présenter A l'examen (l'entrée De l'X où je serai sûrement l'premier.</p> <p>Il avait bien raison Car toutes ses Intentions S'trouvèrent réalisées pour de bon.</p> <p>Alors il s'présenta Sur un air de java Il fut reçu major Sur un air de javor Mais hélas peine amère Sur un air de javère Il meurt dans l'intervalle Sur un air de schicksal.</p> <p>Ah, Ah, Ah, Ah, Voyez-vous ça comme c'est triste, Ah, Ah, Ah, Ah, Quelle affaire que c't'affaire-là</p>	<p>Personne n'a jamais su Ce qu'il était dev'nu À l'École on ne l'a jamais vu,</p> <p>Mais on vu son squelette Et ça c'est vraiment chouette D'l'avoir parmi nous les jours de fête</p> <p>C'est un beau gosse ma foi Distingué mince et droit Et même il fait des discours parfois</p> <p>C'est un type très sympa Sur un air de java On ne r'grette qu'une seule chose Sur un air de javose C'est qu'il n'ait plus qu'deux trous Sur un air de javou À la place des deux yeux Sur un air déjà vieux.</p> <p>Ah, Ah, Ah, Ah, Écoutez-ça si c'est macabre Ah, Ah, Ah, Ah, C'est la plus bath des javas.</p>

Céline

Céline, ma jolie,
Je t'aimerai toute la vie.
Céline, mon amour,
Je t'aimerai toujours.



Chaque soir, à ta fenêtre
Ô Céline, tu parais
Chacun dit : C'est moi peut-être
Et chacun se met en frais

Ils sont tous là, mes amoureux, sous ma fenêtre ;
Leur lente litanie s'égrène dans le soir,
Émue, assurément, ironique, peut-être :
Qu'importe l'ironie où tremble un peu d'espoir.

Ils sont tous là, mes amoureux, sous ma fenêtre.
Dieu qu'ils sont amusants et comiques à voir !
Le bottier, que l'amour transforme en petit maître,
Arrache à son banjo des cris de désespoir.

Qu'importe l'ironie, ô beaux porteurs d'épée ?
Ce que je sens trembler dans vos gorges crispées,
Ce n'est pas de l'amour pour moi, je le sais bien.

Mais j'évoque à vos yeux la vision fugitive
De celle qui demain saura tenir captive
Toute votre gaîté dans sa petite main.

*CP
1999*

La chanson du Berzé

En 1817, l'illustre professeur suédois, Berzélius, fit, devant les élèves de l'École Polytechnique, une conférence sur les effets physiologiques de la raréfaction de l'air.

Pour l'illustrer, il plaça, sous la cloche d'une machine pneumatique, un moineau capturé dans la cour.

Comme l'oiseau allait succomber, les trois cents élèves présents se mirent à crier pour demander sa grâce ; le professeur le libéra.

La légende raconte que, depuis ce jour, le moineau se posta vers dix heures du soir, les jours de sortie, sur l'horloge du Pavillon des Élèves. Et, lorsqu'il apercevait, au loin, un retardataire courant sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève, il se perchait à l'extrémité de la grande aiguille et l'empêchait d'atteindre l'heure jusqu'à ce que la porte eût été franchie.

Le Bahutage

Par Gaston Claris (1863), Albert Lévy (1863), Gaston Pinet (1864),
Jean-Pierre Callot (X31) et Jacques Szmaragd (X66)

L'initiation, devenue l'absorption, puis le bahutage, est une tradition qui remonte aux origines de l'École et qui ne s'est perdue qu'en 1967.

« Je suis une larve informe
face à un papillon magnifique »
Le conscrit à son ancien

L'expérience a montré que ces manifestations baroques et souvent puérides, ces épreuves que les élèves s'imposaient à eux-mêmes d'année en année, étaient à la base des traditions les plus saines, et un élément important de la formation morale des Polytechniciens. C'est le bahutage qui permet d'élaborer, de transmettre et d'imposer le « Code X » qui, sous son aspect burlesque, est un code d'honneur auquel la communauté polytechnicienne resta longtemps attachée.

Cela est si vrai que les commandements de l'École, tout en s'opposant aux abus du bahutage, l'ont toujours toléré, et que parfois, même, lorsque les circonstances séparaient les promotions, ils ont pris des mesures pour qu'il ne disparaisse pas complètement⁷.

Les rites de l'absorption s'élaborèrent à partir du moment où les élèves furent casernés sur la Montagne Sainte Geneviève.

Gaston Pinet, dans son Histoire de l'École Polytechnique (1887), en dresse un tableau pittoresque.

« Le premier effet du régime militaire et du casernement fut de provoquer, contre l'autorité, un véritable système d'ententes, de ligues, absolument ignoré sous l'ancien régime de l'externat libre. Au Palais-Bourbon, l'autorité n'avait pu s'exercer d'une manière sensible que pendant les études. Les Élèves n'avaient pas entre eux de rapports très fréquents, de relations bien intimes, surtout d'une division à l'autre. Ils n'avaient pas senti le besoin de se liguer contre leurs chefs. Une fois réunis, casernés, constamment en présence de ces chefs, ils résolurent de se liguer pour échapper à la surveillance et résister au Commandement. Alors commença entre eux, sous l'apparence de jeux, une sorte d'association qui se perpétua d'une promotion à l'autre. Grâce à une espèce d'initiation, combinée de toutes sortes de punitions et d'épreuves, les anciens s'arrogèrent, pendant un temps, sur les nouveaux, une autorité à l'aide de laquelle ils leur dictaient jusqu'aux fautes qu'il fallait commettre. Ils exigeaient des conscrits (c'est le nom qu'on commença à leur donner, et il est resté), des témoignages de respect, qu'ils imposèrent quelquefois par la force. Des questions baroques de science leur étaient adressées ; on leur infligeait mille vexations, les huées, les arrosements, l'enlèvement et la destruction des effets de casernement, d'habillement ou d'étude, l'infection des chambrées, etc., etc., surtout la bascule et les postes. Ces initiations couvraient du nom de jeux de véritables désordres ; elles ont occasionné plusieurs fois des voies de fait et des duels. Elles duraient ordinairement deux mois, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de janvier, époque à laquelle le temps d'épreuve était considéré comme terminé, et alors les anciens consentaient à traiter de pair avec les nouveaux.

Dès la seconde année de casernement, les initiations fonctionnaient. Elles avaient donné naissance à de tels désordres dans les dortoirs qu'on fut obligé d'y mettre pendant quelque temps des sentinelles en permanence et d'y faire de fréquentes patrouilles.

Sous la Restauration, les mystifications, les initiations, les bascules, les brimades, fort

⁷ En particulier en 1906, lors de l'application d'une nouvelle loi sur le recrutement.

innocentes du reste, qu'on infligeait à la promotion nouvelle, continuèrent. Le baron Bouchu, décidé à faire un exemple, demanda le renvoi de dix Élèves qui s'étaient fait remarquer. Deux seulement furent exclus. L'une des mystifications qu'il blâmait sévèrement était la dénomination de conscrits que les anciens donnaient aux nouveaux. Elle est humiliante, écrivait-il, j'espère qu'elle ne sera plus reproduite à l'École. Elle s'est transmise jusqu'à aujourd'hui.

L'année suivante, l'autorité essaya sans succès un système, qu'on ne saurait d'ailleurs approuver. Elle voulut exiger de chaque Élève sa parole d'honneur de ne prendre part à aucune délibération, ni à aucun acte convenu. Les désordres recommencèrent avec plus d'audace et elle n'osa intervenir.

À la rentrée de 1818, le baron Bouchu, à bout d'arguments, dit qu'il ne voulait pas traiter sérieusement de pareilles plaisanteries. Le spectacle des initiations et des mystifications se fit alors publiquement et se termina par une représentation grotesque des autorités de l'École. »

La bascule consistait à étendre le conscrit sur un tabouret auquel on imprimait une succession de mouvements alternatifs d'élévation et d'abaissement des plus saccadés.

La crapaudine, en usage alors dans l'armée, s'appliquait de la manière suivante : on couchait, à plat ventre, le conscrit sur le tabouret, les jambes repliées, on attachait le bras droit à la jambe gauche et le gauche à la jambe droite et on rafraichissait le patient à l'aide de bombes hydrauliques.

Les postes étaient plutôt une peine qu'une brimade et s'infligeaient après un vote. Dix camarades traînaient dans la cour, avec une vitesse que venaient accroître de nouveaux auxiliaires, le patient qu'ils laissaient épuisé.

Les camarades Lévy et Pinet ont donné, dans l'Argot de l'X, l'ordre qu'affichaient les anciens, dans chaque brigade, dès l'entrée de la nouvelle promotion :

Conscrit	La bascule tu recevras De bonne grâce en arrivant. La porte ouverte laisseras Chaque soir au casernement, Sans cela tu ressentiras Notre courroux chimiquement. Dans nos salles tu n'entreras Que bien après le jour de l'an. Ton bonnet pris rachèteras Par la bascule seulement. Ou sinon tu le recevras Défiguré nitriquement, Ton ancien tu respecteras Et serviras diligemment. À son abord tu trembleras Et salueras bien humblement. Nulle part ne te placeras Sans avoir son consentement, Sans quoi la poste tu courras Dans notre cour, tambour battant.
----------	---

Dans un de ses rapports, un sous-inspecteur déclare qu'entendant des cris dans la cour, il a trouvé un conscrit à qui deux anciens donnaient la bascule sous la pompe, le conscrit

n'ayant pas voulu se laisser appliquer la bascule ordinaire. Il se plaint ensuite que cette bascule ordinaire est si vite donnée qu'on ne peut jamais arriver à temps pour saisir les coupables.

« L'usage grossier des bascules, dit un rapport du mois de novembre 1819, au moins tempéré l'année dernière, a été remplacé par d'autres épreuves de contrariété et de mystifications de diverses espèces employées par les anciens à l'égard des nouveaux. Toute la surveillance possible ne parvient pas à empêcher ces bizarres initiations de dégénérer en vexations et d'altérer la discipline. »

À l'**Initiation** succéda l'**Absorption**, qui consistait surtout en plaisanteries. Ainsi, le premier jour, on forçait un conscrit revenant de la lingerie à endosser une chemise sur ses habits et à chanter, sur un air connu, un passage quelconque d'un livre ouvert au hasard. La cérémonie se passait dans la cour. Elle était dirigée par l'absorbeur, placé au centre du cercle formé par les deux promotions dans lequel entraient successivement les conscrits désignés.

Voici une description de l'Absorption, vers 1840: « L'Absorption des conscrits dans le sein de l'École, en costume bourgeois, le bonnet de coton sur l'oreille et la queue de billard à la main, n'est pas moins plaisante ; là, un des plus anciens, celui dont le berry (redingote de petite tenue) est le mieux culotté, offre les traces les plus accumulées de rapatontage (rapiècement), ce qui est un signe d'honneur équivalent aux chevrons des vieux soldats, pique un laïus aux nouveaux condisciples, il les engage en un style du cru à ne point trop se pélicaner (se saigner les flancs par un travail trop ardent), à ne pas redouter de temps en temps de bouquiner, à vivre dans la crainte des colles (examens) et dans l'amour des suçons (sucres d'orge) dont le goût est de tradition dans l'École et qui servent souvent d'enjeu au billard ou aux échecs pour intéresser la partie. »

L'absorption se passait alors à l'École même. À partir de 1840 environ, elle se fit au Holl (le « Café hollandais ») aujourd'hui disparu, situé sous les arcades du Palais Royal, Galerie Montpensier,

Le bahutage ne se déroulait pas selon un schéma immuable, chaque promotion et sa Kommiss y ajoutant quelques perfectionnements ou en supprimant quelques épisodes. Nous allons essayer de citer, dans le désordre qui convient à de telles coutumes, les pratiques les plus courantes. Que les camarades qui constateront l'omission des épreuves qu'ils ont personnellement subies, nous écrivent ou viennent nous les infliger à titre de châtiment.

Les conscrits étaient mis en condition au cours des « amphi-gueules », où leur promotion rassemblée et prosternée subissait les sarcasmes des Anciens. Quelques noms privilégiés inspiraient des quatrains aussi spirituels que ceux-ci :

« En salle le crotal Hublot
assis tout près de la fenêtre
veille aux destinées de Fenêtre
qu'il couve comme un bibelot, »
ou
« Il n'a donc pas mis ses lunettes,
le Bib au regard paternel
qu'il laisse entrer les mains nettes
des Catin, Dheu, Bordel, »

Au cours du grand monôme, dont Pinet fait remonter l'origine à 1836, la promotion rangée en file indienne derrière son major, parcourait la cour au milieu d'une foule d'anciens qui la harcelait, la bousculait et la bombardait de redoutables bombes à eau.

Le grand monôme était suivi de l'exercice qui n'avait que de lointains rapports avec l'instruction militaire. Il s'agissait, en fait, d'un parcours du combattant, aménagé avec toutes sortes d'obstacles improvisés. Et gare au conscrit qui cherchait à tirer au flanc. Ce ne sont pas des SAS ou des SAR qui s'abattaient sur lui, mais bien la terrible main de la kommiss, et il était promis aux mystérieuses tortures du cryptage.

La tradition ancienne retient l'existence de l'exercice des majors de tête et de queue, armés de queues de billard, et de celui des « funestes », élèves d'une complexion « monstrueuse », qui n'avaient pas encore pu recevoir la tenue complète de l'école.

Les crotaux bénéficiaient d'un traitement de faveur. Ils étaient obligés de participer, sous une étroite surveillance, à une course par dessus et par dessous bancs, tables et bourrets.

L'exercice s'achevait par une revue passée par un ancien à cheval sur un conscrit ou par des chics tracés sur le sol par les conscrits, en rendant hommage à la couleur de la promo des anciens.

Le coup du poulet se faisait le mardi, jour où ce volatile, jadis fort prisé, figurait au menu. La rafle avait lieu sur les tables, ou avant le service au magnan, et elle était très bien connue de l'Administration puisque cette dernière, alma mater secourable, prévoyait d'avance un plat de boeuf supplémentaire pour calmer la faim des conscrits frustrés.

Au coup du poulet succédait le coup des frites : lorsque ce tubercule apparaissait pour la première fois au menu, les anciens en remplissaient leur phécys le plus crasseux et venaient présenter ce plat alléchant aux conscrits. Il était aussi dangereux qu'incivil de refuser cette collation improvisée.

Il existait naturellement bien d'autres épreuves : le classique « cirage », le « flambage » qui consistait à placer dans le dos ou sous les chausses d'un conscrit un papier qu'on enflammait. Le « flambage » a été désigné à partir de 1900 par le mot « Delort », du nom d'un commandant en second qui avait fait afficher dans chaque salle les consignes à appliquer en cas d'incendie. C'est une coutume qui s'est maintenue longtemps et développée au point de devenir une des plaisanteries favorites des Polytechniciens. Une autre pratique courante était celle du « Zanzi » (Zanzibar) : un verre de lampe était introduit dans le pantalon, l'extrémité supérieure dépassant un peu la ceinture ; un bouchon était placé sur le front renversé du patient qui devait, au commandement de l'ancien, le faire retomber adroitement dans le verre de lampe. Mais pendant que, la tête en arrière, le conscrit attendait religieusement le signal, une carafe d'eau vidée dans le tube inondait son pantalon... l'eau étant souvent remplacée par de la peinture, du vin rouge, de la marmelade, de la soupe de pois, etc.

Dans les caserts, on pratiquait l'omelette, sorte de rangement à l'envers où les meubles étaient jetés pêle-mêle au milieu (le la pièce, le percement des souriaux (vases de nuit) avec les tangentes, les lits en portefeuille, les salades de bottes jetées en tas dans la cour.

Le couvre-feu ne mettait pas fin aux tourments des malheureux conscrits, bien au contraire. Les Anciens, à la faveur de l'obscurité, multipliaient les persécutions ; en pleine nuit, ils faisaient irruption dans les caserts des conscrits et les viraient ou les pisurdaient. Ce dernier verbe, dont l'étymologie est claire, définit une manœuvre qui consistait à soulever le lit par les pieds et à le mettre en position verticale ; l'occupant s'effondrait lentement, couvert par son matelas. Le pisurdeutage simultané des huit lits d'un casert par huit anciens bien entraînés constituait une très belle manœuvre.

Dans certains cas, ces exactions étaient précédées du coup des sardines. Le conscrit, à demi éveillé, se voyait contraint de gober quelques-uns de ces savoureux poissons ; pour

« faire passer », on lui versait dans le gosier l'huile de la boîte.

Plus angoissante était l'intervention de la Kommiss dont les membres, dissimulés derrière des cagoules, entouraient le lit d'un conscrit rétif, l'informaient de sa condamnation, puis, s'emparant de lui, l'entraînaient dans les noires profondeurs du Styx où il allait subir les affreuses tortures du kryptage.

Le kryptage... [censuré]⁸

La guerre 1939-1945 a marqué une discontinuité dans la vie de l'École. Celle-ci a été transportée ; le contact a été rompu à diverses reprises entre promotions successives, enfin, au cours des années qui ont suivi, les bâtiments ont été presque entièrement renouvelés.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que beaucoup de traditions se soient perdues à cette époque. Moins, toutefois, qu'on aurait pu le craindre et d'autres apparurent, qui ne manquaient pas de pittoresque. L'essentiel fut sauvé : c'est-à-dire l'esprit de l'École.

On peut néanmoins regretter que la méthode de bahutage se soit modifiée. Celui-ci, beaucoup plus court —il durait moins d'une semaine, du mercredi de la rentrée au lundi soir— était l'œuvre presque exclusive de la Kommiss qui traitait un peu les conscrits à la chaîne. Le reste de la promotion était spectateur⁹. Jadis, l'active participation de tous au bahutage avait conféré à celui-ci un tour plus nuancé, plus personnel, plus subtil. À travers les plaisanteries et les épreuves innocentes, une intimité s'établissait plus rapidement entre les deux promotions.

Nous avons évoqué l'apparition, après 1945, de nouveaux épisodes du bahutage. Parmi ceux-ci, les déportations et la course au Trésor.

La déportation consistait à enlever un conscrit au cours de la nuit, et à l'emmener « faire un tour en voiture », à l'issue duquel il était abandonné, souvent fort loin de l'École, et dans une tenue généralement sommaire. Les inconvénients de la promenade étaient aggravés par le fait, qu'en ce temps là, existait encore une coutume barbare nommée l'appel du matin.

Pour **la course au Trésor**, la Kommiss distribuait à chaque salle de conscrits une liste d'objets hétéroclites que devaient, en quelques heures, rapporter ses occupants, ainsi que la cotation de ces objets. Les conscrits se répandaient fébrilement dans Paris pour éviter la dernière place, qui leur aurait valu un bain de minuit dans la piscine, et si possible obtenir la première, récompensée d'un somptueux magnan offert par la Kommiss. Parmi les objets (ou les êtres) les plus insolites qui aient figuré sur les listes de la Kommiss, signalons ceux qui avaient été proposés à l'ingéniosité des promos 56 et 57 : un car de police - le stick du général - une tortue électronique - la porte du micral - l'insigne du paragraphe¹⁰ - un ministre - un académicien - le lorgnon de M. Divisia¹¹ - le tour de cuisse de la « Marie »¹² - un panier de fruits avariés, etc.

À l'heure dite, en 1956, les objets demandés étaient rassemblés dans la cour de l'École en plusieurs exemplaires, même ceux qui, par définition paraissaient uniques. Il y avait en particulier deux cars de police ! Par contre, il ne s'y trouvait qu'un académicien, et point de ministre, mais seulement un chef de cabinet.

Le dernier épisode du bahutage était **la séance des cotes**.

⁸ Selon la tradition, les « Kryptés » ont pris l'engagement de ne rien révéler des traitements qui leur avaient été appliqués.

⁹ Une exception toutefois : le jumelage des caserts. Pendant la semaine du bahutage, les conscrits de chaque casert apportaient leur petit déjeuner au lit à leurs anciens du casert jumelé.

¹⁰ Rébus indéchiffrable pour les non-initiés. Le para Graff, Graff étant capitaine parachutiste en service à l'École.

¹¹ Professeur d'économie politique.

¹² Cabaretière de la rue de la Montagne-Sainte-Genève.

L'origine de la séance des cotes remonte à 1840. C'est cette année là que fut inaugurée, dans une salle spéciale du « Holl », une cérémonie dont Gaston Claris nous donne la description :

« Le néophyte était introduit dans un vestibule sombre séparé du café par d'épaisses tentures, Quelques anciens à la mine féroce après l'avoir débarrassé de sa tangente et de sa capote, assuraient d'une formidable tape son claque en bataille, inscrivaient à la craie sur la partie charnue, son numéro de classement et, le soulevant ensuite, le lançaient brusquement à travers les rideaux dans la pièce voisine. Il y retombait au milieu d'une vraie bande de démons qui, les manches retroussées, se le passaient de mains en mains comme jeu de balle, lui faisaient traverser plusieurs salles et le déposaient tout ahuri devant le « parc aux huîtres » où il était forcé de pénétrer en franchissant une corde tendue contre laquelle il trébuchait généralement. Dans cet étroit espace, où venait s'entasser peu à peu toute la promotion, les anciens circulant parmi les victimes, variaient aux dépens des pauvres « huîtres » leurs plaisirs et leurs distractions, faisant chanter les uns, boire les autres, au milieu du vacarme le plus épouvantable qui se puisse imaginer.

Lorsque tous les conscrits avaient subi le baptême, on procédait à la lecture des Cotes, La Cote est un laïus composé par un ancien et destiné à flageller les défauts de quelques conscrits poseurs ou d'un mauvais caractère. L'inculpé extrait du parc, hissé sur le billard en face de l'accusateur, subissait devant les deux promotions, la lecture du réquisitoire et de la sentence. La peine consistait à avaler dans une omelette ou simplement sous la forme brutale d'une boulette de papier si le cas était grave, la Cote qu'on venait de lire.

La fête se terminait enfin par un immense gueuleton dont les antiques étaient, presque seuls à savourer les vins exquis et les délicieux pâtés de foie gras. La place manquait pour la plupart des anciens ; quant aux conscrits, victimes de libations plus ou moins volontaires, mais trop abondantes, ils avaient dû être reconduits en grande partie à l'École par les Commissaires. Une longue file de fiacres s'alignait, à cette intention, d'un bout à l'autre de la rue Montpensier. »

Après 1883, la séance des cotes eut lieu à l'École, dans l'amphithéâtre récemment construit, l'amphi de phy, devenu l'Arago. Elle s'y poursuivit, selon des rites invariables, jusqu'à sa disparition, en 1968.

La Kommiss, constituée en tribunal, vêtue de robes et cagoules, siégeait sur l'estrade. Devant elle, de terrifiants bourreaux, eux aussi encagoulés et armés d'énormes haches.

La Kommiss procédait à la lecture des cotes, dont le nombre avait beaucoup augmenté depuis le Holl, et la faisait suivre de discours traitant le cas de chacun.

Voici une liste non limitative des cotes les plus classiques :

les côtes « maj » et « maj de queue », la cote « 100 » (ou Longchamp) attribuée au 100^{ème} du schicksal d'entrée¹³, plus tard remplacée par la cote « λ », caractérisant le rang médian, les cotes « géant » et « ε », appliquées au plus grand et au plus petit de la promotion, la cote « pose » pour les vaniteux, la cote « journal » pour ceux dont le succès avait été célébré dans quelque feuille de chou locale, la cote « laïus », réservée à l'auteur de la meilleure dissertation française, et qui valait à son titulaire le privilège de prononcer un discours, la cote « bébé » pour le conscrit le plus joufflu, la cote « lèche », la cote « chamô » sanctionnant les succès féminins de l'impétrant, la cote « gnouf », les cotes « éléphant », « soulographe », « podneu », « maboul », « dégueulasse », « magnan phana », « p'tit nange »

¹³ Certaines Kommiss ajoutaient une cote 69, sur laquelle nous ne fournirons aucune précision.

et enfin la cote « rogne » dont le titulaire enfermé dans une cage d'osier était lancé du haut de l'amphi jusqu'à l'estrade sur le fil d'un téléphérique improvisé.

Parmi les cotes tôt disparues, signalons les cotes « mascotte », « pet de nonne », « époil », « pépin », « lendit » (major en éducation physique), et la cote « Chambergeot » décernée le cas échéant au premier prix de mathématiques au Concours général.

En 1880 fut attribuée au premier conscrit de race noire entré à l'École la cote « nègre », afin qu'il soit, dès le début, délivré d'un éventuel complexe.

La séance des cotes s'achevait par la lecture du Code X, dont les conscrits reprenaient, en un chœur balbutiant, les articles successifs.

La fin du bahutage.

En 1966, les anciens votèrent pour savoir s'ils bahuteraient leurs conscrits. Le résultat du vote fut positif, et la promotion 67 fut bahutée ; mais ce fut la dernière. La tradition la plus ancienne et la plus significative de l'X s'est donc perdue à cette date.

Ballade du conscrit

L'entrée à Carva ne peut pas
Quelle que soit votre insolence
Transformer un fangeux amas
En une promo. C'est la chance
Qui vous a, par négligence,
Sur une liste, un jour, inscrits.
C'est le schicksal seul, qui, je pense,
A fait de vous tous nos conscrits.

Vous avez eu quelques tracas :
C'était pour votre réjouissance.
Nul ne fit vraiment d'embarras
Pour contenter votre exigence.
Le bahutage est sans violence :
Tout se termine par des cris.
La tradi, malgré la défense,
A fait de vous tous nos conscrits.

Conscouères, en tous les cas,
Avons-nous bien fait connaissance ?
C'est fini le branle-bas
De cette étonnante séance.
Prenons un ton de circonstance
C'est en votre honneur que j'écris.
Quinze jours, à notre convenance,
Ont fait de vous tous nos conscrits.

La Kommiss

La Kommiss, à laquelle il a été fait maintes fois allusion dans le chapitre consacré au bahutage, est une institution fort ancienne, puisqu'elle paraissait bien établie lors de la parution des ouvrages d'Albert Lévy, de Pinel et de Claris, en 1894 et 1895.

Cette « commission » était initialement une délégation temporaire d'anciens qui « jugeaient » les conscrits à leur arrivée et « cotait » burlesquement certains d'entre eux d'après leurs particularités physiques ou morales ; après quoi elle se dissolvait.

Mais, très vite, par une extension progressive de ses pouvoirs, elle se constitua en organisation permanente demi-secrète (du moins quant à certains de ses actes) et s'employa à faire échec à l'autorité en maintenant contre elle « le désordre et les traditions ».

La Kommiss était élue après la Kès et comportait douze « pitaines » assistés d'un grand bourral et de plusieurs bourreaux. Le chef de cette équipe, coiffé d'un vieux képi de général, était le géné K. Les pitaines étaient désignés par leurs spécialités : pitaine peinture, pitaine court-jus, pitaine chimie, pitaine charpente, pitaine magnan, pitaine gueule, et surtout pitaine clefs. Ce dernier était la cheville ouvrière de la Kommiss. En un temps où toutes les portes de l'École ne s'ouvraient pas avec un seul et même passe, comme c'est aujourd'hui le cas à Palaiseau, le pitaine-clefs donnait accès à tous les locaux indispensables à la vie clandestine de la promotion : cryptes, labos, soutes à vivres, caves à vin et binets de toute espèce. Certains pitaines-clefs étaient d'une habileté prodigieuse. On raconte que la combinaison et la clef de l'un des coffres de l'administration ayant été perdues, le Général fit appel au pitaine-clef qui pratiqua l'ouverture en quelques minutes, après avoir demandé qu'on le laissât seul devant le coffre. C'est à son adresse de crocheteur émérite servie par une rare audace que Rondenay, pitaine-clef de la promotion 33, dut de pouvoir s'évader du camp de Lübeck, puis, plus tard, d'un camp de triage anglais¹⁴.

Après la fin du bahutage, l'une des activités essentielles de la Kommiss était la préparation d'agapes mensuelles, les « magnans de Kommiss ». Ceux-ci se déroulaient généralement dans l'une des caves de l'École. Il était fait honneur au pâté de lapin des réserves, à la gigantesque omelette préparée par le pitaine magnan. Le tout copieusement arrosé de vin rouge et accompagné de chansons de l'École, entonnées avec vigueur sous la direction du « pitaine gueule ».

Tout le folklore polytechnicien retentit ainsi sous les voûtes du Joffre ou du Monge au cours de ces magnans nocturnes. Le chameau, la boîteuse, et bien sûr, l'Artilleur de Metz ; plus tard La bête du Gévaudan, C'est nous les basoff Carva, et le fameux Pauvre Petit Nange. Rien que du classique, comme on voit.

¹⁴ Rondenay fut, après l'arrestation de Bouloche (34), délégué militaire pour la Région Parisienne, puis pour la zone Nord. Arrêté par les Allemands, torturé sans résultat, il fut finalement abattu en forêt de Montmorency (15 août 1944).

La remise des tangentes

Pour parfaire le Polytechnicien, il faut une épée qui se porte, dit le Code X, « tangente à la bande du pantalon ». À partir de 1930, une tradition s'était établie : chaque conscrit recevait la sienne des mains de l'Ancien classé, au concours de l'année précédente, sous le même numéro que lui, cet « homologue » avec lequel il s'était déjà lié d'amitié lors du bahutage.

Cette tradition qui marquait de façon spectaculaire la filiation et la solidarité des promotions s'est malheureusement perdue en 1968.

Le Code X

Le code X explicite, sous une forme burlesque, le droit coutumier auquel les élèves se soumettent spontanément, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'École. C'est une véritable constitution soumise à une procédure de révision draconienne. Ce vénérable recueil des traditions de l'X ne peut être modifié en l'un quelconque de ses paragraphes, que si cette modification est approuvée par trois promotions successives. Au code X sont joints divers chapitres sur des questions intéressant l'École et qui constituent l'héritage que l'on doit léguer aux conscrits.

En première ligne vient l'article concernant la Kès, son historique, son organisation, son fonctionnement.

Il donne des explications sur les caissiers, leurs devoirs et leurs droits, fixe les règles des quêtes et des cotisations.

Vient ensuite le vote dont on fixe les conditions, en particulier le vote de chahut est soumis à des règles très strictes.

Pour qu'un chahut soit valable, il faut que le chahut soit voté par les deux tiers des voix exprimées, sans tenir aucun compte des abstentions.

On entend par **chahut** toute manifestation, bruyante ou non, se produisant à la suite d'un vote de promo et pouvant entraîner soit une punition générale, soit une punition de quelques cocons choisis ou schicksalés par l'Administration.

Les moyens de discussion sont réglés par un paragraphe qui fixe le mode de circulation des topos.

Sont ensuite énumérées les peines qui sanctionnent les manquements à l'éthique polytechnicienne : le blâme, le rond, la quarantaine.

Le blâme est voté à la majorité simple. Il consiste en un laïus du major des anciens qui, après avoir circulé dans les salles, est remis au coupable.

Le rond est décidé par les deux tiers des voix. Le major des anciens demande l'autorisation de réunir les deux promotions dans l'amphi. Le coupable est amené ; on lui reproche sa faute, puis on se sépare en silence.

La quarantaine est votée par les trois quarts des voix. La manière de l'exécuter a été réglée par une décision de la promotion 1867.

Voici cette décision :

La durée de la quarantaine peut être fixée immédiatement à la majorité absolue ; dans ce cas, elle est irrévocable. Elle peut encore être indéterminée et la punition peut alors être révoquée par les trois quarts des voix.

Les communications avec les Élèves en quarantaine sont interdites, à moins qu'elles n'aient rapport aux cours, aux colles, etc.

Les Élèves en quarantaine n'ont pas le droit de lancer des topos, ni d'écrire sur ceux qui passent ; c'est à leurs cocons de salle à voir si cet article est observé.

Ils ne votent pas, ne peuvent faire partie du bureau de bienfaisance, ne participent à rien de ce qui est collectif. Ils ne payent pas les quêtes, sont séchés du bal de l'Élysée, etc.

À l'extérieur, on ne doit pas avoir de relations avec eux dans les théâtres, cafés, promenades, etc.

Ils ne sont pas séchés de salut.

Il leur est interdit d'aller chez la Prospère et autres lieux de réunion des Élèves.

Si la quarantaine doit durer aux Écoles d'application, elle comporte des dispositions analogues, notamment à Fontainebleau, où l'Élève en quarantaine n'a pas de trinôme.

Tant que la quarantaine n'est pas levée, ils n'assistent pas aux dîners de promotion.

Tout cocon qui viole obstinément la quarantaine sera puni lui-même de quarantaine¹⁵.

Les Polytechniciens prirent une grande part à l'insurrection des Trois Journées de 1830. Plusieurs furent blessés, Vaneau fut tué à la tête d'un peloton qui attaquait la caserne de Babylone.

Jusqu'à la fin du siècle, une députation d'élèves vint, chaque année, le 29 juillet, jour anniversaire de la mort de Vaneau, déposer une couronne sur sa tombe, au cimetière Montparnasse.

Le récit de la mort de Vaneau figurait à la fin du Code X.

¹⁵ Code X 1957. Jusqu'à ce qu'il tombe en désuétude, vers 1968, les prescriptions du Code X, pour l'essentiel, ont été respectées par l'immense majorité des Élèves. Mais ce code n'avait qu'un caractère moral. Il est intéressant de noter qu'à l'École de West-Point, qui s'est inspirée sur tant de points des structures et des traditions de l'X, le « Honor Code » des Cadets a reçu une consécration sinon juridique, du moins administrative, et que sa violation entraîne des sanctions pouvant aller jusqu'à l'exclusion de l'École.

Le Bêta

Par Philippe Naigeon (X69)

Le Bêta est une activité mystérieuse pour laquelle nous avons consulté un ami de l'X, ami aussi de Rouletabille dont il aime le sens de l'observation et le goût du raisonnement.

Lhomond a son secret, Descartes a son mystère car suivant un projet en un instant conçu les cocons sont partis vers Bacchus ou Cythère et cette fois encore l'Astra n'en a rien su. Ils ont développé les corris solitaires, ils ont pu traverser la cour, inaperçus, puis une fois sortis se sont assis par terre discutant d'un endroit où l'on serait reçus.
Georges Neu 1928

« Qu'est-ce que le bêta ? »

Pur vous présenter mes conclusions, il va falloir, chers amis, que je présente à votre esprit juridique tous les « Considérant » et tous les « Attendu » qui les ont guidés.

C'est ainsi que nous allons nous promener en ces lieux où les Anciens avaient coutume de jouer les monte-en-l'air de la liberté.

Dans la brume du temps et les nuages des souvenirs, vous reconnaissez les lieux et de deux cents ans votre âme rajeunit. D'ailleurs reportez-vous au Krobar¹⁶ et revivez l'aventure...

Écoutez l'Ancien qui expliqua, j'en ai la preuve, au Conscouèrc¹⁷ admiratif, que le Bêta est ce procédé utilisé pour sortir ou pour rentrer, par celui qui redoute par dessus tout de déranger les officiers pour la signature d'un vulgaire L.P. (Laissez-Passer) et veut éviter ainsi d'odieuses paperasseries.

On m'a dit avoir vu ainsi dans la nuit, sous la lune vague, un Carva escalader le mur de la Honte, face Nord, avec un pauvre taupin qui voulait reposer dans ce Panthéon moderne, et le guider au matin, en sens inverse, à travers les fusains du square Langevin. On a cru aussi voir, sur la petite place Descartes, un fier individu, tangente au côté, bicorné sur la tête, dans un mouvement sombre de sa cape envelopper le doux chamô en robe de bal auquel il faisait franchir les hallebardes de la grille. Il paraît que certains soirs, enfin, un mur s'élevait lentement, sourdement construit par la Mili, et puis était l'objet de brillantes attaques, elles aussi vespérales. On a même pu dire que certaines clés avaient le pouvoir magique d'ouvrir les portes de l'aventure et de la nuit à des ombres astucieuses. Tout cela n'est-il pas incroyable ? Ni vous ni moi, certainement, n'accordons le moindre crédit à ces inventions. Je ne vois autour de moi qu'innocence. Qui pourrait-on accuser ?

Dans la tragédie grecque, la foule, qui participait déjà, avait coutume de reporter sa haine sur un bouc —devenu émissaire— aussi, ai-je eu l'intention, dans ma colère, d'interroger cette tête antique qui se cache dans le mur de la terrasse des Bernardins. Elle m'a assuré n'être en rien complice de fugues nocturnes dont elle n'eut qu'à souffrir, tant le poids d'un carva-sauteur, —fût-il en espadrilles d'escrime— est peu propre à favoriser les rêves les plus doux. D'ailleurs, par une habile immobilité des cornes, par l'élévation de ses pensées et la hauteur de son front, cette superbe tête ne pouvait, fût-ce à regret, simplifier ces nocturnes escapades.

J'appris alors que, non loin de là, de louches silhouettes se livraient à d'étonnantes activités. Le Styx, soupirail borgne amputé de sa grille, était là, dormant dans les profondeurs

¹⁶ C'est-à-dire au croquis.

¹⁷ Par opposition à l'Ancien.

de l'École, son œil unique fixé sur les ombrages du Square Langevin. Je vis bien une corde suspecte qui pouvait permettre une évasion en douceur. Mais si le lieu avait bien le nom qu'on lui prêtait, ses sept cercles devaient soit retenir les noires silhouettes, soit les rendre invincibles, et ma recherche perdait son objet ou son efficacité.

J'allais de déception en déception. Je guettai avec le Bazoff de Ser¹⁸ (3), des nuits durant, les ombres franchissant les grilles vengeresses. Rien. Nos opinions étaient identiques : tout se passait bien, c'est-à-dire que rien ne se passait, ni personne d'ailleurs. Et ne dites pas qu'il n'est de pire sourd que celui qui ne veut entendre : il est trop évident que ces bruits sourds que nous entendions étaient dus à quelques oiseaux maladroits, dérangés par la nocturne agitation du quartier.

Quant à ce lampadaire que l'on trouve un peu plus haut dans la rue Descartes, les services du Gaz et de l'Électricité m'ont assuré, après consultation de leurs archives et pour les périodes de leurs concessions respectives du prestigieux service de l'éclairage public, que l'on pouvait être certain de son parfait fonctionnement: Les coupables éventuels n'ayant aucun intérêt, sauf cas de mégalomanie, désir de provocation ou goût du risque inconsidéré, à une publicité par trop inutile, cette solution restait sans intérêt.

Quant à ce fameux mur de la Honte, je vous prends à témoin, vous qui n'êtes pourtant pas détective professionnel, comment expliquer étant donnée la constante fraîcheur de son ciment, prouvant son excellente fabrication et son ingénieuse conception, qu'il ait pu être l'objet d'aucun débocardage¹⁹, d'aucun outrage diraient certains ?

C'est là où le métier, la culture et la perspicacité interviennent : si fuites il y avait, elles ne pouvaient avoir lieu, comme le reconnaîtrait mon ami Rouletabille, que par en dessous ou par dessus » puisque le niveau vulgaire était impénétrable. J'ai pu ainsi découvrir enfin qu'une simple carte des égouts de la ville de Paris permet à tout Carva d'aller voir Giselle à l'Opéra, sans avoir à rencontrer la gent humaine, et qu'il suffit d'une corde de 48 mètres pour s'évader des lieux, par la Tour Umb. Cette deuxième possibilité ne peut cependant s'exercer qu'« en rappel », ce qui indique bien son caractère aléatoire et incertain, même en grand uniforme, un soir de bal de l'X.

Pourtant la preuve était alors bien faite que ceux que d'aucuns appellent « nos chères têtes blondes » et qu'en l'absence de statistiques fiables et pour respecter la continuité du propos je nommerai les Carvas, exerçaient périodiquement leur bravoure. Comment l'expliquer sinon par un penchant naturel, par soif d'aventure ? J'ai, en effet, pu m'assurer qu'il existait un certain nombre de clés, strictement prohibées, permettant des évasions particulièrement tranquilles et que, de jour, il suffisait tout simplement, lorsque les sorties n'étaient pas autorisées, de courir plus vite que le basoff de service au P 5,

Le bêta était donc bien l'un des plus sains exercices de bravoure qui soit. L'un de ceux qu'il convient de faire régulièrement, même si l'on n'a strictement aucune raison de sortir.

Consultation adressée à Louis (X23) et Philippe Naigeon (X69).

¹⁸ Sous-officier de service.

¹⁹ La mili bocarde, c'est-à-dire reconstruit, la khomiss et les élèves débocardent d'où l'éternelle jeunesse de ce mur. Et cette punition : 15 JAR « a participé à la réouverture d'une issue clandestine. »

Les « PASSE », le « petit oméga ».

Abréviation bien connue de passe-partout. Lévy et Pinet notent en 1894 que les caissiers vendent les passes au prix de trois francs. En 1974, le prix était cent fois plus élevé. Entre temps, en 1923 par exemple, c'était le « pitaine clé », un missaire choisi pour son adresse manuelle, en ce qui concerne les travaux à l'établi, qui fournissait moyennant une petite somme, tous les élèves qui désiraient un « petit oméga ». C'était alors le nom du passe.

C'était aussi, en réalité, plutôt un grand oméga. Certains carvas l'ont conservé longtemps après leur sortie de l'X.

Le « petit oméga ».

Les β varient sans cesse. En effet, dès qu'ils ont été décelés, pitaines et basoffs y tendent de dangereuses embuscades. L'ingéniosité des élèves s'emploie à les renouveler.

Ainsi en 1923-25, l'École était à Descartes pour la première année. On faisait le β par le binet de Charpy (Chimie) où l'on entrait avec le petit oméga et où l'on ouvrait la fenêtre qui donnait sur l'impasse Clopin. On la franchissait et on se trouvait sur une corniche de 15 cm de largeur que l'on descendait jusqu'à la rue du Cardinal-Lemoine.

À Lhomond, en 2^{ème} année, la caserne était séparée de Normale, au sous-sol, par un galandage en planche. Le pitaine clé avait aussitôt scié une planche, mis des charnières, de sorte qu'on pouvait sortir très facilement. Les charnières étant du côté de Normale, elles ne furent pas découvertes avant longtemps. Quand la sortie fut découverte et cadénassée, on en fit une autre à côté.

Lorsque la sortie de l'École était strictement réglementée, l'Astra utilisait, pour lutter contre le β , la cruelle méthode du contre-appel nocturne, les basoffs, armés d'une lampe de poche, passant dans les caserts pour vérifier si tous les élèves étaient bien dans leur lit. Ceux-ci, pour se défendre contre cette inquisition, utilisaient les méthodes du « cocon gigonnaire » et du « cocon synthétique ».

La première consistait à faire coucher, lorsqu'on s'absentait, un camarade dans son lit. En cas de contre-appel, il y avait bien un lit vide, celui du camarade complaisant, mais, aussitôt la ronde passée, celui-ci allait se présenter au sous-officier de service, expliquant qu'il s'était levé pour un motif facile à imaginer.

La méthode du « cocon synthétique » était une variété mineure de la précédente. L'élève qui découchait plaçait dans son lit un mannequin, généralement constitué par un traversin coiffé d'un chandail. Dans l'obscurité du casernement, cette supercherie passait généralement inaperçue.

Mais il arrivait que ces ruses fussent éventées par un basoff expérimenté. Ces motifs de punitions en témoignent :

27/7/1814 - 30 jours de consigne pour s'être couché dans le lit de M. Bouglé qui découchait sans permission.

16/1/1923 - 15 JAR : a découché après avoir mis un masque dans son lit.

L'organisation des β était également l'objet de sanctions sévères :

17/10/1955 - 8 JAR : a scié les barreaux d'une grille donnant sur l'extérieur.

7/11/1955 - 15 JAR : a participé à la réouverture d'une issue clandestine.

La sanction de la tradition et la tradition des sanctions

Par le Général Pierre Briquet (X38)

Lorsque fut proposé à l'auteur de cet article, sous le prétexte qu'il avait été Directeur général de l'École de 1972 à 1975, de traiter en quelques pages des problèmes manichéens de frontière entre créativité artistique et fantaisie intempestive à l'École, son hésitation, bien compréhensible, céda aussitôt que lui fut indiqué qu'il s'agissait de traiter le sujet à la lumière de la Tradition. Son élan d'enthousiasme se tempéra toutefois assez vite lorsqu'il se rendit compte que, si le mot tradition était encore présent dans les esprits des jeunes classes, son contenu avait besoin d'être sérieusement rafraîchi pour surmonter l'obstacle des interprétations trop personnelles. Il jugea donc nécessaire de relever son dispositif d'un cran et de commencer son exposé par l'illustration de ce qui constitue —à ses yeux du moins— la vraie Tradition de l'École.

Une fois cette première partie traitée, pouvait alors être abordée la critique —au sens large du terme— des actes les plus significatifs des promotions passées, tels que l'histoire nous les a conservés. Manifestations de promo(s), entreprises de groupuscules, fantaisies individuelles enfin, trois facettes étaient offertes à l'exégèse et ont été traitées dans cet ordre. Les quelque 180 promotions offertes à la pâture de l'historien ont certes présenté assez de cas de figure pour qu'il n'ait pas été nécessaire de recourir à des souvenirs personnels. Toutefois, la dernière décennie ayant ajouté au décor quelques arabesques nouvelles, il a bien fallu en tenir compte pour couvrir l'ensemble de la question telle qu'elle se présente aujourd'hui. Puisse cette présentation permettre aux apports de demain de rester dans le droit fil de notre École.

La vie en société comporte l'usage, et entraîne donc le respect d'un certain nombre de règles fautes desquelles ne saurait être assuré à tous, —enfants, adolescents, adultes et personnes âgées— ce minimum d'aise et de qualité de vie qui est indispensable au développement paisible de la personnalité de chacun. Généralement parlant, autant de règles, autant de contraintes, et donc autant de freins aux instincts et aux penchants individuels. Tout bien pesé, cependant, il est facile de constater que chacun de ces freins assure en vérité un peu plus de liberté et de sécurité à tous, aux autres comme à soi-même. On imagine aisément les conséquences qu'entraînerait le libre choix, par les conducteurs, de la priorité aux carrefours. Pour qui marquerait trop de réticence à accepter la gêne entraînée par l'existence de ses semblables parallèlement à la sienne, il existe bien une solution : se faire ermite sur une île déserte. Les îles désertes se font hélas de plus en plus rares, et la vocation d'ermite ne touche, de son côté, qu'un nombre de gens des plus restreints.

L'entrée en communauté, à titre provisoire ou définitif, suppose, en plus de ce qui vient d'être dit, l'acceptation de participer à une tâche particulière que l'existence même de la communauté facilite à chacun de ses membres. Cette acceptation rend théoriquement plus aisée l'adaptation aux règles particulières de vie que la communauté propose à ses postulants. Car, qui dit communauté dit règle.

Mais qui dit règle dit sanction. Il est à la portée de tout le monde de vérifier qu'une loi de la République comporte toujours un article indiquant le prix à payer par celui qui choisirait de ne pas s'y conformer. Notons, au passage, que ce prix n'est pas fixe mais compris dans un éventail aux limites plus ou moins larges. À charge pour celui qui aura à le fixer de choisir la peinture adéquate. Mais adéquate à quoi ? Il y a là matière à une première réflexion.

Une communauté, quelle qu'elle soit, ne saurait, par exemple, faire totalement abstraction de l'époque où elle vit. Les particularités de l'époque aideront ou non à la réalisation de la tâche commune. Au plan humain, par exemple, bien des facteurs évoluent qui tantôt poussent au renforcement de la responsabilité et du caractère, et tantôt visent à diluer le sens des responsabilités dans un magma poético-collectiviste curieusement attractif pour les esprits mathématiques à la recherche des pluralités intellectuelles à jouissance immédiate.

Celui qui a la chance, comme c'est le cas à l'École Polytechnique, de pouvoir disposer d'une histoire de près de deux siècles est alors soumis à la tentation de ne considérer le présent que comme une des multiples fluctuations du passé et de fonder la justification de son comportement d'aujourd'hui sur le respect littéral des situations anciennes, bien souvent totalement dépassées. Cette erreur d'interprétation de la tradition vaut quelques lignes d'exégèse.

La Tradition ne saurait être un recueil d'où l'on extirpe, par photocopie de telle page, la solution du problème du moment. Référence toujours disponible, elle n'offre en réalité qu'une aide à distinguer les choses qui se font de celles qui ne se font pas, telles que l'expérience de plus de cent quatre-vingts promotions a conduit à en juger pour la meilleure tenue de l'École, face à ce que le pays attend d'elle.

Car le pays attend d'elle quelque chose, assez obscurément en vérité, mais avec suffisamment de conviction pour que l'École, ayant su jusqu'ici répondre à cette attente, ait survécu sans avatar majeur à tous les régimes qui se sont succédé depuis sa création, y compris à ceux dont les tenants auraient volontiers imaginé la disparition de notre institution, par lassitude pour les uns, par exaspération pour les autres ou encore poussés par les conseils de gens momentanément influents cédant à leurs rancunes ou à leurs utopies.

Il faut reconnaître en toute franchise que la population polytechnicienne n'a pas toujours, de son côté, fait montre des meilleures qualités diplomatiques dans ses manifestations « traditionnelles » de contestation du pouvoir en place. Définitivement acquis aux Gracques²⁰ depuis la première promotion et n'appréciant en conséquence les problèmes contemporains qu'avec un certain déphasage, les élèves ont ainsi longtemps marqué une propension assez accentuée —et que d'aucuns jugeaient fâcheuse— au port de la cocarde du régime antérieur.

La turbulence atteignit, par exemple, une intensité telle en 1816, que Louis XVIII se tint pour convaincu de la nécessité, dans un premier temps, de dissoudre l'École ; puis, dans un second, de la rouvrir, mais « civilisée ». Ce qui fut fait. Rattachée à l'Intérieur et placée sous la férule du baron Bouchu, l'École vécut alors dans la joie une période qu'Arago, lui, eut vite fait d'apprécier dans ses conséquences. Affolé par la très rapide détérioration de l'assiduité aux cours, la nullité du travail d'ensemble fourni et la prodigieuse perte de substance intellectuelle engendrée par une anarchie sans mesure, notre cher illustre Ancien, oubliant qu'il n'avait pas été adversaire de la formule « civile », alla, en 1821, se jeter aux pieds du monarque à qui il eut le bonheur d'arracher le rétablissement, hélas seulement partiel, de la situation antérieure. Les demi-mesures n'ayant jamais clarifié les choses, l'École poursuivit une course d'autant plus boiteuse qu'à demi militaire, elle n'aurait pu, au mieux, qu'être à demi commandée, même si son nouveau gouverneur, le Général Comte de Bordesoulle, avait bien voulu condescendre à s'en occuper sérieusement, ce qui ne fut pas le cas²¹. Se souciant donc de l'École comme de sa première charge de cavalerie, Bordesoulle ne

²⁰ Tiberius et Caius Gracchus, tribuns démocrates réformistes en 133 et 123 avant Jésus Christ, morts victimes de la noblesse romaine.

²¹ Une explication peut en être recherchée dans le fait que, chef d'État Major de Marmont, en 1814, M. de Bordesoulle était plutôt mal placé pour parler de fidélité sinon de patriotisme aux « descendants » très proches des savants de la batterie de la Barrière du Trône.

fit rien pour tirer l'X de son borbier. Sa relève par Arago, en 1830, n'eut pas le temps de porter fruit : la Révolution, quelques mois plus tard, changea la face des choses, et l'École se retrouva tout naturellement sous plein régime militaire, à la satisfaction —à l'époque— de tous les constituants.

Péripétie, dira-t-on, sauf à bien vouloir étudier les conséquences de cette situation vécue quatorze années : 1817 à 1830. L'une de ces conséquences est détaillée en annexe à cet article ; on y trouvera la réduction étonnante du nombre des « célébrités » issues de ces promotions dans les domaines classiques où promos d'avant et promos d'après ont fourni leur très honorable contingent de scientifiques, de haut niveau ou classés comme tels parmi les « géomètres », mécaniciens, « astronomes », physiciens et chimistes de leur époque.

Comme quoi les attitudes sont à peser devant leurs conséquences possibles.

Cette digression sur des événements vieux de 150 ans, introduite plus ou moins directement comme suite à l'affirmation que le peuple de France attendait quelque chose de l'École, permet maintenant de mieux comprendre le contenu de cette attente. Habitué pendant des générations à voir les sciences les plus abstraites représentées en France par bon nombre de produits de l'X, mais aussi à ce qu'on fasse appel, dans les moments difficiles, aux facultés d'organisation, d'imagination et de désintéressement de solides Anciens de notre École, le peuple ne comprendrait pas qu'« on » le prive de cette sorte de confort moral, en tarissant la source des polytechniciens à qui il continue de faire naturellement confiance.

Il semble alors que la direction soit toute tracée l'École Polytechnique doit produire avant tout des polytechniciens. Reste à définir le vocable. La Règle de la maison en découlera alors automatiquement.

Essayons donc une définition. L'honnêteté commande, pour ce faire, de rechercher l'appréciation du polytechnicien sur le tas, c'est-à-dire dans les usines, les bureaux, les chantiers, les laboratoires et autres lieux d'activité, auprès de tous ceux qui côtoient les X à tout âge : patrons ou directeurs, collègues et subordonnés du moment. Les résultats de ces enquêtes convergent rapidement vers une définition commune que l'on peut résumer comme suit :

Le polytechnicien moyen est généralement d'un abord plaisant et connaît son métier aussi bien que ses collègues issus de la même école de spécialisation. Ouvert au sens de la collectivité, tolérant par nature, travailleur par goût, entretenant fréquemment une activité marginale assez souvent originale, plus sensible à un raisonnement logique qu'à un discours passionné, il offre un aspect sérieux pour son âge et non sans lien avec une sorte de timidité qui s'estompe plus ou moins vite d'elle-même, au contact des réalités.

En somme, dans la vie courante et quand tout va bien, il offre l'aspect d'un cadre honnêtement compétent et plutôt agréable de rapports.

Sa vraie dimension n'apparaît, en fait, qu'au moment où surgit dans son environnement un problème particulièrement complexe, au moins pluridisciplinaire par ses aspects techniques, et devant lequel les spécialistes impliqués par l'un ou l'autre de ces aspects ont besoin d'une aune commune ou d'une nouvelle définition de l'axe unique des actions à mener par chacun.

L'expérience montre alors que le choix de celui à qui sera confiée la direction de l'analyse des obstacles se porte généralement, de droit, sur le polytechnicien de service. C'est sur lui que l'on compte de préférence pour entendre chacun des spécialistes réunis autour de la table verte traduire leurs exposés à leurs collègues des autres branches, écarter les apparences d'incompatibilité, déceler les insuffisances d'information, convoquer les experts

supplémentaires nécessaires, engager progressivement les éléments partiels et, toutes facettes finalement examinées, distribuer les rôles pour l'action à entreprendre qui sortira finalement le chariot de l'ornière.

Aura-t-il fallu qu'il se recycle sur tel domaine d'une des spécialités en cause ? Il y aura consacré le temps minimal, de jour ou de nuit. Aura-t-il fallu affronter, devant une horloge arrêtée, les contradictions successives d'opposants qui se relaient ? Il aura offert au dernier d'entre eux la même clarté de conviction qu'au premier des contestataires. Aura-t-il fallu choisir parmi des solutions également possibles ? Toutes chances seront données par lui à celle qui avantagera au mieux les hommes sur qui elle fera peser ses effets.

La difficulté une fois levée, il reprendra volontiers sa place dans l'équipe, jusqu'à la prochaine occasion où apparaîtra un nouveau besoin d'engager un meneur de jeu.

Cette présentation, un tantinet idyllique, a tout de même un fond de vérité. Il n'est évidemment pas garanti que tout problème sera aussi heureusement traité, mais il est vraiment ressenti de façon très générale que le polytechnicien offre une petite chance de plus qu'un autre d'approcher de ce type de solution idéale. C'est là, dans cet « epsilon » supplémentaire, que réside la raison de la préférence qui lui est accordée.

Il est bien connu, parmi les calculateurs de chances au jeu, que, dans les parties où le « banquier » n'a qu'une faible part régulièrement assurée, il suffit d'une toute petite variation dans l'équilibre des gains et des pertes pour faire basculer l'édifice et sauter la banque. C'est peut-être inconsciemment que bien des gens appliquent ce mode de raisonnement dans le choix des membres de leur équipe. Si l'engagement d'un polytechnicien n'entraîne pas pour autant la faillite du banquier, il n'en représente pas moins une sorte de martingale rassurante qui, dans l'ensemble, est très correctement justifiée par ses résultats positifs.

Comme cette définition sert implicitement de base aux activités de la Maison et donc de référence aux commentaires sur les mesures prises pour que l'on ne s'écartât point outre mesure du but à atteindre, il faut tout de même préciser qu'elle n'est pas forcément admise d'emblée comme article de foi par le cocon moyen. Lorsqu'on expose à des élèves ce que l'École prétend ainsi leur apporter, il n'est pas rare d'entendre formuler le reproche, par des adversaires du « système », que cette présentation des choses présuppose que chacun occupe une place quasi déterminée et ne puisse œuvrer que pour l'amélioration, ou au moins pour le maintien de la construction hiérarchisée de notre Société qui fait du profit son but premier et dernier. L'image du polytechnicien telle qu'elle vient d'être fournie leur paraît alors mériter les qualificatifs d'archaïque et d'incongrue.

Mais il faut reconnaître que la convergence se retrouve assez vite après le raisonnement suivant : Supposons un instant que l'on veuille accrocher un tableau à un mur nu. On se munit, pour ce faire, d'un clou et d'un marteau. Trois cas peuvent alors se produire : a) on tape sur le clou ; b) on tape à côté ; c) on se tape sur les doigts. Il est manifeste, quel que soit le cas qui se produise, que cela n'enlève rien aux qualités du marteau. L'École fournit le marteau.

La libre appréciation du point d'attache du tableau, de son sujet et de la grosseur du clou reste de règle pour son utilisateur, une fois la cloison mise à sa disposition. Les exemples abondent où la même formation scientifique soutient ainsi avec brio les idées défendues par des anciens élèves, dans des domaines de pensée aux antipodes les uns des autres. Prétendre pour autant que les qualités du fameux marteau sont nécessairement celles d'un marteau de la meilleure qualité relèverait, bien entendu, d'un immobilisme intellectuel trop critiquable pour être celui des artisans chargés de sa fabrication. Mais ceci est une autre histoire qui n'entre pas dans le cadre de cet article.

Tout ceci nous conduit, sans trop d'illogisme, à avancer qu'il sera généralement demandé à l'École de livrer, chaque année, à la nation un ensemble de garçons :

- ayant engerbé un certain nombre de connaissances dans un certain nombre de disciplines ;
- ayant acquis, dans les domaines non scientifiques, une capacité de réflexion et de jugement que la monoculture scientifique des taupes ne leur avait pas permis de développer ;
- s'étant, autant que possible, ouverts aux relations de communauté sociale, au sens étendu du terme, hors de toute réaction microcosmique de protection personnelle ;
- ayant pris conscience de l'utilité de la forme physique et acquis le goût de la maintenir ;
- convaincus que les services attendus d'eux par la communauté n'auront de valeur que dans la mesure où ils seront d'abord capables de s'affirmer comme individus de caractère.

Ceux qui auront pour tâche, à l'École, de veiller à ce que la communauté conserve intact le sens de cette formation à donner aux produits très divers du concours d'entrée, devront donc s'engager simultanément sur chacun des fronts ainsi définis. Appréciant alors l'importance des écarts commis par les néophytes, ils auront le souci constant de rectifier les dits écarts par les mesures correctives appropriées, y compris, en dernier ressort, par les sanctions propres à stimuler les réflexions de chacun.

L'affaire n'est pas forcément facile et nous aborderons le sujet²² en distinguant trois types d'opposition aux efforts responsables de la formation des polytechniciens :

- les mouvements collectifs,
- les agitations groupusculaires,
- les manifestations individuelles.

II

L'histoire de l'École comporte un certain nombre de licenciements d'élèves, voire de renvois de promotions. Inutile de dire que ces mesures faisaient suite à ce que nous appellerons des mouvements d'humeur suffisamment voyants pour que les autorités du moment ne puissent faire autrement que de les sanctionner. La sanction prise dépendait d'ailleurs largement des circonstances, et plus particulièrement du poids que les adversaires de l'X possédaient, aux moments critiques, auprès des « décideurs » gouvernementaux.

Dans le domaine toujours fluctuant de la politique, quelques exemples sont assez significatifs de la tonalité variable du dialogue Élèves-Autorité. Lorsqu'en 1804 Napoléon Bonaparte fut proclamé Empereur des Français (Carnot ayant été le seul à combattre la motion proposée au Sénat) et que cette nouvelle transformation de la Constitution de l'An VIII eût été ratifiée par un plébiscite à plus de mille contre un, l'Empereur prêta serment.

Ceci fait, les représentants de l'État et les militaires eurent à prêter serment à l'Empereur. Et nos élèves furent conviés, dans un amphi où « instituteurs » et invités de

²² On ne peut le faire honnêtement sans tenir compte d'une remarque préliminaire. École militaire, ou sous statut du même nom, l'École n'a jamais coûté très cher aux gouvernements successifs en personnel d'encadrement. Le « commandement » y a toujours été assuré, et c'est aussi une tradition (avec un « t » minuscule) par un très petit nombre de cadres. Chaque promo y est actuellement confiée à un officier supérieur —disposant éventuellement d'un adjoint— et chacune de ses quatre compagnies à un capitaine, doublé d'un adjudant ou d'un adjudant-chef. C'est dire que la « participation » est la règle puisque là, plus qu'ailleurs, commander c'est convaincre.

marque avaient pris place, à prononcer, à l'appel de leur nom, un « *Je le jure* », après que le gouverneur, le Général Lacuée, ait lu le texte de l'engagement personnel demandé à chacun. En fait, les « *Je le jure* » alternaient avec les « *Présent* » auxquels un certain nombre de garçons limitaient la manifestation de leur attachement au régime impérial, solution anodine et discrète pour évacuer la difficulté. Vint le tour de l'élève Brissot, fils du célèbre Girondin décapité en 93. D'une voix forte, le garçon prononça « *Non, je ne prête pas le serment d'obéissance à l'Empereur* », ajoutant quelques instants après, alors que le gouverneur donnait l'ordre de s'emparer de sa personne à un groupe sous les armes : « *Indiquez-moi le lieu où vous voulez que je me rende ; ne forcez pas les élèves à se déshonorer en mettant la main sur un camarade qui ne veut pas résister.* »

Le lendemain, Brissot fut « expulsé ».

Voilà certes une exclusion dont l'École aurait pu faire l'économie, ne serait-ce que pour ne pas perdre un garçon de caractère. Mais il faut bien reconnaître, en essayant de se mettre au diapason de l'époque, que le déroulement de l'affaire laissait peu de jeu aux initiatives des gens arrangeants. Partons une seconde dans le royaume de l'imaginaire, et admettons que les « sergents » des élèves aient fait connaître au Gouverneur qu'il risquait de se produire un incident d'ordre individuel dans le courant de la cérémonie. Il y aurait eu alors quelque chance pour que, dans ces circonstances, une permission de se rendre au chevet de sa vieille mère malade ait été signée sans délai au profit du jeune Brissot. Car il ne manquait pas, à l'époque, de gens assez avertis, dont le Gouverneur peut-être²³, pour ne pas ignorer qu'une forme d'allégeance telle que celle requise, c'est-à-dire à une personne humaine, n'a strictement aucune valeur²⁴, et en a moins encore (si l'on peut dire) quand elle est imposée sous la menace implicite de représailles, de quelque nature qu'elles soient. Un serment d'allégeance ne peut être demandé qu'à une entité : patrie, drapeau, liberté, etc... Ceci dit, encore aurait-il fallu que Brissot acceptât de laisser informer le Gouverneur de ses intentions, ce qui n'est pas évident et reste du domaine de sa conscience. Mais ce qui doit être également souligné dans cette affaire, et mis au crédit moral de l'intéressé, est son affirmation de vouloir porter seul sa responsabilité d'homme en dégageant publiquement celle de ses camarades. Cela mérite un coup de chapeau.

Or, un demi-siècle plus tard, le coup d'État du 2 décembre 1851 ouvrait les portes du pouvoir absolu au neveu du premier empereur²⁵.

L'attitude des élèves au cours de la Révolution de 1848 et leur appui sans réserve au Général Cavaignac, un de leurs Anciens, tout au tout au long des quatre dures journées où il défendit la jeune République contre le soulèvement des faubourgs parisiens, ne présageait rien de bon face au coup d'État du 2 décembre. Il fallut toute l'astuce du Colonel Frossard, Commandant en Second, pour les empêcher de recourir aux armes et de rallier les quelques secteurs parisiens où s'organisa une brève et vaine résistance. L'École conserva son amertume intacte, que les promotions se transmirent, en même temps qu'augmentait le sentiment républicain dans le pays. En 1855, l'Empire avait pourtant fière allure, et le défilé de l'Armée victorieuse, retour de Crimée, s'annonçait comme un événement de portée nationale. En tête, la Garde, suivie de l'École Polytechnique, précédait, selon l'ordre établi par Napoléon III, les troupes de toutes armes. L'usage voulait — sans que ce fût une obligation réglementaire — que chaque unité élémentaire criât « *Vive l'Empereur* » à son passage devant Napoléon III.

²³ Le fait d'avoir accepté les « *présent* » comme ayant valeur de « *je le jure* » semble porter à ranger le Gouverneur dans la catégorie indiquée.

²⁴ Aux yeux des chrétiens par exemple.

²⁵ Approuvé par le plébiscite du 21 décembre fournissant 7 349 000 « oui » contre 640 000 « non », il conduisit à l'Empire qui fut proclamé le 2 décembre 1852, après qu'un nouveau plébiscite, le 20 novembre, ait aligné 7 839 000 « oui » contre 253 000 « non ».

L'École ne s'y conforma point, et les Compagnies passèrent en ordre mais dans un silence d'autant plus remarqué qu'il était souligné par les « *Vive l'Empereur* » solitaires du Général, du Commandant en Second, à la tête de l'École, et des adjudants marchant en serre-file des compagnies. Le maréchal Niel (promo 21) dut, le soir même, déployer tous ses charmes auprès de l'Empereur pour que l'École ne soit pas dissoute. L'on se borna à décider qu'elle ne participerait plus aux défilés mais il s'en était fallu de peu que l'on adoptât une mesure plus radicale.

L'histoire n'a pas retenu les détails du vote par lequel les promotions s'étaient liées dans ce geste. Par contre, l'on sait que, treize ans plus tard, 220 voix contre 19 se prononcèrent pour un « muzu inté », lors de la revue passée dans l'École par le prince impérial, qu'accompagnait son précepteur, le Général Frossard. Ce fut, dit-on l'impératrice Eugénie qui supporta le plus mal ce nouvel accès d'anticonformisme lorsqu'on le lui conta, ce qui permet de supposer que le Général Faye (30) Commandant l'École en 1868, avait dû être prévenu, tandis que ce ne fut pas le cas, en 1855, du Général Éblé (promo 18). L'on ne peut que regretter, là encore, un manque de confiance qui fait qu'entre jeunes et Anciens ne passe pas ce courant indispensable pour que l'École puisse faire correctement face aux difficultés et servitudes de son état. Qu'il y ait des frottements internes à l'École est une chose mais que l'École, Général en tête, se présente en « ordre dispersé » à l'extérieur, ne peut que contribuer à accentuer la réprobation du plus grand nombre, L'École, a tiré sa réputation de la « geste » polyvalente des Antiques et a été sauvée maintes fois par l'intervention de ses anciens. Le Général est un de ces Anciens. Si le peuple de ce pays est un jour amené à constater une divergence trop grande entre les Anciens qu'il estime et des jeunes qui refusent leur « paternité », alors la fin de l'École sera proche. La Tradition commande que le lien séculaire ne soit pas rompu.

Ces quelques exemples, parmi d'autres de manifestations collectives d'ordre politique montrent que le sujet n'est donc pas sans enseignement. On ne saurait, par contre, s'attarder à survoler les explosions, internes ou externes, où les raisons d'agir sont à recouvrir d'un voile pudique. Le « bahutage » poussé hors des limites, non seulement de la bienséance mais encore du respect des personnes, avait conduit à un très grave incident, vers la fin de 1812. Deux élèves, surpris en train de maltraiter un « conscrit » dans les lieux d'aisance, sont incarcérés à la prison de Montaigu. Le lendemain, une affiche injurieuse pour l'encadrement est trouvée sur les lieux du méfait. La promotion, consignée jusqu'à ce que l'auteur du placard se dénonce, brise les quinquets, profite de l'obscurité et couvre d'avanies les cadres qui essaient de rétablir un semblant de calme. Apprenant que la force publique allait être réquisitionnée, on court aux armes... Quelques élèves, moins excités que les autres, réussissent cependant à calmer les esprits et l'on remet les armes en place. Huit élèves, particulièrement remarquables par leur virulence dans cet agréable décor, sont alors affectés à des régiments²⁶. On peut lire dans « l'École Polytechnique » de Callot, où tous ces faits et bien d'autres sont remarquablement exposés « *Ainsi se termina heureusement une affaire qui aurait pu avoir de tragiques conséquences, dans laquelle les élèves montrèrent sans doute un coupable emportement, mais où ils affirmèrent avec courage la solidarité polytechnicienne.* » Examinons un peu cette affirmation. Le mot solidarité est à la mode, c'est entendu, mais il faut tout de même voir ses limites. Prendre le parti de deux garçons brutaux, exerçant leurs talents sur un conscrit dans des conditions particulièrement répugnantes, ne peut être affecté de l'étiquette de la solidarité polytechnicienne. Il faut savoir, même à vingt ans, faire le partage entre solidarité et complicité. Toute société comporte des éléments marginaux ou

²⁶ Pour la petite histoire, ces huit « meneurs » déployèrent d'autres talents dans leurs unités, furent nommés sous-lieutenants et retrouvèrent leurs anciens « cocons » à l'École de Metz, ce qui, connu à l'École, y provoqua une illumination générale (les quinquets avaient été réparés).

irresponsables qu'elle ne saurait absoudre a priori de leurs méfaits, à l'X comme ailleurs, Réussir le concours n'est en rien un label de bienséance, ni un engagement chez les mafiosi. Dénier à un encadrement le droit d'exercer son autorité face à des exactions manifestes que l'on refuse, en outre, de sanctionner soi-même n'est qu'ouvrir la voie royale aux musculatures dominatrices, toujours prêtes à se faire valoir. Une telle attitude face aux représentants de l'autorité ne saurait se comprendre qu'assortie de la prétention de rendre la justice soi-même. Car il y a tout de même une question de justice ne serait-ce que pour assurer aux plus faibles un minimum d'espace vital. Il est bien dommage de constater que, dans cet exemple, la justice a dû, chez les élèves, céder le pas à la prétendue solidarité. Même dans le milieu « pigallien », très fermé lui aussi, des sanctions s'exercent au-delà de certaines limites. Et le sens des limites y est particulièrement développé. Cela vaut tout de même réflexion. Il ne faut pas oublier non plus que, dans cette pénible affaire, des garçons ont tout de même réagi avec efficacité, bien qu'un peu tard pour un retour à la normale. Il eût été plus profitable qu'ils se fussent décidés plus tôt.

Mais là comme ailleurs se vérifie l'idée que si l'important est de savoir ce qu'il faut faire, bien des circonstances se présentent où cette science perd beaucoup de sa valeur si l'on ne possède aucune notion de ce qu'il faut commencer par ne pas faire. L'histoire de l'École est heureusement assez riche en leçons de ce dernier type pour que la tradition y puise une large close de sagesse.

La solidarité des élèves reste une excellente chose quand elle peut s'exercer sur un terrain solide. Hélas, il ne l'est pas souvent, miné préalablement par trop de bonnes intentions dont on sait qu'à défaut d'étayer une bonne littérature, elles pavent ordinairement les infernaux séjours. Voici comment arriva le désastreux licenciement de 1816.

Rappelons que l'accueil délirant fait à l'Empereur lors de sa visite à l'École pendant les Cent Jours²⁷ puis, après le retour du Roi, la fréquentation bruyante de salles de réunions des bonapartistes fervents par nombre d'élèves, comme les nombreux incidents publics « ejusdem farinae²⁸ », avaient déjà largement indisposé contre l'École un gouvernement royal disposé, lui aussi, à bien faire. L'École était manifestement dans le collimateur de Sa Majesté. Les élèves, inconscients comme toujours de la menace, persuadés « qu'ils n'oseraient », poursuivaient leur butinage de faits divers propres à entretenir le moral des troupes, lorsqu'un des répétiteurs en poste à l'École, M. Lefèvre (promo 03), jugea bon d'ajouter une particule à son nom et devint Lefebvre de Fourcy pour l'état-civil. Les Gracques se retournèrent dans leur tombe et leurs mânes insufflèrent à la deuxième division l'idée de demander à ne plus être interrogée par ce ci-devant sans ancêtres. Demande repoussée. Qu'à cela ne tienne : l'élève Auguste Comte, joyeux drille (il n'avait pas encore été marqué par le positivisme) se présente pour passer sa « sèche », trouve Monsieur de Fourcy assis dans un fauteuil bas, cc qui ne pouvait lui être reproché, mais les talons posés sur le bord du bureau, à bonne hauteur de relaxation, prêtant ainsi le flanc à exploitation immédiate par notre interrogé qui entreprend illico de passer sa colle à cloche-pied.

Citons Callot :

- Mon enfant, vous vous tenez bien mal. dit le répétiteur.
- Monsieur, j'ai cru bien faire en suivant votre exemple...

Monsieur Lefebvre de Fourcy mit l'élève Comte à la porte. Quelques jours plus tard, six caporaux de la deuxième division vinrent trouver le répétiteur pour lui exprimer leur

²⁷ Autre témoignage de l'attachement congénital de l'École aux cas désespérés.

²⁸ « ejusdem farinae » (de la même farine) : désigne de manière péjorative les personnes ou les choses qui présentent les mêmes défauts.

mécontentement. Il les pria de sortir. Ils ne bougèrent pas. Monsieur le répétiteur quitta alors son bureau...

Le Général, enfin informé, ordonna de faire mettre les six caporaux en salle de discipline. Les sergents des deux promotions demandèrent audience et sollicitèrent la levée de la punition. Le Général leur expliqua comment il voyait les choses, appela au calme et crut l'affaire terminée, pour apprendre quelques moments après que les promotions s'opposaient à l'envoi des caporaux aux « locaux ». Il fit alors réunir la promo des jeunes et trouva les deux divisions à l'amphi. Commandant alors aux six caporaux de gagner les arrêts, il vit tous les élèves quitter la salle.

Le lendemain ne vit pas se calmer les choses, déjà bien parties comme on peut l'imaginer ; les élèves adressèrent à Monsieur Lefebvre une lettre lui enjoignant de quitter l'École, lettre signée en premier par Auguste Comte bien entendu, Le Général réunit le Conseil et demanda l'exclusion de quinze élèves. Mais le Roi, bien entouré, tenait là un excellent prétexte : le 14 avril, devant les promotions à nouveau rassemblées, le Général Comte Dejean n'eut plus qu'à lire l'ordonnance de licenciement qui rendait deux cent cinquante garçons au libre choix de leurs activités²⁹.

On reste désarmé devant la légèreté des apprentis-sorciers. Passons sur le caractère insupportable de la particule supplémentaire de ce bon Monsieur Lefebvre : c'est de l'enfantillage. Mais assister à un développement aussi mal fagoté de prétentions comminatoires faisant fi du rôle de chacun, comme si l'École n'était que ses élèves et, à part eux, peuplée d'esclaves qui n'avaient qu'à se soumettre à leur bon vouloir, dépasse l'imagination. Là aussi, se trouve la démonstration que toute friction interne est à soumettre *ab initio* à celui qui a la maison en charge.

Les frictions entre élèves et enseignants ont été de tout temps. Des exemples récents montrent que si le problème est pris dans le bon sens, c'est-à-dire que si les représentants de la promo intéressée viennent exposer ce qui cloche à l'Ancien qui est à leur tête, on trouve toujours le moyen de remédier à la situation. L'encadrement, si faible en nombre soit-il, est d'ailleurs là pour servir éventuellement de relais aux remarques d'élèves qui estimeraient ne pas avoir à demander à être reçus au sommet, pour exposer ce qu'ils pensent être une broutille. Une broutille, cela peut en effet paraître insignifiant. Mais dix broutilles ? Dix broutilles, cela fait une ambiance. Il est bon de le savoir pour ceux que leur vie amènera à prendre en compte une bonne part des activités d'un groupe d'hommes. L'École est donc aussi un lieu où l'on apprend à se frotter aux réalités, en l'occurrence aux obstacles créés par l'opposition congénitale entre intérêts particuliers et intérêt général. On y apprend là une certaine « manière ». C'est un peu ce que le futur compagnon tirait de l'artisan chevronné : un certain tour de main. Certes, un apprentissage autonome conduirait vraisemblablement au même résultat, à cela près que le temps perdu ne se rattrape jamais, même au prix d'un gaspillage d'outils abîmés et de matériaux à rebuter. Une expérience réussie est une bonne chose, une expérience manquée est tout aussi instructive, sinon davantage, mais, étant manquée, elle a coûté quelque chose à quelqu'un. Si c'est à l'expérimentateur, cela fait partie du jeu. Si c'est à un « expérimenté », la rebuffade sera rapide et il faut l'éviter. Alors il appartient aux Anciens de transmettre leurs « conseils » et leur savoir-faire. Les ingénieurs de demain apprendront vite que le « *know-how* » se paie cher et ils trouveront cela normal. Pourquoi sont-ils tellement réticents à accepter celui des Anciens qui est pourtant fourni gratuitement ?

Revenons à nos manifestations de « masse » telles que l'histoire de l'École les a

²⁹ L'École rouvrit ses portes à de nouveaux élèves le 17 janvier 1817, sous le statut civil. On connaît la suite.

enregistrées, et transportons-nous en 1903, année où le directeur des études, Monsieur Mercadier, avait décidé de revenir à la pratique de compositions écrites pour la promotion des conscrits, sur la recommandation d'un conseil de perfectionnement que l'irrégularité du travail des élèves avait conduit à se pencher sur des mesures propres à en diminuer l'amplitude. La promotion des Anciens vota alors, par 137 voix contre 28, que les conscrits ne feraient pas la composition d'analyse. Or, les compositions se faisaient par groupes successifs de 60. Les soixante premiers conscrits remirent copie blanche. Le Général infligea aux grévistes une punition de principe, en rappelant que les usages autorisaient le major de promo à s'adresser soit à la Direction des études, soit au Commandement, et qu'il y avait ainsi, en l'occurrence, une « négligence voulue des traditions » de « nature à faire croire à l'intention de commettre, après entente préalable, une faute grave ». Puis il décida que la composition serait recommencée. Les élèves votèrent alors une « autocrantage » et la promo des anciens décréta que les conscrits ne remettraient de copies que remplies du texte des questions. Décision suivie d'effet.

Le lendemain de la composition, le Ministre licenciant les 60 conscrits trop... disciplinés, et les faisait diriger vers divers régiments d'artillerie comme canonniers de 2^{ème} classe, La promo des Anciens fit alors flèche de tout bois et entama une campagne d'interventions individuelles auprès des Antiques détenant un poste influent civil ou militaire, aux fins de révision de la mesure des soixante. Le général leur fit savoir son opinion sous la forme suivante :

« Les élèves de la 1^{ère} Division n'ont usé de leur influence sur leurs jeunes camarades que pour leur donner une idée fautive des traditions de l'École et pour les encourager à se mutiner, dans une circonstance où l'obéissance était des plus faciles.

Au lieu de songer à leur grande part de responsabilité dans cet acte d'insoumission, ils en étaient encore, ces jours-ci, à chercher la forme sous laquelle ils s'adresseraient directement à d'anciens élèves, devenus des hommes éminents, pour quêter une approbation impossible de leur conduite, ou tout au moins pour obtenir une intervention auprès de l'autorité militaire dont ils avaient méconnu les conseils et les ordres.

Le Général considère comme un devoir de les prévenir que cette voie n'est pas la bonne. »

L'appel fut enfin compris des Anciens et l'affaire s'en tint là. Un mois plus tard, les soixante étaient réaffectés à l'École et les compositions écrites rentraient dans le cursus normal du contrôle des connaissances.

Il est clair que cette pénible affaire n'avait pas, elle non plus, suivi un cours des plus normaux. Abus de pouvoir des Anciens —alors qu'ils n'étaient pas directement dans le coup— vis-à-vis de leurs conscrits pourtant « adultes et responsables » (ou présumés tels), rejet systématique de contacts et de discussion, illogisme (ô rue Descartes !) dans la considération de l'autorité : refusée d'un côté, on la quémande de l'autre, en bref attitude voisine de celle du jeune plaisantin qui ayant tiré la queue du chat reçoit un coup de patte et s'en va crier à la cantonade ses griefs de martyr contre le méchant animal qui l'a griffé. Moralité constante : une affaire de promo reste une affaire de promo et se traite entre elle et l'autorité légitime. Cela ne veut pas dire que l'autre promo doit se désintéresser de l'évolution des choses mais son soutien —ou sa neutralité— ou encore son opposition à l'une ou l'autre partie a d'autant plus de prix qu'elle peut se dire « réfléchi ». Des exemples assez récents montrent qu'une telle proposition n'a rien d'irréaliste : on a vu des Anciens de désintéresser ouvertement et en bloc d'un processus contestataire entamé par leurs conscrits. Il est vrai que la légèreté de ces derniers les avait, en l'occurrence, propulsés vers des altitudes record. On n'a qu'une fois vingt ans.

De ces divers exemples, bien que non exhaustifs, du pouvoir créateur de l'imagination généreuse de la jeunesse de toutes les époques, semble bien se tirer la leçon que la Tradition de l'École ne peut se conforter réellement que par l'action permanente des Grands Anciens de la maison. On ne saurait trop souligner leur responsabilité constante en ce domaine et, là comme ailleurs, formuler l'espoir qu'une information continue leur soit apportée sur les conditions de vie et les réactions d'une population chaque année renouvelée, chaque année un peu plus différente de ce qu'était « leur promo ». « De mon temps » est toujours un souvenir agréable ; il apporte peu à ceux qui vivent l'expérience d'aujourd'hui. L'adaptation suppose la compréhension. Le « De quoi s'agit-il » reçoit chaque jour une nouvelle réponse, dans ce domaine comme en bien d'autres, Prendre alors valablement parti suppose que l'on dispose d'une référence de valeur suffisamment élevée pour couvrir tous les cas de figure et permettre de juger rétrospectivement comme sur le tas, à la minute présente. La tradition, on le voit aisément, ne pourra prétendre à un tel rôle « d'aide à la décision » que dépouillée des contingences et réduite au sens du meilleur service à rendre au pays. Si donc l'on croit rendre ce service en fournissant des polytechniciens à la collectivité nationale, il faut accepter le prix qu'impose cette tradition qui résume toutes celles de l'École : elle est certainement étrangère à tout ce que l'on peut s'évertuer à tirer de l'histoire pour justifier la disparition plus ou moins déguisée de Polytechnique.

Ce long développement sur les manifestations collectives et leur lien avec la tradition ne doit pas nous faire oublier de parler —plus brièvement— des activités des groupuscules et des fantaisies individuelles, ainsi, bien entendu, que des réactions correctives qui leur ont été opposées.

Les groupuscules ont existé de tout temps à l'École, avec une virulence très variable selon les époques. De nature politique, ils ont conduit certains de leurs membres à participer à des conjurations du type de la « Conspiration des poudres » de 1833 où six élèves furent traduits devant les Assises, après cinq mois de détention, sous l'inculpation de collaboration à la constitution d'un dépôt d'armes et de munitions destiné à des forces subversives de la capitale. Déclarés non coupables par le jury, ils n'en furent pas moins renvoyés de l'École par le Ministre contre l'avis du Conseil de discipline et du Général de Tholozé (promo 94).

Je laisse le soin aux lecteurs de tous âges d'apprécier la situation mais je leur conseille, avant de se prononcer, de lire le compte rendu des faits reprochés aux « délinquants innocents » ainsi que la plaidoirie des défenseurs. Peut-être y trouvera-t-on suffisamment d'explications au fait que le Général n'ait apparemment pas demandé à être relevé de son poste où il est resté jusqu'en 1839.

Il est assez rare de voir des groupuscules de ce genre militer dans des cercles d'activité purement extérieurs à l'École. Ce qui l'est moins —mais c'est le lot de toute collectivité actuelle— est d'assister de ci de là à la constitution de quelques fragments de « carbonari » du moment, au centre de gravité fluctuant dans le voisinage de la capitale, et se bornant en général à souffler sur les dissentiments occasionnels ou à jouer les détonateurs à l'intérieur de l'École, en fournissant le Kamikazé de service. Les incidents auxquels donnent naissance de telles activités restent en général du domaine intérieur, personne ne prenant au sérieux les communiqués à une partie de la presse traditionnellement avide de reproduire un libelle invariablement signé « les élèves de l'École Polytechnique » (cela fait toujours bien dans le tableau, personne n'allant jamais vérifier le bien-fondé de la formule employée). Que les avantages d'un anonymat artistement employé soient pleins d'attrait pour les descendants de Don Bazile est certes compréhensible, mais qu'ils aient pu séduire une promotion vaut quelques lignes de plus. Le directeur général de l'époque avait demandé que les articles du « *Journal des élèves* » fussent signés par leurs auteurs ; il en espérait, à tous points de vue, une meilleure tenue. L'histoire ne dira sans doute jamais pourquoi cette prétention fut jugée

exorbitante, attentatoire à la liberté d'expression et symptomatique d'un esprit totalitaire abhorré. Moyennant quoi le numéro suivant du dit Journal parut, précédé d'une déclaration par laquelle les soussignés (très grande majorité de la promotion) assuraient prendre la responsabilité à la fois individuelle et collective du contenu quel qu'il soit des articles anonymes à venir. Bien entendu, il fut assez vite connu que la collecte des signatures avait été effectuée par quelques électrons bien intentionnés présentant verbalement le futur contenu de la pétition selon la vitesse du vent dominant dans les casets visités, et recueillant alors les signatures recherchées, mêmes celles accordées, de plus ou moins bonne grâce, par quelques soupçonneux qu'un rappel ultime à la solidarité de classe ou à la paix des lendemains poussait, au besoin, au milieu du troupeau. La promotion fut alors rassemblée par le Général qui lui tint à peu près ce langage :

« Mesdemoiselles et Messieurs, ce qui fait que vous disposez chacun de quelque crédit personnel ne provient pas du contenu de votre portefeuille, de votre Jaguar ou de votre datcha mais de ce qui est et reste votre propriété inaliénable quand tout le reste s'est volatilisé : à savoir votre conscience d'être humain. Cette valeur-là, c'est votre signature qui en matérialise la solidité. Or, par un geste que je veux croire assez peu réfléchi, vous venez de faire don, par votre chèque en blanc, de votre seul et unique témoignage de personnalité et à qui voudra bien en faire l'usage outrancier que vous savez. Quand un geste d'humeur de votre part voit le jour entre les murs de cette École, sachez qu'il ne doit jamais prendre une forme qui vous abaisserait au rang de robots passifs. Que chacun reste soi-même. Un nombre suffisamment grand de vos Anciens —peut-être les pères de certains d'entre vous— réduits à l'état de loques physiques par des géôliers implacables et ne possédant plus rien que leur conscience de servir leur pays, ont préféré la mort à l'abandon, pour que vous soyez libres d'être vous-mêmes. N'abandonnez jamais à qui que ce soit le soin de répondre de vos faits de gestes ; choisissez bien vos servitudes : il y en a qui grandissent l'homme et d'autres qui le ruinent. Votre choix est toujours entre vos mains. »

Le remue-ménage ultérieur que ce rappel à la vraie tradition déclencha dans la promotion, fut assez vif mais de courte durée, et l'affaire fut enterrée d'un tacite accord.

Les cas individuels ne sont pas forcément les plus faciles à traiter, Ils représentent en fait une charge constante, et lourde, à un encadrement soucieux de remplir sa mission. Celle-ci peut se résumer de la manière suivante : le métier de responsable de la qualité du travail d'un groupe d'hommes —la qualité du travail comprenant aussi, bien entendu, la qualité des conditions dans lesquelles il s'effectue— consiste quelquefois à dire « oui » et le plus souvent à dire « non »³⁰. Pour pouvoir dire non à d'autres, il est indispensable de savoir se le dire à soi-même. L'expérience humaine dénie, en effet, toute valeur à la pratique du « Faites ce que je vous dis et ne faites pas ce que je fais ». Cet enseignement n'est hélas pas de ceux qui se transmettent par cours polycopiés. Il s'exerce différemment sur chaque individu, et son efficacité dépend directement du sens dans lequel doivent se lustrer les poils de chacun des systèmes pileux de la population des novices.

Comme les circonstances sont nombreuses où chacun, à un moment ou à un autre, est tenté de se croire justement celui à qui ne s'applique pas la règle, l'encadrement a fort à faire pour ramener le yearling égaré devant la barre, en lui rappelant que le jeu consiste à la franchir et non à passer à côté.

Ceci bien entendu, n'a pour objet que la perfection des attitudes individuelles mais l'on ne saurait s'en tenir là. Puisqu'il s'agit de l'École, il faut viser tout autant à l'amélioration de la race, et cela se fait en ne perdant pas de vue la phrase citée par Thomas Merton dans

³⁰ L'exemple classique est celui de la prévention des accidents sur un chantier.

« *La nuit privée d'étoiles* » qui peut s'appliquer à tous les conscrits, à leur entrée à l'École :
« Tout ce que vous ferez désormais rendra la communauté meilleure ou pire ».

Les principes étant ainsi posés, il reste à passer à l'application. Les fautes de parcours sont journalières, toujours variées et parfois originales. Bien des rubriques existent pour leur classement entre le farniente prolongé et les débordements d'activités, bien entendu étrangers au service ou dommageables pour le matériel de l'État. Les sanctions correspondantes se répartissent donc sur un éventail assez large, allant de l'avertissement privé au séjour mikralien, certaines factures étant en outre adressées à la Kès qui se charge de leur recouvrement éventuel. L'adaptation à la vie courante joue aussi son rôle et il est clair que la multiplication de fausses clés n'a pas le même sens —à l'ère des boutiques-minute— que celui découlant d'un long travail d'artiste du « pitaine-clé », sur un établi de fortune, entre deux colles d'ana.

Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes si le double bandeau posé sur les yeux de la justice polytechnicienne ne venait entraver la poursuite du Krime.

Il est en effet admis que certaines manifestations individuelles, bien qu'ayant un caractère artistique certain, ne sauraient bénéficier de ce fait d'une impunité qui serait trop visiblement sacrilège. La règle du jeu est alors la suivante, selon les deux cas de figure classiques suivants :

- ou bien l'autorité légitime ne peut déceimment laisser croire qu'elle ignore le nom de l'artiste : une punition est alors prononcée, assortie d'un motif savamment étudié pour saluer l'originalité du fait sans compromettre pour autant le respect dû à l'ordre républicain.

- ou bien les oreilles peuvent être honnêtement déclarées sourdes et la Kès sera priée de bien vouloir désigner un coupable qui supportera la manifestation dosée de l'ire officielle. Il faut bien en effet saluer en Uri le chapeau de Gessler. Les « crans schicksalés », bien que d'une injustice criante pour les tenants de Montesquieu, sont une des originalités de l'École, qu'il serait à notre avis regrettable de voir disparaître, un *gentleman's agreement* faisant souvent plus pour arranger les choses qu'un texte bardé de cachets de cire armoriés, et dont chaque virgule colle irrémédiablement à son parchemin.

Ce premier bandeau, légèrement transparent, volontairement appliqué sur les yeux de la Justice, est malheureusement doublé d'un second, plus épais, et de fabrication plus récente. Un certain nombre de faits pendables voient en effet leurs auteurs, systématiquement couverts par le silence de leurs camarades, échapper à la sanction pourtant méritée à tous égards. Bien qu'extrêmement sévères pour tout acte commis à leur égard sans port préalable de gants beurre frais, les promotions sont devenues d'une mansuétude sans limites pour ceux de leurs membres qui franchissent celles de la bienséance. Le « Ne jugez point » de la loi semble appliqué par elles, à la lettre, en leur sein, quitte à se rattraper à brides abattues sur l'environnement. Ceci ne fait l'affaire de personne, sauf des trublions, bien entendu. Pourtant, deux mesures avaient longtemps été pratiquées qui établissaient un certain équilibre. Un élève avait-il fauté contre la camaraderie, que ce soit « intra couros » ou dans ses rapports avec l'extérieur, l'autodéfense jouait, allant jusqu'à la mise en quarantaine du fautif, sanction totalement indépendante des « crans » qui pouvaient lui tomber sur la tête de la part d'un commandement traditionnellement pointilleux sur les questions d'honneur. Généralement, d'ailleurs, la quarantaine jouait seule car, si l'encadrement ne pouvait ignorer que la mesure frappait tel élève, il ne pouvait déceimment s'en prévaloir pour « cranter » le fautif qu'il n'aurait pas connu sans elle. Cette logique, assez particulière, était elle aussi observée tacitement des deux bords.

L'autre procédé ne se pratiquait que lorsque l'affaire en cause débordait les murs,

rendant l'anonymat impossible. Il consistait à décider, entre représentants des élèves et commandement, de la contribution de chacun au règlement du « délit ». La part était alors faite entre ce qui était dû au chapeau de Gessler et ce que la promo prenait à son compte. Cela se pratiquait dans les cas où, des tiers étant en jeu, la Kès intervenait auprès d'eux et tenait le commandement informé du résultat de ses tractations. Toutes garanties étant alors acquises, le fautif, mikralisé dès le départ de l'affaire, apprenait par un motif soigneusement pesé la part officielle à payer, et la Kès se chargeait de lui faire un dessin pour le reste.

Il est bien évident que de telles procédures n'entraînaient, pour le Commandement aucun droit à la moindre gratitude et que le cas traité ne pouvait jamais servir de référence de sa part au règlement d'affaires d'un autre ordre. Moyennant quoi la vie suivait son cours.

Tout cela supposait, bien évidemment, que la Kès fût fondée à représenter la promotion, ce qui allait de soi il n'y a pas encore très longtemps. Certaines considérations philosophiques, un instant à la mode, ont conduit certaines promotions à élire des Kessiers sans la condition fondamentale qu'ils ne pourraient faire le moindre geste qui ne fût pesé, avant et après, par des assemblées dites générales où les approbations et refus se décidaient à main levée (ce qui, comme on le sait, laisse à la liberté de chacun la possibilité de s'exprimer de la façon la plus démocratique et sereine, selon la façon dont est posée la question par le meneur de jeu du moment). Comme quoi tout est une question de confiance. La confiance se mérite.

Cet exposé sur le traitement des cas individuels serait toutefois incomplet si un aspect très particulier des sanctions appliquées n'était pas abordé. Les plus récents règlements de discipline générale, applicables à l'École sous statut militaire, ne sauraient avoir, surtout à l'X, la prétention de prévoir tous les cas de figure, comme le barème qui s'y trouve en bonne place peut en donner l'impression.

Un directeur général avait donc fait savoir que, dans la mesure où les faits qui lui seraient présentés relèveraient du dit barème, il tâcherait de s'y conformer ; mais, avait-il ajouté, son expérience personnelle et la confiance qu'il portait aux facultés d'imagination de la gent polytechnicienne, lui permettaient de supposer qu'il aurait à juger de cas originaux sortant de la dite épure. Dans ce cas, avait-il alors affirmé, toute référence réglementaire étant alors sans objet, il déciderait sans appel du caractère « buvable » ou non des faits incriminés. Ce qu'il eut l'occasion de mettre en pratique sans aucune contestation de qui que ce soit. Tout l'art de l'opération résidait, là encore, dans la rédaction du motif.

Les années à venir seront difficiles pour ceux, Anciens et Jeunes, qui croient au service rendu par l'École au pays. Parce qu'ils y croient pour bien des raisons et aussi qu'elle n'est pas une École comme les autres. Elle est la dernière à prétendre que la responsabilité majeure devant des hommes ne se justifie que dans la revendication de sa propre part des fautes commises, et, par conséquent, dans l'acceptation du prix à payer. Elle est la dernière à livrer au pays des garçons et des filles un peu mieux portés que d'autres à savoir que l'erreur ou la faute du responsable ont des conséquences qui pèsent toujours trop lourd sur leurs concitoyens, pour la bonne raison qu'on les a habitués à payer d'abord eux-mêmes leurs erreurs ou leurs fautes. Même si le décor a quelque chose de fictif ou d'arbitraire —et partant de critiquable— la leçon y est donnée et, malgré tout, comprise. C'est cela que notre peuple sent intuitivement et c'est pour cela qu'il fait a priori confiance à ceux qui ont vécu la règle donnée par la Tradition.

Nous avons affirmé que cette Tradition ne pouvait se perpétuer que dans un certain climat de confiance entre Anciens et Jeunes, comme entre « Commandement » et élèves. Nous avons vu aussi comment elle avait risqué d'être interrompue à jamais par la méconnaissance des limites. Ces limites, les Anciens les sentent mieux que les Jeunes et nous

sommes alors ramenés au problème précédent : il faut choisir la confiance. L'École a tout à y gagner, Refuser cette confiance reviendrait en effet à prendre le risque de perdre le sens des limites et de voir alors un pays désorienté ou excédé, rester sans réaction devant la situation que souhaitent in petto nombre d'irréductibles ennemis de Polytechnique : la disparition de l'École dans les décombres de la Tradition.

Il y a quelques années, deux élèves particulièrement doués pour tirer à deux sur la queue du chat s'étaient, une fois de plus, mis en vedette. Le « motif » affiché pour célébrer l'événement fut personnalisé de la façon suivante : pour le premier : « s'est trompé d'endroit pour épancher ses états d'âme » et pour le second : « N'a pas su sommer une série divergente. »

Que chacun fasse en sorte que personne n'ait un jour le loisir de fonder sur des motifs de ce genre une mise à l'ombre de l'École.

Une tradition constante : Le schiksal des punitions

Le Temps - 12 décembre 1910

Parmi les vieilles « traditions » que les promotions de Polytechnique se transmettent avec un soin jaloux, il en est une, inoffensive, et qui révèle l'esprit de solidarité animant les élèves de la grande école, c'est celle qui consiste à tirer au sort les noms des victimes expiatoires d'une faute collective. Un incident, (d'ailleurs sans gravité) qui s'est produit hier montre que cette tradition n'a pas été abandonnée.

Le jour de la Sainte-Barbe, des polytechniciens s'improvisant artificiers, et non sans ingéniosité, avaient, grâce à un dispositif spécial de fils électriques, tiré un superbe feu d'artifice sur la coupole du grand amphithéâtre. Mais, paraît-il, la charge de poudre était un peu forte, et la pièce fit quelques dégâts.

Le général Kreitmann, commandant l'École, résolut de sévir. Mais au lieu de demander des noms, les adjudants désignèrent des coupables. C'est pourquoi, hier, les deux promotions se solidarisant avec ces derniers, restèrent volontairement consignées.

L'École, vue du Binet de Ser

Quelques motifs de punitions³¹

Le temps jadis :

14-8-1814 - ... consigné pour 8 jours, pour avoir manqué à la messe.

12-5-1814 - 8 jours, pour avoir quitté la leçon de chimie pour aller jouer aux échecs dans sa salle d'études. (on trouve des punitions analogues pour avoir joué aux dominos et au tric-trac).

18-4-1814 - ... 8 jours, pour avoir fait partir plusieurs pétards dans sa salle.

9-1-1814 - ... 8 jours, pour avoir fait une mauvaise plaisanterie à M. Frégier en le poussant avec un manche à balai dans sa salle d'études.

14-6-1814 - 8 jours, pour n'avoir pu rien répondre de bon sur la chimie.

15-9-1814 - ... 4 jours, pour avoir rallumé sa chandelle après l'heure prescrite.

2-4-1814 - 8 jours, pour avoir babillé pendant toute la leçon de chimie,

1888

Le bahutage :

8 jours de SP : jetais par les fenêtres des bottes d'élèves de la 2^{ème} division.

8 jours de prison : s'est introduit après l'extinction des feux dans le casernement de la 2^{ème} division, pour y bouleverser des lits.

4 jours de SP : transportait dans le corridor, de la literie appartenant à la 2^{ème} division.

Les fausses clefs :

15 jours de prison : a été surpris ouvrant une porte avec une fausse clef.

15 jours de prison : s'est introduit à l'aide d'une fausse clef dans un laboratoire de chimie et y a apporté divers ustensiles pris au réfectoire.

L'usage des fausses clefs, très répandu à l'École, a toujours fait l'objet d'une répression particulièrement sévère. Plusieurs élèves ont été traduits en Conseil de discipline pour ce motif.

Les paresseux

4 SP : était couché à l'amphithéâtre pendant une leçon.

La généralisation de cette habitude, qui donnait aux amphithéâtres un aspect dépeuplé, a contribué au développement des « petites classes » en remplacement des « leçons magistrales ».

Les conspirateurs :

8 SP : a fait circuler dans les salles un vote contenant des excitations au désordre.

Les insomniaques :

8 SP : se promenait sur les toits du casernement Monge à 11 heures du soir.

À la suite de l'accident mortel survenu en 1924, de telles infractions au règlement

³¹ Dont nous garantissons l'authenticité.

devaient faire l'objet des sanctions les plus rigoureuses. La décision du 5-7-1928 en témoigne :

« L'élève de première division Marie est puni de 30 JAR pour le motif suivant : se promenait sur les toits. En portant cette punition à la connaissance des élèves par la voie de l'ordre, le général entend rappeler à tous que les infractions de cette nature seront punies avec la dernière rigueur dans le but d'éviter un malheur irréparable comme celui survenu en 1924.

En cas de récidive, le coupable sera traduit devant le Conseil de Discipline. »

Malgré cette sévérité, l'habitude de se promener sur les toits se perpétua. On peut même dire qu'elle fut absolument générale.

Les gourmands :

4 SP : faisait de la cuisine en salle.

Les fantaisistes :

4 SP : a mis dans sa poche, à l'amphithéâtre, le verre destiné au professeur.

Les expansifs :

4 SP : interpellait par la fenêtre du casernement, après l'appel du soir, des personnes du voisinage. Motif duquel on pourrait rapprocher celui-ci, porté en 1931 :

8 JAS : se montrait à la fenêtre de son casernement en tenue incorrecte. Communiquait avec l'extérieur au moyen de portes d'armoires qu'il avait démontées et sur lesquelles il avait tracé des inscriptions à la craie,

Bahutage :

6-10-1922 - 8 JAR : s'est introduit dans le quartier Descartes nuitamment et par une voie inconnue pour troubler le sommeil de ses jeunes camarades et mettre leurs casernements en désordre.

24-10-1922 - 4 JAS : avait déposé dans un local de la 2^{ème} division des produits chimiques infectants, et obligé ainsi à l'évacuation momentanée de ce local.

20-10-1922 ... 4 JAS : se promenait à 21h45 dans les couloirs des casernements dans une tenue grotesque (en chemise, chapeau, épée, ceinturon).

Les Gastronomes :

7-11-1922 ... 4 JAS : festoyait en salle pendant une étude.

2-12-1922 - 8 JAS : festoyait bruyamment pendant la nuit.

Les malchanceux :

3-5-1923 - 8 JAS au moment de l'appel du soir, est entré dans son casernement par la fenêtre à l'arrivée de l'adjudant de service.

21-7-1923 - 8 JAR : a été surpris par l'adjudant de petite semaine au moment où il sortait par un soupirail donnant sur la rue d'Ulm.

Les incendiaires :

2-7-1925 - 15 JAR : a allumé à 22 heures un feu de bois sur le belvédère, risquant ainsi d'alarmer le voisinage.

Les indiscrets :

23-5-1926 ... 8 JAS : s'est introduit dans la chambre du capitaine de service et a enlevé

d'une armoire fermée à clef un objet appartenant aux collections de l'École qu'il a porté sur le toit d'un bâtiment,

Les sophistes :

25-10-1927 ... 2 JAS : ayant des chaussures malpropres a tenté de prouver au sergent garde-consigne, le bien fondé de sa mauvaise tenue.

Les insolents :

3-3-1927 - 6 JAS : a contribué à introduire des ânes dans la cour du quartier Descartes pendant la récréation.

Un comble !

7-7-1928 - 15 JAR : a pénétré dans les locaux disciplinaires au moyen de fausses clefs.

Les électriciens

1931 - 4 JAS : a modifié l'installation électrique de sa salle,

Cette punition sanctionnait une habitude très répandue à l'École et qui consistait à court-circuiter les « plombs » de manière à pouvoir faire usage de résistances de fortune pour la préparation du thé traditionnel. Cette habitude avait fait l'objet d'un ordre général en 1927 :

« Il est rappelé aux élèves qu'aucune modification ne peut être apportée sans autorisation spéciale aux installations réglementaires d'électricité.

Les dérivations de fortune utilisées indûment pour l'éclairage ou le chauffage ne sauraient être tolérées, Outre les sanctions disciplinaires auxquelles elles pourraient donner lieu, les installations et consommations illicites d'électricité seront, le cas échéant, imputées aux élèves ».

1955 - Les trublions :

28-11-1955 ... 15 JAR : lors d'une vérification inopinée des présents, a, par son attitude active contribué à compliquer les opérations de pointage.

Les acrobates :

19-12-1955 - ... 4 JAR : a tenté, au cours d'une ronde, de se dérober aux recherches du sous-officier en gagnant le toit du « Joffre » par des gouttières.

La Kès et ses campagnes

L'histoire de la Kès se confond, à très peu de chose près, avec celle de l'X où, dès les premiers jours de son existence un sentiment fraternel d'union s'est manifesté entre les élèves.

On peut faire remonter à l'année 1800 environ³² l'origine de la Caisse et des Caissiers : à cette époque où les guerres napoléoniennes absorbaient une part excessive des ressources de la Nation, le Trésor était exsangue et les Administrations souvent privées des fonds qui leur étaient attribués. C'est ainsi que l'École endettée de 40 000 F., fit appel aux membres de son personnel qui acceptèrent l'amputation d'une partie de leur traitement : cet exemple ne semble pas s'être perpétué dans la fonction publique.

Parallèlement, plusieurs élèves firent le sacrifice de leur solde en faveur de leurs camarades nécessiteux : en effet, le traitement des premiers élèves ne dépassait pas 1 200 livres payées en assignats³³, somme qui couvrait très difficilement le logement, la nourriture et le vêtement. Lorsque Bonaparte eut militarisé et caserné tout ce joli monde (décret du 27 Messidor An XII ou 16 Juillet 1804) il exigea le paiement d'une pension de 800 F., apparemment supérieure au traitement, ce qui montre bien que tout guerrier peut se doubler d'un homme d'affaires avisé ; de nombreux élèves, faute de bourses³⁴, se virent en état de cessation de paiement et menacés d'avoir à quitter l'École.

C'est alors que deux élèves furent choisis dans chaque division pour recevoir les confidences des nécessiteux et chercher les moyens de leur venir en aide ; sans avoir de compte à rendre à personne, ils imposèrent tous leurs condisciples de la somme voulue, y compris les nécessiteux auxquels l'avance correspondante était faite secrètement, afin que les donateurs restent clans l'ignorance des donataires : personne n'a jamais rien su et c'est bien.

Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, les choses s'aggravent plutôt l'ordonnance du 4 Septembre 1816 éleva à 2 000 F. l'ensemble pension + trousseau ; le nombre de bourses fut ramené à 25 et, à partir de 1825, elles n'étaient plus accordées que pour un an. Il fallut attendre le décret du 16 Novembre 1848 qui porta le nombre de bourses à 50 et surtout les lois du 26 Janvier, 3 Mai et 5 Juin 1850 pour qu'une décision vraiment démocratique soit prise : tous les jeunes gens qui feraient constater l'insuffisance de leur fortune par une délibération du Conseil municipal pouvaient désormais postuler pour l'obtention d'une bourse.

Le nombre des bourses n'étant désormais plus limité, l'activité des Caissiers commença à évoluer : certes, on continuait à secourir quelques élèves gênés, voire d'anciens polytechniciens³⁵ tombés dans le dénuement mais très vite, dès 1860, la Kès absorba les

³² La promo 1932 a, certes, fêté le centenaire de la Kès mais elle était visiblement en retard car, évoquant devant la Chambre des Députés le souvenir de sa vie polytechnicienne, Destut de Tracy (1800) disait « quand nous nous présentions à la Caisse, on nous remettait ce que l'on jugeait à propos... on donnait des allocations aux élèves qui en avaient besoin ».

³³ Pour monter à Paris, les élèves recevaient le traitement de route alloué aux canonnières de 1^{ère} classe, c'est-à-dire 15 sous en assignats ou 4 sous en numéraire ; à leur arrivée, ils touchaient 1 200 livres par an en assignats, (ce qui représentait à peu près 366 F. de l'époque). En 1798, le traitement fut fixé à 40 F. par mois ; en 1799, considérés comme Sergents d'Artillerie, les élèves ne reçurent que 0,98 F. par jour avec, toutefois, un supplément mensuel de 18 F. pour les élèves nécessiteux.

³⁴ Quelques bourses, toutefois, étaient accordées à condition que l'élève nécessiteux soit classé dans les 30 premiers ; à signaler le geste de Monge, fondateur de l'École, qui abandonna son traitement en faveur des élèves pauvres. Le nombre de bourses sous l'Empire ne dépassa jamais 30, chiffre que les abandons de traitement laissés par les professeurs permirent de porter à 40 ; les conditions d'attribution étaient, d'ailleurs, souvent assez arbitraires.

³⁵ Cette pratique donna naissance, en 1863, à la Société Amicale de Secours des Anciens Élèves de l'X qui fusionnera, en 1963, avec l'A X.

activités du Bureau de bienfaisance³⁶ créé dès l'origine par les élèves pour soulager les misères matérielles du quartier populeux et pauvre de la Montagne Ste Geneviève.

C'est vers cette année 1860 qu'il faut faire remonter l'organisation qui est restée en place pendant un bon siècle : simplement deux Caissiers « la Grosse » et « la Petite » —celle-là se « couvrant », celle-ci se « boccardant »³⁷ —élus chaque année, généralement en février, pour et par la promotion des conscrits. Il faudra attendre 1968, millésime qui s'est illustré par ailleurs, pour voir le nombre de Caissiers porté à 4 voire 6 ou 7 : nul doute que cette inflation ne corresponde aux activités multiples que la Kès a développées au fil des promotions.

Dès 1848, la Caisse assura l'organisation et les frais des fêtes traditionnelles — bahutages, séance des Cotes, séance des Ombres, Point Gamma³⁸, Concert du Géné— et là encore, pendant plus d'un siècle, ces festivités se succédèrent, la Kès veillant jalousement au maintien des traditions, parfois à leur évolution, à l'orthodoxie du bahutage —viril mais sans méchanceté— et d'une façon générale au respect du Code X.

Ces manifestations se succédèrent en se sophistiquant, chaque promotion ayant à cœur de réaliser dans le grandiose ou le sensationnel mieux que ses Anciens. C'est ainsi qu'au point Gamma les sommes engagées étant devenues un peu excessives et les recettes escomptées ayant fait défaut, l'équilibre budgétaire s'est trouvé parfois compromis tandis que certaines promotions réalisaient, au contraire, des prouesses financières.

Avant la guerre 1914-1918, la mise sur orbite des jeunes gens qui intégraient l'X ne posait guère de problèmes : en grande majorité ils se dirigeaient vers l'Armée, à l'exception de quelques élus apprentis mandarins et, dans les deux cas, leur carrière apparaissait toute tracée, de l'École d'Application jusqu'à la retraite : le rôle des Caissiers se limitait donc aux relations avec l'Administration de l'École, qu'il s'agisse de la Direction des Études ou de l'Administration militaire proprement dite. Même avec le privilège savoureux de pouvoir court-circuiter la voie hiérarchique, ce n'était pas toujours une sinécure de trouver une solution tempérée entre des camarades totalement décontractés et un Général outré ou un Directeur des Études viscéralement peu enclin à l'indulgence.

Dans la période dite d'entre les deux guerres un certain modernisme se dessine : la Kès provoque des offres de stages, durant les vacances, stages plus ou moins payés, à la S.N.C.F., à la C.G.T.³⁹, dans l'industrie ou à l'étranger ; par exemple, en 1938, trois élèves firent un stage d'études aux U.S.A., en liaison avec l'École Militaire de West-Point : cela paraissait assez fabuleux, tout comme la Panhard panoramique, volant au milieu du siècle, trois places à l'avant, que possédait un Caissier de ces années là : c'était d'ailleurs la seule voiture de la promo ! Il est vrai qu'à cette époque les élèves ne touchaient de l'État qu'une ration d'abominables cigarettes de troupe et le « prêt du soldat », soit 0,25 F/Jour qui était abandonné à la Kès depuis 1925 ; en 1936, le prêt fut porté à 0,50 F. et les ressources se trouvèrent doublées, non sans protestations véhémentes, la Kès étant accusée de disposer de moyens excessifs ; le vote qui eut lieu à cette occasion fut très serré et certains bulletins durent être interprétés pour fournir une majorité suffisante.

³⁶ Le Bureau de Bienfaisance —qui comportait un Président et un Vice-président élus par les Anciens ainsi qu'un élève de chaque salle— recevait une somme fixe de la Kès et des dons volontaires des camarades; il étudiait les demandes de secours et ses membres se rendaient au logis des assistés, pratique qui s'est conservée jusqu'en 1939, de même que la visite des indigents à la boîte à claque.

³⁷ La Grosse, élue avec le plus de voix, était réputée « manier la couverture », c'est-à-dire avoir une prédisposition naturelle pour la gaffe, l'initiative malencontreuse, tandis que la Petite avait l'auréole du débrouillard, un peu cossard, qui savait « se boccarder », c'est-à-dire se défilier devant toute tache ennuyeuse ou demandant un effort quelconque.

³⁸ La fête du Point Gamma, inaugurée pour la première fois en 1861, fut supprimée en 1880 et ne renaquit qu'en 1919 sous forme d'une fête de bienfaisance, destinée à attirer le maximum de monde et procurer à la Caisse des ressources accrues pour ses activités charitables.

³⁹ Compagnie Générale Transatlantique.

La Kès 1934 avait habilement placé ses économies —quelque cent mille francs en dollars or— mais ce petit magot, qui s'est transmis avec respect pendant plusieurs années, a disparu dans la tourmente de la guerre : ce qui montre bien, s'il en était besoin, le côté aléatoire et futile des placements en métal jaune

On conçoit que les activités multiples de la Kès entraînaient une relative liberté pour les Caissiers : ils pouvaient sortir sans autorisation dans Paris tous les jours, quitte à émarger à la sortie comme à l'entrée, disposaient d'un local séparé⁴⁰ avec téléphone —le Binet Kès— et bénéficiaient d'une certaine indulgence, voire d'une indulgence certaine de la part de la majorité des examinateurs⁴¹ ou colleurs ; leurs compositions écrites étaient souvent assurées par certains crotales et une légende exacte a rapporté le cas de ce Caissier qui avait eu une bien meilleure note que son Major : en effet, ce dernier avait d'abord remis sa propre copie puis, opérant pour la Kès, il avait trouvé une solution hautement originale au charme de laquelle il n'avait pu résister.

L'honorable souci de réduire les inégalités étant aussi passé par là, les choses ont (heureusement) pas mal changé aujourd'hui.

De tout temps, la sagacité des Caissiers a été également mise à contribution chaque fois qu'une affaire délicate, pécuniaire ou autre pouvait mettre en difficulté tel camarade. Cela était rare, mais se produisait parfois : la discrétion obligée en la matière se trouve facilitée, par le fait que la Kès, aux qualités d'ordre pourtant légendaires, a réussi à toujours égarer ses archives : la guerre, l'exil à Lyon et le retour à Paris ont fait disparaître tout ce qui était conservé depuis 1870 ; le transfert à Palaiseau qui valait bien une guerre et a failli d'ailleurs en déclencher une, a fait le reste : pratiquement la page blanche de l'Histoire, avec son vertige, ne s'ouvre pour la Kès qu'en 1972.

L'esprit de corps propre aux Caissiers, au demeurant modeste, a commencé à se manifester dès avant 1900 ; comme l'a rapporté Muntz (1901) les Caissiers présents à Fontainebleau invitaient alors à déjeuner, une fois l'an, les Caissiers présents à l'École. En 1900, pour fêter dignement le siècle, on festoya, avec tous les anciens Caissiers, sur les boulevards, chez Marguery, pour la somme de 12 F. : une tradition était née et chaque année un repas réunira désormais tous les Caissiers passés et présents qui, en 1903, sur la proposition du Général Chapel (1869) adoptèrent fort logiquement, pour leur lignée, le signe des Y.

Après la guerre 1939/45 apparaissent à ces repas les « délégués de promotion » qui, au fil de la vie, se sont trouvés suppléer avec beaucoup de dévouement et d'efficacité, certains Caissiers décédés ou simplement éloignés de Paris par leurs occupations ; mais le Caissier reste marqué, sa vie durant et au fer rouge, par l'amitié de ses camarades : « tu es *sacerdos in aeternum*. », en quelque sorte.

Depuis la dernière guerre, la Kès a encore évolué. La désaffection croissante, et aujourd'hui presque totale, du métier des Armes a ajouté encore aux activités des Caissiers qui animent, avec l'aide de leur bureau, un certain nombre d'activités des plus diverses, ce sont les Binets.

Par ailleurs, puisque la filière militaire n'a plus aucun succès, les Caissiers centralisent les demandes d'emploi de leurs camarades et préparent les « Pantoufles » de l'industrie privée qui échappent encore à cette Administration multiple et imaginative que l'univers entier nous

⁴⁰ Certaine promotion a aussi disposé en quelque sorte d'une résidence secondaire, en l'espèce d'un petit appartement en duplex, inoccupé dans la boîte à claques, où il était loisible à la Kès de réfléchir en paix aux grands problèmes de l'heure.

⁴¹ Jacqué (Caissier de la 19N) a donné à de nombreux Caissiers l'impression que la chimie qu'il professait était leur vraie vocation, tant il savait les y faire exceller.

envie, bien sûr, tant elle apparaît capable de se créer de toutes pièces des vocations nouvelles et inattendues, génératrices, elles aussi, à perte de vue, de services, règlements et contrôles.

Mais ce sont là les Kès de l'après 1972, année où le transfert à Palaiseau a été décidé : un assez profond changement s'est alors opéré dans les esprits et, plutôt que de risquer d'en mal exprimer l'essence, il paraît préférable de passer la plume aux intéressés qui sauront, sans nul doute, mieux dire comment ils ont évolué.

Avec le transfert à Palaiseau, il s'est produit une coupure totale entre la Promotion 74 et les précédentes d'une part, entre la 75 et les suivantes de l'autre.

Cependant, depuis la promotion 68, une évolution certaine s'était déjà manifestée avec l'extension considérable du domaine d'activité de la Kès, et parallèlement, une augmentation conséquente du budget.

Trois dates traduisent ces faits : d'une part dès la promotion 68, on a vu le nombre des caissiers augmenter jusqu'à 5 ou 8 et, d'autre part, c'est en 1972, avec la création d'une revue incluant de larges pages publicitaires que la Kès a vu ses moyens financiers s'asseoir sur des bases « solides ». Enfin, l'École déménageant à Palaiseau en 1976, la Kès a évidemment suivi et a vu, dès son arrivée, son territoire s'agrandir géographiquement, tant et si bien qu'elle règne aujourd'hui sur un bâtiment d'environ 800 m² (le bâtiment des activités libres) composé du bar des élèves, de la Cave-Kès, des différentes salles de binets mais surtout de la Kès proprement dite où se prennent toutes les grandes décisions, où débutent tous les complots, où s'élaborent toutes les stratégies, bref, où se fait la vie des promotions.

Étant donné que la gestion de cet ensemble est exclusivement laissée à la discrétion de la Kès, on comprend aisément que les besoins financiers se soient considérablement accrus : les recettes assurant l'équilibre sont essentiellement issues de la publicité.

Disposant donc d'un budget relativement confortable —environ 300 000 F. par an— la Kès a développé peu à peu ses activités dans des domaines très divers ; du windsurf à la fanfare, du go au ciné-club, du Bureau Informations Carrières au Point Gamma, elle « contrôle » maintenant un petit empire.

En fait, les tâches de la Kès actuelle se répartissent en trois groupes :

- Relations avec l'Astra (Administration Militaire ou « les milis ! »).
- Animation culturelle de l'École.
- Gestion des différents binets.

C'est l'inflation de ces différents domaines qui explique sans doute le fait que le nombre des kessiers soit aujourd'hui de 6 ou 8. Chacun sait que notre plateau est froid et venteux : il faut donc développer des prodiges d'imagination et de créativité pour réchauffer les X et les convaincre de ne pas aller se vautrer dans les lieux brûlants ou simplement douille de la Capitale.

Depuis la Promotion 75, la structure de la Kès est restée stable avec deux Kessiers au sens traditionnel du terme, chargés des relations avec l'Administration et les militaires, entourés et aidés par deux trésoriers et des responsables d'animation, pour la gestion du bâtiment des activités libres et le contrôle des différents binets.

Malheureusement la structure et le rôle de la Kès au sein de l'École n'ont pas été les seuls à évoluer. La position de l'Administration vis-à-vis des Kessiers n'est plus ce qu'elle était. Nous sommes maintenant loin, en ce qui concerne les compositions, de la situation idyllique décrite par Domain dans les promotions plus anciennes ou même dans les promotions récentes où les kessiers étaient interrogés à l'oral sur le seul chapitre qui leur plaisait avec l'assurance d'avoir au moins 12.

Depuis deux ans il n'y a plus d'examens oraux d'une part, et d'autre part, les différents jurys (de passage et de sortie) font preuve, vis-à-vis des kessiers, de moins de mansuétude qu'autrefois.

Dans le même temps on a vu devenir plus prenant le travail des kes-siers et plus ingrat leur rôle parce que moins reconnu par l'Administration militaire et peut-être plus méconnu par les élèves. Si l'on permet une digression, ce dernier point tient sans doute au fait que l'X à Palaiseau a une structure architecturale telle que les problèmes d'information et de communication prennent de plus en plus d'ampleur ; à Palaiseau, les distances sont plus grandes et la Kès n'est plus le centre géographique du périmètre de vie des élèves. Ainsi, il arrive qu'un kessier mette plus de 24 h. pour trouver un de ses cocons, pour informer la totalité de la promotion. Par obligation, la Kès est devenue moins spontanée et plus administrative, moins enthousiaste mais plus laborieuse.

C'est peut-être une évolution dommageable, mais elle n'est pas inéluctable et il appartiendra à nos successeurs de réparer les erreurs possibles que les promotions suivantes voudront bien excuser, en tenant compte du fait qu'il échoyait avant tout aux 75 et 76 un travail ardu et fondamental : recréer une structure et une âme à Palaiseau.

Par ailleurs, la vie n'y est pas si triste mais au contraire fort animée, en particulier au moment de l'élection de la Kès, le temps d'une campagne faite en bonne et duc forme, durant laquelle chacun s'ingénie à mettre en valeur les trésors que recèle la nouvelle École !

À n'en plus douter, c'est un point fort du rude hiver de Palaiseau : la campagne dure une semaine en Décembre ou Janvier, et les principaux spectacles ont lieu pendant les amphes, car c'est la seule activité regroupant une majorité (?) des élèves. A cette occasion, les professeurs voient d'ailleurs leur cote de popularité remonter d'un seul coup : les amphes sont pleins au grand dam de ces mêmes professeurs qui n'ont pas toujours la même façon que les élèves de concevoir un amphi intéressant, Nul n'est parfait, pas même Monsieur Schwartz !!

En ne citant pas les gags dont l'ésotérisme empêcherait leur compréhension par toute personne étrangère à la 75 et à la 76, on peut rappeler le numéro de French Cancan de l'équipe de rugby, une course cycliste sur l'estrade d'un amphi, l'apparition d'animaux divers, tels moutons ou poules, etc., Les autres faits marquants des précédentes campagnes se traduisent surtout par des effets picturaux (sur le toit de la piscine, ou sur les murs des couloirs) que les militaires ont le bon goût de laisser pour la postérité lorsqu'ils ne sont pas trop blessants à leur endroit.

Enfin, pour clore ce chapitre humoristique citons quelques sommets de ces campagnes : l'enlèvement du Magnan dans la DS du Préfet, le transfert du bureau du Colonel commandant la 75 sur l'île du lac, la transformation du bureau de division en hôtel de passe, etc.

On peut se demander toutefois si, par moments, l'aspect trop sérieux de la Kès n'impressionne pas défavorablement quelques anciens ? Quelle erreur, on sait encore s'amuser à Palaiseau quand on a 20 ans sous le bicorne et nous sommes bien persuadés que l'Éole cache encore des richesses insoupçonnées : à coup sûr les promotions suivantes sauront les découvrir, les mettre en valeur et peu à peu recréer la Tradition.

Voilà donc la Kès, son histoire, son passé, son présent et, dans une certaine mesure, son avenir. Mais cet exposé serait sans doute assez incomplet si l'on n'ouvrait pas son armoire aux souvenirs sur le chapitre des campagnes de Kès, sur les hauts faits, vrais ou légendaires, qui s'y rapportent.

De tout temps une activité intense a régné à l'École, chaque année, à l'époque de

l'élection ; les candidats⁴² font connaître leur programme, des comités de soutien s'organisent —ce sont les « électrons »— « topos » et affiches circulent et pavoisent les murs illustrés de caricatures, dessins comiques ou satiriques dont on trouvera quelques exemplaires tout au long de cet article,

Avant 1950, les élèves, sans solde, disposaient de peu de moyens et, assez paradoxalement, faisaient assez peu appel à l'extérieur ; les maigres fonds (secrets) de la campagne de Kès provenaient presque uniquement de la vente aux enchères des affiches et des recettes de quelques bars clandestins mais l'ingéniosité suppléait le manque d'argent. Au surplus, la vie d'internat, un régime militaire qui apparaîtrait aujourd'hui bien sévère, tout contribuait à rendre assez spectaculaires ces manifestations, où l'insolite le disputait à l'exceptionnel et que la simple disposition des lieux mettait en valeur : c'était, en effet, un véritable théâtre antique que cette cour encadrée par le pavillon Joffre puis le pavillon Foch : en un instant tous les spectateurs pouvaient être aux fenêtres, avec comme toile de fond les vieux immeubles de la rue Descartes, fréquemment utilisés comme supports publicitaires par les tandems.

L'histoire et parfois la légende nous ont rapporté quelques-uns des hauts faits qui illustreront les campagnes de Kès.

En nous limitant à la période qui suivit la première guerre mondiale, signalons la visite des Élèves de l'École Militaire de West-Point, organisée par les Kessiers, le dîner offert au Maréchal Foch, le 9 juin 1920, d'innombrables raids nocturnes par les égouts à Normale Supérieure —où un Professeur retrouva sa voiture hissée au premier étage, la création du « Carva-trott » par Fillet (1914) et Clogenson (1917), avec l'évocation du célèbre directeur des Études Carvallo (1877) et le rythme du fox-trott qui commençait ses ravages, en ce début des années folles.

En 1925, André Citroën (1898) avait eu l'idée d'illuminer la Tour Eiffel avec son double chevron et son nom : la légende veut qu'au cours d'une campagne de Kès un tandem, astucieux et adéquat, ait fait le nécessaire pour que seuls apparaissent sur la Tour, le T et les initiales convenables mais, paraît-il, le brouillard aidant, les témoins de cette merveilleuse pub ont été, en fin de compte, assez rares.

La promotion 1927 vit deux campagnes de Kès, Dreux et Van Den Bosche ayant cru devoir démissionner, fait unique semble-t-il, dans les annales de la Kès ; la raison en fut un Point Gamma particulièrement somptueux mais sévèrement déficitaire, où les extras embauchés pour le restaurant disparurent avec la caisse, au sens littéral du terme. Vidal et surtout Cibié, élu en juin 1928, projetèrent en quelque sorte un éclairage nouveau sur les finances de la Kès ; celles-ci se trouvèrent rapidement renflouées par Damoy (1900), Gérant de la Maison d'alimentation du même nom, qui accepta de réduire sa créance, par une cotisation exceptionnelle de 25 F. arrachée à chaque élève et enfin, grâce à l'intervention du Maréchal Foch, par la générosité de Louis Loucheur qui venait d'être nommé Ministre de la Marine et de quelques camarades de sa promotion 1890.

En 1935, le Général Hachette s'opposa à l'entrée d'artistes à l'X pendant la campagne de Kès ; cet interdit qui mettait à mal une tradition, déjà solidement ancrée, déclencha une grève de la faim couronnée de succès.

La promotion 1936 s'illustra par l'introduction d'une centaine de moutons qui, après avoir passé la nuit dans les caves, furent montés un par un dans les casernements, pour le réveil ; est également demeuré célèbre en 1937, un rodéo hippique nocturne, dans les petites

⁴² Il semble qu'avant 1900 les candidats se présentaient individuellement, puis apparaît le tandem sous le sigle ATB (pour les candidats A et B) ; à partir de 1968, c'est tout un bureau qui est élu en bloc.

rues qui entourent l'École, avec les chevaux du Général, dont les écuries voisinaient l'entrée du Pavillon Boncourt. L'excellent Général Dumontier qui commandait alors l'École n'a appris cet évènement, avec l'indignation qui s'impose, que 25 ans plus tard, à un anniversaire de promotion auquel il avait été invité.

Promo 1938: le tandem RTR organise en train spécial un voyage en Côte d'Or : on visite longuement caves et Hospices puis une gerbe est déposée au monument de Gaspard Monge, dans sa ville natale de Beaune, devant un alignement approximatif d'épées ondulantes... Cette même promotion se retrouvera, en Novembre 1940, à Villeurbanne, confrontée aux mille problèmes de l'exil ; en particulier la Kès organisera le rapatriement à Lyon du Drapeau de l'École —le Zurlin— qui avait échoué —Dieu seul sait pourquoi, c'est bien le cas de le dire— à l'Archevêché⁴³ de Bordeaux : les charmants dessins de Sonia (38) décrivent avec précision ce que furent les péripéties de cette opération délicate, à travers la zone occupée en janvier 1941, et le retour glorieux des trois héros —Dumousseau, Ramadier et Saint-Girons— qui, d'ailleurs, suivant une saine logique militaire, sitôt dissipés les premiers instants d'émotion, furent mis aux arrêts de rigueur par le Général Calvel.

Pendant la guerre, à Lyon, les campagnes de Kès furent évidemment attristées par les évènements tragiques traversés par le pays mais l'humour demeura : on voit par exemple Main de Boissière, en tandem avec André Turcat, qui trouvera déjà là un avant goût de quelques déboires électoraux —mais il a connu d'autres étincelants succès !— organiser une descente du Rhône en péniche jusqu'à Pont St. Esprit, essayer d'introduire à l'École le chameau du Zoo de la Tête d'Or et servir le petit déjeuner au lit à ses électeurs, avec un petit pain : incroyable tour de force en cette époque de vaches ultra maigres !

La paix revenue, les traditions renaissent. Très perturbées par la guerre, les promotions présentes en 1945 offrent l'échantillonnage le plus varié, avec des prisonniers de guerre 39/40, les promotions 42/43 dont certaines avaient déjà une année d'études, les promos issues des concours spéciaux, 44 et 45 ; faute de place, tout ce beau monde se partage entre la rue Descartes (division A et B) et la caserne Lourcine (Division C). Malgré ces difficultés, plusieurs campagnes de Kès sont jalonnées d'évènements mémorables :

- Au cours d'un amphi apparaît inopinément un bataillon d'une cinquantaine d'hôtesse américaines de la TWA qui dansent un french cancan endiablé sur l'immense bureau en quart de cercle qui se trouvait sur l'estrade ; dans le même ordre d'idées, ATA introduit un soir le corps de ballet des danseuses de Tabarin et, le lendemain, un petit train de marchandises.

- Un tandem organise à Lourcine un déjeuner somptueux, servi par des laquais en perruque, qui devait avoir lieu après le salut aux couleurs mais, juste avant cette cérémonie, la « division C » rassemblée au grand complet voit arriver une énorme voiture américaine, battant fanion du Commandement en Chef des Forces US en Europe et précédée de motards, toutes sirènes en action. En descendant, devant la promotion médusée, le Général Matthew Ridgway en personne et, en grande tenue d'X, 2 élèves et deux jeunes filles qui étaient les sœurs de l'un d'eux. Telle était la trouvaille du tandem rival DTT. On envoya les couleurs devant le chef d'escadron de service qui n'eut pas le temps de réagir, sinon plus tard en grand seigneur et on passa à table : la qualité du magnan se trouva, bien sûr, totalement éclipsée par la présence assez extraordinaire d'un Général commandant les forces américaines qui venaient de gagner la guerre et celle, plus insolite encore à l'époque, de deux jeunes filles en uniforme carva, c'est-à-dire en grand.

⁴³ Le Cardinal Feltin était, à l'époque, Archevêque de Bordeaux.

En dépit de ce savoureux folklore la Kès se débat après-guerre dans les difficultés matérielles les plus graves : elle n'a plus le sou et doit même vendre son piano pour payer les notes de téléphone en retard ! Il faut se procurer des ressources et, au cours d'un amphi mémorable, Arlet et Arbon essaient de convaincre leurs camarades d'abandonner à la Kès 2% de leur solde d'aspirant ; l'opposition est générale mais Arbon décrète que ceux qui sont debout seront réputés avoir voté « oui ». et comme il est l'heure de déjeuner... la proposition finit par être adoptée à une majorité inattendue ! Quelque temps après, renflouée, la Kès parvient même à s'acheter aux surplus américains une Jeep qui deviendra célèbre dans tout Paris car, à cette époque, les voitures qui circulent sont rares,

La promo 1949, après la modernisation du pavillon Joffre, organise une inauguration solennelle sous la présidence du charmant, lunaire et inoffensif Ferdinand Lopp⁴⁴, gloire du Quartier Latin, qui sera reçu en grande pompe sous une voûte d'acier ; les pancartes brandies proclament « Lopp Paiera », ce qui est indiscutable depuis le Second Empire ; une manifestation « Anti-Lopp » se déclenche avec grand tapage : fausses bagarres, faux blessés, civières et faux médecins, ambulances et 3 cars de vrais policiers, préalablement mis au parfum et faussement affairés, qui viennent ajouter à la confusion générale en séparant les combattants.

La promo 1952 organise un défilé de vieilles voitures dans Paris, conduites par des X, fait venir à l'École Marguerite Long avec son piano, les pompiers de Paris et leur grande échelle, Francis Blanche avec son rire de légende ; d'Élissagaray invite Miss Monde, ravissante Suédoise de passage à Paris, au bal du Cercle Militaire, fait ronéotyper un petit lexique franco-suédois pour ses électeurs, attention inutile en vérité car, en vrai corsaire basque qu'il est, c'est lui qui accapare la ravissante nordique toute la soirée, ce qui ne l'empêchera pas pour autant d'être élu.

En 1962, bal sur un bateau-mouche et, en 1963, les élèves de l'École Polytechnique Féminine viennent servir le petit déjeuner au lit, tradition qui ne semble pas avoir été reprise par Anne Chopinet et ses consœurs.

Enfin, en 1968, où 3 bureaux de 5 membres se présentent, la campagne de Kés est marquée par des rencontres de catch, du karting dans la cour, un réseau interne de télé, la descente en rappel de la Tour UMB et surtout la plus charmante des apparitions en la personne des pulpeuses pensionnaires du Crazy Horse : c'est là certainement que naît la légende selon laquelle Alain Bernardin serait un Antique distingué.

Finalement, que peut-on dire de cette institution ultra centenaire qu'est la Kès ?

Née d'un sentiment chaleureux de camaraderie et de solidarité, elle a maintenu une constante de charité, certes un peu bourgeoise, mais ne faut-il pas se garder de juger des choses et des gens en dehors du contexte de leur époque. Et de nos jours, après avoir veillé pendant un siècle et demi sur des traditions précises, amicales et vivantes, qui évoluent assez logiquement aujourd'hui, la Kès donne surtout maintenant aux élèves la possibilité de gérer eux-mêmes les activités qui leur sont chères.

Et c'est là sans nul doute quelque chose d'assez important : de manière peut-être indirecte et assez involontaire, mais néanmoins bien réelle, la Kès apporte donc à certains jeunes X, déjà fortement marqués par le côté théorique de leurs années de Taupe —et cela ne

⁴⁴ Le « Maître » Lopp, aujourd'hui hélas décédé, avait déjà inauguré, en janvier 1948, pour le tandem TTV, dans la cour de l'École et devant les deux promotions présentant les armes, un monument très particulier « où s'alliaient les raffinements de l'art moderne à une indiscutable nécessité. »

va s'arranger ni à Palaiseau ni à l'École d'Application— la possibilité du contact avec autrui et la simple confrontation à certains problèmes pratiques.

Tout ceci mériterait de plus longs développements auxquels s'attacheront sans doute, un jour, d'éminents esprits : il est, en effet, visible que le jeune X, surtout s'il est, par filière, promis à un avenir prometteur, aurait intérêt à rencontrer, tôt et davantage, le monde du travail, la technologie, la vie tout court : l'intérêt porté depuis peu, dans certains milieux, au seul travail manuel ne comble évidemment pas cette lacune grave.

Point n'est besoin, par ailleurs, d'insister sur le penchant naturel à l'abstraction qui est nôtre : pour bien des Français, la pratique, le concret contrastent défavorablement avec l'abstrait au même titre que le vilain d'antan à côté de son seigneur. Et que dire de l'information commerciale, de l'acte commercial proprement dit, maillon du bout de la chaîne, considéré encore par presque tout le monde, et surtout par trop d'X, comme un épisode secondaire alors qu'il est le ressort premier, la noria chargée d'eau vive, le vrai moteur de l'économie moderne et l'arme absolue des grandes batailles qui s'y livrent : dans une certaine mesure la Kès apporte peut-être à ces préoccupations un embryon de réponse.

Mais ce qui serait le plus positif, en définitive, ce serait peut-être ce côté farfelu, non cartésien, insolite, insolent, que la campagne de Kès apporte dans la vie des polytechniciens. Les souvenirs s'en bonifient peut-être au fil des années —tout comme le rang de sortie— mais, au fond, le jeune X s'est trouvé subitement en contact avec le comique, l'inattendu, l'irrationnel : il n'est pas impossible que cela l'aide à acquérir —ou à retrouver un jour, sait-on jamais !— un certain sens de l'humour, même s'il monte haut, et à ressentir que les hommes auxquels il aura affaire tout au long de sa vie auront, certes, besoin de ses connaissances théoriques, de sa science, de son sérieux mais aussi —et ce n'est pas incompatible— de ses qualités d'homme, de sa décontraction, parfois d'une apparente fantaisie, en fin de compte de sa gaieté.

Car, « la tristesse est le passage de l'homme d'une plus grande à une moins grande perfection.

Ainsi parlait Baruch de Spinoza et, pour en terminer, nous sommes heureux tous trois de le citer ici, tant la méditation de ses écrits continue d'orienter notre action en nous apportant, de surcroît, mille félicités intellectuelles.

Jean Domain (1936), Patrick Puy (1975), Hubert Lauriot-Prévost (1976)

Que d'ores et déjà, grâce soient rendues à tous ceux dont la mémoire nous a été précieuse : Patte (12), Chan (16), Clogenson et Mourret (17), Van Belle (21), Berti (24), Vidal (27), Callot (31), Panhard (33), Rosés (35), Vattaire (36), Sain-flou (37), Dumousseau et Rateau (38), Conon (39), Main de Boissière (40), Denneri (43), Arbon (45), Delyon (46), Richardet (48), Ink (49), de la Morinerie (51), d'Elissagaray (52), Bongrand (68).

Mais cette modeste saga de la Kès, réalisée en trop peu de temps, pourrait sans doute être complétée un jour si, après l'avoir lue avec indulgence, d'autres anciens Caissiers, délégués de Promo et, d'une façon générale, tous les Camarades, acceptaient de fouiller leurs souvenirs et de communiquer à Domain (36), qui les retournera bien entendu, les photos, documents, archives, récits, qui pourraient présenter un certain intérêt.

Brans, chahuts, exploits et exactions

Par Jean-Pierre Callot (X31)

Le bahutage, le point γ , la campagne de Kès étaient les épisodes qui permettaient aux élèves de se défouler, et pendant lesquels le commandement faisait preuve, sinon de complicité, du moins de tolérance. Mais en dehors de ces périodes, à la suite d'incidents divers, ou par un mouvement spontané, il arrivait que les occupants de l'École éprouvassent le besoin de s'extérioriser par des actions singulières.

Les conflits avec l'« Astra » donnaient lieu à trois types de manifestations : le chant de la « couverture » qui sanctionnait la conduite jugée ridicule et abusive d'un fonctionnaire de l'École, et qui était très vivement ressenti par celui-ci.

Plus grave était la « hure ». « *Hure à* » inscrit dans la cour en lettres immenses formées des corps allongés de toute une promotion. Je me souviens d'un « HURE AU MAGNAN » qui avait considérablement amélioré l'ordinaire.

Enfin l'autocrantage, qui avait lieu dans les cas extrêmes après le vote des promotions, et qui consistait à rester à l'École pendant les heures et jours de sortie. Cette manifestation pourrait paraître, à première vue, empreinte de masochisme ; il n'en était rien : une semaine d'autocrantage représentait quatre repas de plus pris au magnan par la totalité des élèves, et creusait un trou difficile à combler dans le budget de fonctionnement de l'École ; elle provoquait en haut lieu une véritable consternation, rapidement suivie de négociations.

Bien plus fréquentes étaient les explosions gratuites et spontanées de la fantaisie des élèves, qui se traduisirent, tout au long de l'histoire de l'École, par des exploits ou des exactions dont le souvenir se conserva parfois longtemps, au fil des promotions. Je me bornerai ici à rappeler quelques uns des épisodes que j'ai connus, ou dont le récit m'est parvenu.

L'un des exploits les plus étonnants accomplis par les élèves se situe en 1920. Dans la nuit du 5 au 6 avril, les officiers-élèves qui venaient de revenir de la guerre, assistés des élèves de promotion 19N, hissèrent une pièce de 75 sur le belvédère qui dominait à cette époque le pavillon Joffre.

Cette plaisanterie provoqua un certain émoi dans le quartier ; le bruit courut que le canon avait été transporté sur cette plateforme pour tenir sous son feu les abords de la Montagne Sainte Geneviève, en cas de troubles le 1^{er} mai. Les autorités de l'École s'adressèrent à divers services, dont les pompiers, pour faire redescendre la pièce ; tous déclarèrent que c'était impossible. Finalement, le Général demanda aux élèves de bien vouloir rapporter ce 75 où ils l'avaient pris, moyennant quoi on oublierait l'incident ; ce fut fait la nuit suivante⁴⁵.

Retours en Taupe - Dans le dortoir d'un lycée parisien, une cinquantaine d'élèves dorment paisiblement. Soudain, un hurlement déchire la nuit : le feu ! Réveillés en sursaut par ce cri tragique, les élèves se dressent sur leur lit, avec horreur ils aperçoivent l'intense rougeoiement qui illumine les fenêtres. « Pas d'affolement ! » crie un surveillant. Les garçons se précipitent vers les issues. Un audacieux ouvre une fenêtre ; on n'entend pas le crépitement

⁴⁵ Pour la petite histoire : le chef, ou l'un des chefs de la manœuvre fut le Lt Thuillicz, de la promo 17 (un sapeur !). La pièce fut naturellement démontée. Opération délicate de plus le tube seul pesait 460 kg.

des flammes, mais un simple grésillement ; une minute plus tard, les lueurs baissent d'intensité ; elles vacillent, puis s'éteignent. C'étaient des feux de Bengale !

Le lendemain matin, nouvelles émotions : les tableaux, les murs des salles d'étude des taupins sont couverts de grands X rouges. Sur quelques tables s'étalent des noms prestigieux : ceux des reçus au dernier concours de l'X. Dans la cour, tous les regards se tournent vers le dôme de la chapelle : un bicornes coiffe le paratonnerre.

Telle est l'aventure que connurent, une nuit de l'hiver 1930, les taupins du lycée Saint-Louis. Ils ne furent pas les seuls. Louis-le-Grand et Sainte Geneviève furent également visités. Ils ne furent pas non plus les premiers. La tradition consistant à provoquer une panique nocturne dans les principaux établissements ayant fourni un contingent à l'X, remonte au moins à 1913, puisqu'on trouve le 19 décembre de cette année une décision portant deux punitions de trente jours d'arrêts de rigueur infligées à des élèves avec le motif suivant :

« Faisait partie d'un groupe qui, après être sorti de l'École pendant la nuit par une voie inconnue, s'est introduit à l'intérieur d'un établissement d'instruction publique où il a causé des désordres ayant motivé une plainte officielle du directeur de cet établissement. »

La promotion 1923 avait elle aussi monté de telles opérations. Les choses se gâtèrent en 1931, les proviseurs ayant établi des systèmes d'alerte, prévenu la police, et même installé des chiens de garde. De sérieux incidents eurent lieu cette année-là. On déplora même un mort : un canard destiné au bassin de la cour centrale de Louis-le-Grand et qui périt dans l'explosion prématurée d'un sac de pétards⁴⁶.

Malgré les sanctions sévères qui intervinrent alors, le grand jeu se perpétua : la promotion 67 mena une opération à Henri IV.

La spéléologie - Ces expéditions nocturnes dans les lycées, qui exigeaient le transport d'un matériel encombrant et compromettant, utilisaient les égouts pour parvenir au cœur de l'objectif. De telles voies d'accès étaient familières aux Polytechniciens qui avaient toujours été d'enragés spéléologues ; les voûtes des égouts du quartier latin furent longtemps décorées d'inscriptions attestant leurs fréquentes visites.

Mais les élèves explorèrent aussi, à plusieurs reprises, un domaine beaucoup plus secret : l'immense réseau des carrières souterraines qui pousse ses 200 kilomètres de galeries sous les 5^{ème}, 6^{ème}, 13^{ème} et 14^{ème} arrondissements, et dont une faible partie seulement, accessible au public, a été transformée en ossuaire. Si pourtant ces carrières avaient possédé une ouverture à l'intérieur de l'École, comme l'avait indiqué en 1809 le Professeur Hassenfratz, l'accès n'en fut jamais retrouvé.

Les opérations spéléologiques culminèrent en 1932, lors d'un bal organisé par la promotion 31 dans ces carrières, à 30 mètres de profondeur ; les habits et les robes du soir des invités s'y mêlaient aux tenues de des élèves.

Quelques fantaisies - Au moment de l'élection du Pape Paul VI, les élèves avaient installé au sommet d'une haute cheminée, à l'extrémité ouest du Foch, un somptueux fauteuil prélevé dans la salle du Conseil, et une fumée aux couleurs alternées sortait de cette cheminée.

Une autre année, ils avaient manifesté une fantaisie macabre en pendant, durant la nuit, les précieux mannequins qui portent les uniformes de l'École, aux arbres de la cour.

En 1974, un commando nocturne de la 72 avait entièrement dévissé les superstructures

⁴⁶ Un élève fut sérieusement brûlé. Ne voulant pas, par prudence, se rendre à l'infirmerie, il fut soigné en salle et au casert par ses cocons.

de l'amphi Poincaré : bancs, tables, bureaux, estrades. Les vis avaient été remplacées par un réseau de ficelles reliées aux poignées des portes. Lorsque le professeur et ses assistants pénétrèrent dans l'amphi, ils entendirent un vacarme effrayant, et virent s'effondrer, comme un château de cartes, le mobilier qui ornait ce haut lieu de la science.

À Palaiseau, sur la bonne terre betteravière, l'esprit de fantaisie des jeunes Polytechniciens continue de fleurir. Il a suscité un certain nombre d'opérations de styles divers, telles que :

- déménagement et réinstallation complète des bureaux de deux colonels, l'un sur l'île au milieu du lac, l'autre sur les fermes du grand hall, à quinze mètres de hauteur.
- transformation du bâtiment de division en maison de passe.
- french-cancan de l'équipe de rugby pendant un amphi.
- démontage de l'amphi Arago remplacé par le salon du coiffeur.

J'en passe ...

La visite à l'ours Martin

Martin vivait en 1822. C'est à cette date, du moins, que les Polytechniciens commencèrent à se lier avec lui. Ils allaient fréquemment le voir au Jardin des Plantes, et toujours en grande tenue. Martin était sensible aux égards qu'on avait pour lui et, disent les chroniqueurs de l'époque, il en récompensait les Polytechniciens en exécutant devant eux des tours prodigieux.

Ces visites durèrent jusqu'en 1873 (Je pense qu'elles se faisaient alors à Martin fils). Elles furent interrompues par un pénible incident. Un conscrit de cette époque conçut une détestable plaisanterie ; il cacha un cigare dans un petit pain qu'il tendit à Martin, et rit bruyamment au spectacle des nausées qu'il provoqua chez le pauvre animal.

Martin ne pardonna pas cette plaisanterie aux Polytechniciens ; il rompit toutes relations avec eux et la grande tenue fut supprimée l'année suivante.

Le point Gamma (Γ)

La fête du « point gamma » a été imaginée par le Polytechnicien Émile Lemoine⁴⁷ (1), de la promotion 1861, et célébrée pour la première fois en 1862. Voici ce qu'écrivit Lemoine à ce sujet :

« Notre professeur d'astronomie, le capitaine Laussédats, ne passait pour ainsi dire pas de leçon sans nous parler du point gamma, par où passe la terre à l'équinoxe de printemps. J'avais lu les récits des fêtes religieuses antiques par lesquelles nos pères célébraient ce passage et, pour nous dédommager de l'ennui que nous causait le point gamma, je m'étais dit : célébrons aussi son passage ; voilà tout. J'avais fait partager mon idée à la promotion. Les jours de sortie, j'achetai des papiers d'or et de couleur, drapeaux divers, étoffes nécessaires aux déguisements, je formai un orchestre qui répétait pendant la récréation.

Cornu fit l'ouverture avec les airs de l'École ; j'achetai des valses, polkas, quadrilles... L'autorité laissa faire. J'ouvris la fête et conduisis l'orchestre. Colin, notre professeur de dessin dessina le défilé initial

La fête du point Γ , remplaçant le bal burlesque des « fruits secs » disparu en 1848, fut dès le début un très grand succès.

À partir de 1875, elle se célébra avec beaucoup de faste.

On ne se contenta plus des costumes primitifs en papier, dont la confection n'avait exigé que du goût, de l'imagination et qui produisaient le plus grand effet : on voulut des costumes véritables, faits d'étoffes bariolées, aux couleurs éclatantes, des costumes de femmes, de nourrices, de danseuses. Alors on s'adressa aux magasins de nouveautés ; le Louvre et le Bon Marché confectionnèrent les travestissements. Une année, le décorateur Belloir monta, en deux heures, une immense salle de danse dans la cour. La fabrication des guirlandes de fleurs et de feuillages, l'exécution des tableaux peints, les essayages, les répétitions, les préparatifs divers avaient fait absorber une période de quinze jours durant laquelle tous les travaux cessaient, toutes les études étaient suspendues, toutes les têtes étaient en délire. L'autorité s'émut de la perte de temps, des lourdes dépenses que cette fête occasionnait et en 1880, le Ministre de la Guerre l'interdit. La tradition fut reprise en 1919. Interrompue à nouveau pendant la dernière guerre, elle a été rétablie en 1947 ; elle est l'une des très rares qui aient survécues au transfert des élèves à Palaiseau ; la fête a en effet été célébrée, dès 1977, dans le cadre de la nouvelle École.

()

⁴⁷ C'est Lemoine qui fonda plus tard le club musical « La Trompette » qui eut à son époque une influence sur le mouvement musical à Paris. Il créa par ailleurs des branches nouvelles de la géométrie, « la géométrie récente du triangle », et la géométrie (Jaune et Rouge, février 1975).

Le disque

Sur une cheminée de la face nord de l'amphi de physique, autrefois, un disque était peint.

Il avait été noir à l'origine et servait aux manipulations d'Astronomie. Les élèves prirent vite l'habitude de remplacer le noir par la couleur de leur promotion. Celle des anciens naturellement.

Mais la tradition voulait que, dans le mois de la rentrée, un conscrit allât substituer à cette couleur celle de sa propre promotion.

L'opération avait lieu la nuit. Au petit matin, la nouvelle se répandait dans l'École : le disque a été peint ! Les 2 promotions de précipitaient aux fenêtres de la face sud du Joffre, et tout le jour on discutait de l'événement.⁴⁸

Le lendemain, grâce à la Kommiss, le disque avait repris sa couleur initiale. Nouvel émoi !

Attacher tant d'importance à la couleur d'un cercle pas beaucoup plus grand qu'un plat à gâteaux peut paraître puéril. Mais il faut savoir que l'opération était pleine d'embûches.

Exécuter un travail de peinture sur le fronton vertical et nu de l'amphi de phy, à vingt mètres du sol, n'allait ni sans difficultés ni sans danger. De plus, à partir de 1928, cette pratique fut rigoureusement interdite. Le général Alvin qui avait pris cette décision parce que l'opération était périlleuse, peut-être aussi pour compliquer le jeu, avait fait peindre le disque d'une couleur neutre, le gris. Un poste avait été installé face à l'amphi, où les basoffs se relayaient jour et nuit pendant la période cruciale. L'accès au disque devenait, dans ces conditions, un véritable tour de force. Les travaux de peinture des promotions successives n'en continuèrent pas moins jusqu'en 1937.

À ce fameux disque, A. Bascula, de la promotion 1909, consacra une ballade :

Tous à la Strass faisant la nique
veulent y avoir mis la main.
Et chacun d'entre nous se pique
de le montrer rouge demain.
Mais pour monter là-haut on tique
il est Jaune le lendemain.
Et rieur il nous fait la nique
Jaune aujourd'hui, Rouge demain.

Sur le grand toit de la physique
immuable tel un romain
se dresse notre bon vieux disque
de tant de promos le parrain.
Il vit au-dessus de la clique
des cheminées et des humains.
Il passe par les points cycliques
Jaune aujourd'hui, Rouge demain.

Envol :

Mais, ô doux espoir chimérique
Quel est le polytechnicien
Qui peindra les deux points cycliques ?
Jaune aujourd'hui, Rouge demain.

Enfin une nuit, c'est pratique
la lune dort jusqu'à demain.
Droit sur un toit un chat étique
miaule d'amour ou bien de faim.

⁴⁸ Le conscrit ayant peint le Disque était automatiquement Krypté.

Allons, c'est l'instant fatidique
Oignons-le de bon ripolin.
Vois il sourit, philosophique,
Jaune aujourd'hui, Rouge demain.

Après 1937, le disque fut oublié. Mais la gent polytechnicienne, qui aime la couleur et les toits, continua jusqu'au transfert, et en diverses occasions, à barioler de jaune et de rouge les cheminées du Gay-Lussac.

Le BDA

Dès les premières années de son existence, qui date de 1893, le G.P.X. organisa une « sauterie » réservée à ses membres, aux élèves présents à l'École, et à leurs parents et invités. On lui donna le nom de B.D.A. (Bal des Antiques).

Les antiques se démènent :
Ma fille est amène,
Conscrit, je veux que tu l'emmenes.
Évrard, Revue Barbe 1930

Ces soirées, hérissées de pièges matrimoniaux, avaient lieu le dernier mercredi de chaque mois, d'abord Salle Wagram, puis à la Mutualité, au Cercle Militaire ou au Cercle Interallié.

Le Bal de l'X

Par Paul Logié (X21)

En 1976, le Comité de la Société Amicale de Secours se proposa de régulariser et d'accroître les ressources dont il disposait afin de mieux soulager les infortunes qui se présentaient.

À la dixième assemblée générale, présidée le dimanche 17 décembre 1876 par Becquerel, membre de l'Institut et professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, le Comité annonça qu'un groupe de sociétaires proposait la création de ressources supplémentaires annuelles au moyen de concerts dont l'organisation serait confiée à une commission d'anciens élèves et d'élèves, le placement des billets d'entrée devant être opéré par les camarades eux-mêmes dans le cercle intime de leurs familles et de leurs amis.

Le concert du 18 février 1877.

Le Comité approuvé par l'assemblée générale, donna son appui moral à cette initiative due à Paul Boca (1858) qui avait demandé à Mme Énard, la veuve du facteur de pianos bien connu, de mettre à la disposition de l'École la salle luxueuse qu'elle possédait rue du Mail. Madame Énard eut la générosité de prendre à sa charge l'éclairage et le service, tandis que des artistes parmi les plus réputés apportaient gracieusement leur concours. Le concert qui eut lieu le 18 février 1877, remporta un succès complet auprès d'une assistance nombreuse et choisie : la Caisse de la société bénéficia d'une somme nette de 5 400 francs, ce qui permit d'accroître le nombre des secours distribués. Mise en présence de ce résultat, la 2^{ème} assemblée générale, réunie à l'amphithéâtre de Chimie le 23 décembre 1877, sous la présidence du sénateur Krantz, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, Commissaire général de l'Exposition Universelle de 1878, décida de confier à la Commission du concert l'organisation d'un second concert qui eut lieu avec le même succès le 27 janvier 1878. Toutefois, il avait été difficile de s'assurer le concours d'artistes en renom et les Caissiers de la promotion 1871, Brunot et Giraudet suggérèrent au Comité de remplacer le concert par un bal.

La création du bal de l'X, le 22 février 1879.

Le Comité, présidé par Reynaud depuis la démission de Chasles élu président d'honneur, donna son assentiment à cette proposition ; comme pour les concerts, toutes précautions furent prises pour garantir un caractère d'intimité à la fête polytechnicienne, afin qu'on ne la confondît pas avec les bals par souscription qui avaient assez mauvaise presse dans la société parisienne. Le premier bal eut lieu le 22 février 1879 dans les salons du Ministère de la Guerre que le Général Greslay (1838) avait mis à la disposition de la commission du Bal, présidée par Paul Boca ; son succès fut considérable, au point que la recette dépassa le double de ce qu'avait produit chacun des concerts. On décida de renouveler l'expérience l'année suivante : la réussite ne fit que s'amplifier, le bal de l'X entra dans les traditions de l'École. Les généraux Farre et Campenon qui succédèrent à Greslay au Ministère de la Guerre continuèrent à mettre à la disposition de la Commission de Bal leurs salons auxquels on dut adjoindre des annexes construites sur les jardins de l'hôtel du ministre.

En 1883 le bal n'eut plus lieu dans les salons du Ministère de la Guerre, mais le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'Honneur, offrit aux organisateurs l'élégant palais du quai d'Orsay : l'emplacement était plus spacieux et ces riches salons étaient généralement ignorés de la société parisienne. Les frais d'installation furent considérables car il fallut construire une charpente pour transformer les cours en salles de danse, mais la fête

dépassa en éclat toutes celles qui l'avaient précédée. Le général Faidherbe montra la même générosité les années suivantes et, dans la séance du 27 janvier 1889, l'assemblée générale lui déféra la présidence d'honneur de la Société.

Après sa mort, c'est-à-dire à partir de 1890, les organisateurs du bal utilisèrent l'Hôtel Continental. Les recettes nettes du bal continuèrent à constituer le tiers du montant des secours : celles de 1893 atteignirent le chiffre record de 32 000 francs. La veille du bal, le Bureau de la Société se rendait, avec le général commandant de l'École, à l'Élysée pour inviter le Président de la République ; celui-ci acceptait généralement de rehausser de sa présence l'éclat de la cérémonie et versait chaque année à la Commission d'organisation une somme de cinq cents francs. Le bal de 1905 fut organisé au Nouveau Théâtre : ce choix heurta certaines susceptibilités. On revint les années suivantes à l'Hôtel Continental.

La société Amicale de Secours avait surmonté les difficultés financières résultant de la guerre, en ouvrant en 1915 une souscription pour faire face à l'augmentation de ses charges et à la diminution de ses ressources. Elle regrettait cependant que le malheur des temps ne lui permit plus de compter sur les ressources importantes que lui procuraient les bals.

Le Groupe Parisien décida pourtant d'organiser, le 16 mai 1920, une soirée dansante qui rapporta une somme de 50 000 francs, versée aussitôt dans la caisse de la Société Amicale ; il y avait eu la même affluence qu'autrefois à l'Hôtel Continental. Le bénéfice fut un peu moindre à la reprise des bals, en 1921.

Pour augmenter les recettes, on envoya d'office deux billets à tous les polytechniciens de la région parisienne, en les priant de les renvoyer s'ils ne s'en servaient pas. Le produit des fêtes annuelles permettait de majorer de 25 % le montant des secours. Cependant le bal de 1924 accusa une diminution des recettes.

Tout s'améliora lorsqu'on eut fait appel à Jacques Rouché, directeur de l'Académie Nationale de Musique et de Danse, membre de l'Académie des Beaux-Arts, qui consentait à offrir le cadre merveilleux de l'Opéra aux organisateurs du bal. La recette passa de 30 000 francs en 1924 à 110 000 francs en 1925, ce qui représentait 40 % du montant des secours ; elle était de 205 000 francs en 1928, année où Jacques Rouché présida la 57^{ème} assemblée générale de la société Amicale de Secours, et le nombre des assistants s'élevait à 6 623.

Le Bal de l'X continue à être chaque année une occasion de réunion et de bienfaisance. Il a lieu presque toujours à l'Opéra et en général en Novembre. Toutefois, un essai a été tenté en Juin 1958 avec beaucoup de bonheur, de tenir cette réunion dans l'Orangerie du Palais de Versailles, avec concert dans la chapelle du Palais et souper dans la galerie des Batailles ; un autre, en 1970, au Palais de Chaillot, avec un concert donné par le célèbre pianiste Arthur Rubinstein. L'année suivante, les Polytechniciens revinrent à l'Opéra, et le Président de la République, accompagné de Madame Georges Pompidou, honora cette manifestation de sa présence. La tradition s'est maintenant établie de présenter, au cours du bal, un spectacle de ballets exécuté par la troupe de l'Opéra.

Auberges et cabarets polytechniciens

Par François Dupont (X72)

Sous le premier Empire, la fréquentation des cafés était interdite aux Polytechniciens.

Ordre du 6 avril 1813 —Indépendamment de l'article 19 du règlement provisoire qui défend aux élèves de stationner dans les cafés et dans le Palais-Royal, il leur est interdit d'entrer dans les maisons de jeu, billards publics et dans tout lieu réprouvé par les bonnes mœurs.

Sous la Restauration, les élèves fréquentèrent le café Lemblin où se réunissaient les officiers bonapartistes.

Après 1830, on les rencontra dans le quartier Saint-Germain, au café Procope, rendez-vous d'auteurs, d'acteurs et de journalistes ; au café Foy, dans le Palais-Royal, où venaient des artistes et des hommes politiques. Mais un des premiers cafés reconnu comme centre de réunion des Polytechniciens fut le Colbert, dans le passage de ce nom, rue Vivienne. Il devait être remplacé peu après par le « Café Hollandais », le fameux « Holl » de la galerie Montpensier, où les élèves disposaient de deux salles, avec entrée indépendante, et où se déroulaient, nous l'avons vu, les cérémonies finales de l'absorption.

Le « Holl » fut abandonné par les Polytechniciens après 1870. Il devait d'ailleurs disparaître en 1885. C'est le café Soufflet, au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue des Écoles, qui reçut la clientèle polytechnicienne.

Aux environs des années 30, les X se rencontraient dans un petit café du boulevard Saint-Michel, le Palais du Café. La nuit, en tenue de β , ils se rendaient au « Pélican », un cabaret de Montparnasse ; là fréquentaient leurs « petites alliées » dont certaines, Nita ou Chiffon, connurent une passagère notoriété.

Le « Palais du Café » a été transformé en snack-bar ; le Pélican a disparu. Et les petites alliées, Nita ou Chiffon, que sont-elles devenues ?

Tout près de l'École, au coin de la place Sainte-Geneviève⁴⁹, s'ouvrait autrefois la « mannezinguc » de la Prosper, encore dénommée Mère Leblanc ou « Merle Blanc ».

Il semble que, dès l'époque du premier Empire, les élèves aient déjà fréquenté ce cabaret, et déjà l'aient utilisé pour troquer leurs uniformes contre des habits de fumistes⁵⁰. Sous le second Empire, en tout cas, ils venaient nombreux chez la Prosper. Au premier étage de son établissement, une salle étroite et basse, à laquelle on accédait par un escalier crasseux, enroulé en pas de vis, leur était réservée.

C'est là que tous les mercredi et dimanche soir, au moment de la rentrée, les Polytechniciens qui voulaient jouir de leur liberté jusqu'à la dernière seconde, s'arrêtaient et savouraient une « prune à l'eau de vie », l'oreille tendue vers l'horloge du Pavillon, jusqu'à ce que le premier coup de dix heures donne le signal de la retraite.

Les années ont passé. Mais il n'y a qu'une rue à traverser. Une ruelle plutôt. Et l'on trouve le « bar de l'X », où les actuels Polytechniciens s'assemblent à l'heure de la rentrée,

⁴⁹ Exactement au 52 de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, à l'emplacement aujourd'hui occupé par le bar « Les Pipos ».

⁵⁰ Civils.

sous le regard bienveillant de « la Marie ». Merle Blanc 1958.

Pour évoquer La Marie, passons la plume à un jeune camarade qui fréquenta son bar avec une remarquable assiduité, François Dupont, de la 72.

Le Bar de l'X et La Marie, 1943-1975

Un jour de juin 1943, ils arrivèrent et s'installèrent sur la Montagne Sainte Geneviève. À ce moment-là, les X étaient à Lyon et divers régiments stationnaient sur la Montagne. Et puis un régiment très particulier arriva, habillé de manière hétéroclite, en artilleurs, en chasseurs ou en zouaves..., suivant leur taille et les stocks disponibles. Ces soldats très spéciaux sympathisèrent vite avec Antoine et Marie, les deux nouveaux patrons du café « en face ». Antoine et Marie apprirent l'argot de l'X, et depuis lors, pendant plus de trente ans, ils constituèrent une annexe de l'École. Les X avaient un compte ouvert chez « Marie », un téléphone fut branché à travers les égouts sur le standard de l'École, la clef du Béta était là disponible à toute heure, des magnans étaient préparés pendant le week-end pour les élèves au micral.

Lors du départ à Palaiseau, Marie et Antoine, désolés, jugèrent qu'ils n'avaient plus rien à faire sur la « Montagne », et ils repartirent clans leur pays natal, à Perros-Guirec, où ils ouvrirent un hôtel restaurant.

Nous avons tous gardé le souvenir de ce bar, plus polytechnicien que l'École, lieu de rendez-vous privilégié et dont l'ambiance permettait d'oublier les cours et les problèmes.

La Marie fut pendant plus de trente ans la spectatrice et parfois la complice souriante et généreuse de tous les « exploits » polytechniciens. C'est avec une joie mêlée d'un peu de nostalgie qu'elle en a évoqué quelques-uns devant moi, à Perros-Guirec : les prisonniers du micral, une nuit, à trois heures du matin, court-circuitant la sirène d'alarme et affolant tout le quartier pendant vingt minutes ; les portes des capitaines, murées en une nuit ; les essais balistiques effectués avec l'un des canons de l'École, et qui provoquèrent quelques dégâts rue de la Montagne Sainte Geneviève ; Ferdinand Lopp inaugurant les vespasiennes après une réception solennelle ; la peinture en jaune et rouge du dôme du Panthéon ; certain numéro de clochards musiciens, place de l'Hôtel de Ville, qui contribua à financer la campagne de Kés ; des déportations qui aboutirent à Dijon ou Coëtquidan ; les deux lévriers de la Générale, qui se perdaient régulièrement, et qui furent peints, l'un en jaune et l'autre en rouge, pour être retrouvés plus facilement.

Et puis... et puis... mais attention à la censure !

Aujourd'hui, les traditions

Par Hubert Lauriot-Prévost (X76)

L'École Polytechnique doit, nous dit-on, en grande partie sa renommée à la valeur de ceux qui la composent, bien sûr, mais également à son esprit de Corps, c'est-à-dire à une certaine façon commune de réagir face aux événements. Et n'est-ce pas pendant les deux ans d'école que cet esprit s'acquiert, par les traditions d'une part et par la personnalité de chaque promotion d'autre part.

Or, surtout depuis mai 1968, les traditions n'ont pas bonne presse, et l'X n'échappe pas à la règle. Le monde change et, sans doute, plus rapidement dans le milieu étudiant car de façon plus éphémère. Je sais que beaucoup d'anciens regrettent les traditions perdues, mais si la société dans laquelle ils s'apprêtaient à entrer changeait prudemment, gardant un héritage traditionnel important dans son volume et dans son rôle, si cette société était fortement compartimentée, il n'en va pas de même aujourd'hui ; les idées et les hommes suivent une course effrénée, les barrières sociales ou professionnelles, ainsi que l'esprit corporatiste tendent à disparaître ; ne constate-t-on pas un abandon général du langage spécifique pour un vocabulaire compréhensible par tous. Les nouveaux X l'ont bien compris et se considèrent aujourd'hui plus comme des étudiants que comme des militaires en caserne. Car on peut se demander ce que deviendrait une École Polytechnique hors du temps, hors de son temps, ou gardant des traditions reléguées au domaine du folklore.

Mais la transformation actuelle ne vient pas seulement de l'extérieur ; elle trouve également son origine dans son histoire actuelle et notamment dans le transfert de l'École à Palaiseau.

L'accueil des conscrits se faisait par une initiation à la vie de l'école : reconnaissance des lieux stratégiques, relations entre élèves, avec les militaires, préparation du Point Gamma, acquisition du lexique polytechnicien... Tout cela introduisait le nouvel X dans une micro-société très solidaire, bien implantée dans ses locaux, et dont l'évolution demeurait très continue.

Déjà depuis quelques années, l'évolution de l'École éloignait celle-ci de cet état de fait, En voici deux exemples : les X touchent maintenant une solde très confortable ; la première conséquence en a été la perte du rôle initial de la Kès qui n'est plus une caisse de secours, mais plus un bureau des élèves semblable à beaucoup d'autres ; il est indéniable que cette dualité « étudiant-salarié » nous pousse à l'individualisme sinon à l'indépendance totale. Un autre facteur a été l'ouverture du concours aux élèves féminines ; sans critiquer cette initiative, force est de constater que trois cents garçons vivant dans un monde relativement clos ne peuvent avoir le même esprit ou le même comportement que lorsqu'ils partagent leur vie avec vingt ou trente filles.

C'est alors qu'est intervenu le transfert à Palaiseau qui, loin d'atténuer ces évolutions, a sectionné le fil de la tradition si chère à nos Anciens.

D'abord il n'y a pratiquement pas eu de liaison entre la promotion 1974, restée sur la Montagne, et la 75 inaugurant la nouvelle école. Celle-ci, avec la 76, doit rebâtir pratiquement de toutes pièces ces traditions, si toutes deux le désirent.

Mais il existe surtout un certain nombre d'aspects de la nouvelle vie à l'école, qui ne facilitent pas les contacts internes : les élèves ne sont plus logés par caserts, mais en chambre individuelle, avec la possibilité d'avoir le téléphone directement relié avec l'extérieur. Les petits groupes qui formaient la base de la vie de promotion n'existent donc plus, ou du moins

leur création est bien aléatoire et fragile.

Les bâtiments des élèves, celui des activités libres, les amphis, les petites classes sont isolés et n'ont aucune unité géographique. Les contacts ne s'en trouvent donc pas facilités, ne serait-ce qu'au niveau de l'information par voie d'affiches. Par contre, si les élèves ne se déplacent pas volontiers à l'intérieur de l'école, ils prennent plus facilement leur voiture pour aller à Paris, la sortie et l'entrée étant parfaitement libres en dehors des heures de cours. Il faut ajouter, ou plutôt retirer, les élèves mariés qui n'habitent pas à l'école et participent peu à la vie de promotion.

Un dernier point, enfin, isole les élèves : l'enseignement tel qu'il est dispensé les oblige à travailler énormément s'ils veulent vraiment suivre les cours, ou bien à ne préparer que les contrôles qui exigent un bachotage scolaire incompatible avec un travail de groupe.

Cette étude, non exhaustive, des conditions nouvelles dont l'X doit aujourd'hui tenir compte, n'a pas pour but de dénigrer les traditions et de les rayer d'un trait de plume, mais de montrer qu'elles ne peuvent plus être ni les mêmes, ni aussi importantes qu'autrefois.

Si je ne trouve pas pour ma part ce nouvel état de fait (je veux parler de l'abandon de nombreuses traditions) catastrophique, je crois pourtant à la nécessité d'en garder ou d'en créer un certain nombre, si l'on veut éviter de voir l'X se transformer en une école self-service, sans âme et sans unité. Je pense par exemple au Point Gamma qui doit être une occasion pour tous de se retrouver au cours d'une fête exprimant la personnalité d'une promotion ; je pense aussi à l'accueil des conscrits, pour les aider à trouver une dynamique propre et favoriser ainsi les initiatives concernant la vie de l'école. Je pense enfin à la Kès, lien plus nécessaire qu'auparavant, et ce peut être là sa nouvelle fonction, entre les membres dispersés de la collectivité polytechnicienne qu'il faut réunir, et l'administration militaire avec laquelle les rapports sont plus délicats du fait de l'abandon par les deux parties d'une loi non écrite qui permettait un climat de confiance aujourd'hui quelque peu estompé. Je ne voudrais pas omettre, malgré le caractère non exhaustif de cette énumération, l'amphi-Kès, indissociable de la Kès elle-même, à la décision duquel les promotions sont traditionnellement tenues de se conformer, car il cristallise la pensée diffuse des élèves.

Tout cela ne peut avoir que la valeur d'un avis tant il est vrai que les traditions ne se créent pas en un jour : nous ne pouvons qu'adopter un certain mode de vie, en tenant compte de l'histoire de l'X, et des conditions actuelles, longuement exposées plus haut ; l'avenir et les futures promotions décideront si elles désirent garder les habitudes que nous aurons prises.

Par pitié, ne nous faites pas jouer le rôle d'ancêtres omniscients ; nous y entrerons bien assez tôt !

L'Argot de l'X et sa rhétorique

Par Georget Combet (X14)

Dans « *Questions de poésie* », Paul Valéry déplorait que l'étude des « phénomènes rhétoriques » ait été entièrement délaissée. « Personne ne semble avoir même entrepris de reprendre l'analyse... de ces emplois, ou plutôt de ces abus de langage, que l'on groupe sous le nom vague et général de « figures ».

Personne ne recherche dans l'examen approfondi de ces substitutions, de ces notations contractées, de ces méprises réfléchies et de ces expédients, si vaguement définis par les grammairiens, les propriétés qu'ils supposent et qui ne peuvent pas être très différentes de celles que met parfois en évidence le génie géométrique ». Cette lacune est aujourd'hui comblée. Un groupe d'universitaires liégeois a publié récemment chez Larousse un traité rigoureux de « Rhétorique générale » qui répond exactement au vœu de Valéry. Et l'on vient de rééditer, dans une collection grand tirage, le savant et vénérable ouvrage de Pierre Fontanier sur les « Figures du discours ». Paru en 1827, c'est, d'après M. Gérard Genette, « l'aboutissement de toute la rhétorique française, son monument le plus représentatif ». Après plus d'un siècle de profond discrédit, voici donc la vieille Rhétorique, jadis des plus glorieuses, de nos jours remise en honneur, du moins en tant que théorie des figures.

« Les Figures du discours, écrivait en substance P. Fontanier, sont les traits, les formes et les tours par lesquels le langage s'éloigne de ce qui en eût été l'expression simple et commune ». S'écarter du langage commun, c'est le propre de tous les argots. Et les « excroissances » qu'un argot « ente sur le corps du langage » (disait Hugo) ne sont rien autre que des figures du discours. Tout spécialement l'argot de l'X, examiné sous ce jour, est un florilège de luxuriantes figures rhétoriques. Quelques-uns de ses tours des plus caractéristiques ont été mentionnés par l'auteur du Livre d'Or de l'X (1962), M. Paul Tuffrau ; comme aussi, déjà, au siècle dernier, par Armand Silvestre (promo 1857), dans la charmante préface qu'il a donnée au gros ouvrage « *L'Argot de l'X illustré par les X* » (1894).

À ce propos (ou hors propos), je voudrais dire deux mots du très aimable écrivain — inconnu, sans doute, de tous nos jeunes camarades— que fut Armand Silvestre (1837-1901). Sorti dans la Sape, mais nullement mili fana, il ne tarda pas à pantoufler dans l'Administration (en 1894, il était inspecteur des Beaux-Arts) et à s'abandonner à son goût pour les lettres. Il s'y illustra comme auteur d'une multitude de contes, gais et volontiers gaulois (il fut longtemps collaborateur attitré du Gil Blas), de pièces de théâtre (dont plusieurs furent jouées au Français), de livrets d'opéras... mais aussi, et d'abord, comme poète : « l'un des plus lyriques, des plus envolés, des plus mystiques et des mieux sonnants parmi les lévites du Parnasse » a dit Jules Lemaître. Et pour sa part, le mécréant Anatole France s'est risqué à le comparer à la Sainte d'Avila : « Sainte Thérèse donne à l'amour de Dieu le caractère de l'amour physique, et Armand Silvestre prête à la volupté charnelle la noblesse des voluptés idéales ».

Revenons à la rhétorique. Comme l'X a son argot, la rhétorique, dirait Etiemble, a son jargon, tiré du jardin des racines grecques. J'en userai avec discrétion, en mettant les mots savants entre parenthèses.

L'argot de l'X fait subir au langage usuel diverses sortes de transformations (ou métaboles). Métabole, d'après Littré : toute espèce de changement, soit dans les mots, soit dans les phrases. En réalité les argots, s'ils se plaisent fort à bahuter les mots, laissent généralement en paix le bon ordre des phrases. Dans l'argot de l'X, on note toutefois, en

matière de libertés syntaxiques (de métataxes) l'emploi fréquent d'appositions abrégatives. Exemples, le code X, l'amphi Kès, le sévère amphi gueule, présidé par le géné de Kommiss, etc.

Langages parlés, les argots ne se soucient pas non plus de l'orthographe. Mais à l'X circulent des topos. On y remarque (entre autres métagraphes) une prédilection marquée pour la voyelle finale ô (chamô, muzô...) D'autre part, les noms des deux fortes institutions créées par les élèves ne peuvent s'écrire que Kès et *Kommiss* (ou *Khommiss*). *Aucune hésitation n'est possible, en effet, entre le caractère décisif de l'initiale K et l'ambiguïté phonétique de la consonne C, accordée au mol arrondi de sa graphie.* Quoi, par exemple, de plus persuasif en sa concision que la formule lapidaire

a T b = KÈS

placardée en macromajuscules lors de la campagne de caisse ?

Pour l'essentiel, toutefois, c'est au vocabulaire usuel que s'attaquent tous les argots, en remaniant

- soit la forme des mots,
- soit leur signification.

Quant aux changements de forme (aux métaplasmes), l'argot de l'X procède surtout par abréviation (les « notations contractées » dont parlait Valéry). Le plus souvent, le mot est amputé de sa queue (par apocope). Exemples entre cent : amphi, ana, archi... L'acopope peut porter sur deux mots successifs. Ainsi mili fana. Autre exemple : La Tour Um est un condensé des noms des architectes qui l'édifièrent : M. Tournaire et le très populaire Umbdenstock que nous appelions jadis, par un mauvais calembour, périgourdin.

Le mot peut aussi perdre sa tête (par aphérèse): binet, houret, missaire... Il arrive que les deux types de mutilation soient conjoints dans une même expression : pitaine de set.

Tout spécialement sévère est l'opération qui a été pratiquée sur Administration. Par résection interne (ou syncope) des syllabes mini et par ablation (aphérèse) de la finale « ion », le mot a d'abord été ramené à la forme canonique « adstrass ». Puis, subissant l'attraction homonymique du nom de marque d'une margarine, il a été finalement réduit à « astra », ayant ainsi perdu en chemin, au total, dix lettres sur quinze.

Bien qu'il marque une nette préférence pour les raccourcis, l'argot de l'X ne se prive pas d'allonger certains mots par suffixation, soit régulière (conscrards), soit fantaisistes (conscouère, imité de rastaquouère, en espagnol traîne cuir). À ce sujet, gardons-nous d'oublier que le mot rouspéter, qui a supplanté rouscailler, est d'invention polytechnicienne, comme Armand Silvestre le faisait observer plaisamment au chansonnier, alors célèbre, Aristide Bruant, en lui rappelant que « le beau mot de rouspétance, dont il fait un si noble usage, a roulé de la Montagne Ste Geneviève à Montmartre en traversant Paris ».

Reste le cas, que je crois unique en son genre, d'une insertion adventice dans le corps d'un mot (par épenthèse): l'adjonction de la syllabe si, introduite à la faveur d'un calembour très bien sonnante, à l'intérieur de la formule clamée à tue-tête et scandée en chœur à l'amphi :

Un chic au 606 pathique...

Notons enfin, en matière de jeu grammatical, que l'argot de l'X enjoint à bon nombre de mots phonétiquement terminés en « O », de former leur singulier en al (biblal, boulal...). Réciproquement, crotale fait au pluriel crotaux.

L'argot de l'X ne malmène pas seulement le vocabulaire en usant de « notations contractées » ou d'adjonctions parasites. Il opère aussi des substitutions. Des termes nouveaux

y sont implantés, auxquels est rituellement conférée la signification de mots du langage ordinaire. Il n'y a plus, cette fois, changement de forme (métaplasme), mais échange de significations (métasémême, ou plus simplement trope, comme disait Fontanier).

Tout naturellement, le terme d'emprunt est souvent pris dans le répertoire des notations algébriques. Et d'abord, au premier rang, le signe X.

Le dictionnaire Robert date de 1840 l'emploi de la lettre « x » pour désigner les math. Pourtant, un élève de la promo 1834 a commis un badinage rimé, cité dans « l'Argot de l'X » dont voici un passage : 91

L'X est mon nom ; je ne sais quel caprice
Me fit donner un nom si dur, si sec.
Au ciel de la mathématique
Je brille toujours radieux
Et l'École Polytechnique
Est mon Parthénon glorieux.

Bien d'autres signes algébriques, tirés de l'alphabet latin ou grec, ont été revêtus de significations variées : p + q, K, phi, lambda, etc. sans oublier le point gamma. Dans ma promo, nous appelions OZ un cocon à la fois mince et très grand. Faire $z = 0$, c'est s'étendre sur le géométral...

Toutes ces appellations sont, au regard de la rhétorique, des métonymies (exemple rebattu ; boire un verre) : un échange entre deux significations contiguës ou connexes, au sein d'un même ensemble qui contient l'une et l'autre. La notation algébrique et la nouvelle signification qu'il prend à l'X sont contiguës à l'intérieur d'un tout qui les enveloppe l'air saturé de mathématique qu'on respire à l'École.

Un signe nouveau, doté en théorie vectorielle d'un sens précis, est apparu à l'X vers 1925 et s'y est aussitôt vigoureusement enraciné : le nabla, en forme de Δ renversé ! Le terme serait, paraît-il, d'origine assyrienne. Il s'applique à toute sorte de chose, truc ou machin. De mon temps, nous appelions bocard tout « machin » un peu compliqué. Bocard et nabla, de signification voisine, ont engendré des verbes d'acceptions divergentes : se bocarder (se cacher ou se rebiffer), nablater (bricoler un bocard).

Le chef de salle portait jadis les galons de sergent. De sergent, on a fait le malicieux paronyme serpent. Puis, dans un deuxième temps, crotale s'est substitué à serpent. C'est un bon exemple d'une deuxième figure du discours : la synecdoque : échange de significations entre deux termes dont l'un fait partie de l'autre (exemple éculé : voile pour bateau). Le crotale est un élément de l'ensemble des serpents.

Une figure rituelle de l'argot de l'X est l'emploi d'un nom propre en fonction de nom commun (c'est l'antonomase, qui est une espèce du genre synecdoque). Le procédé est sujet à dépérir quand disparaît l'objet de référence. On ne dit plus « rosto » depuis que les caserts sont éclairés à l'électricité. Il est pourtant deux noms qui semblent promis à l'immortalité.

« Acclamé au magnan, réprouvé à l'amphi », c'est par cette petite devinette que M. Tuffrau définit le gigon. L'élève Gigon, de la promo 1853, était, paraît-il, en toute occasion, avide de supplément. De son comportement d'ensemble à l'École, on a retenu ce trait particulier qui désormais s'est attaché immémorialement à son nom. Gigon a fait souche : gigonner, gigonnaire.

Le cas de jodot (qui a engendré jodoter, jodotage) est un peu plus compliqué. La particularité de M. Jodot était d'enseigner le dessin lavé. On a donc dit, par une synecdoque particularisante, jodot pour lavis. Mais un lavis est un dessin à l'eau. Par une deuxième

synecdoque, cette fois généralisante, jodot a pris le sens d'un usage quelconque de l'eau : par aspersion, sous forme de jet ou de bombe, mais aussi de pluie, comme en témoigne le joli quatrain suivant (emprunté à « *L'Argot de l'X* »).

Non jamais, jamais de la vie
Je n'avais vu pareil jodot.
Et comme j'étais sans parapluie
Il m'eût plu qu'il plût plus tôt.

Réunion de deux synecdoques accouplées, l'ontonomase est dans ce cas particulier une métonymie. le nom propre Jodot et le nom commun jodot désignent deux entités connexes au sein de l'ensemble de ce qui a trait à l'eau.

Exempt pour le moment d'anglomanie, l'argot de l'X a emprunté deux mots à l'allemand : schicksal (d'où schiksalcr) substitué à tirage au sort et, plus récemment selbst, pris au sens de parfait en son genre.

J'en viens maintenant au troisième et dernier genre des tropes proprement dits : la métaphore. Ici l'échange entre deux significations a lieu, non plus par contiguïté ou par connexion, mais en raison d'un certain trait de ressemblance. Un trait qui, même en poésie, est toujours plus ou moins saugrenu. Ainsi l'argot de l'X a enfanté (disait Armand Silvestre) « des associations bizarres ou carambolages d'idées, de cocasses rapprochements et quelque peu tintamarresques. Comme toujours, le caprice se mêle à l'occasion d'une certaine poésie ». Et il citait en exemple la suggestive expression pitaine Printemps appliquée au taupin qui, comme le printemps, apparaît avec les feuilles.

Les métaphores —qui, selon Marcel Proust, « peuvent seules donner une sorte d'éternité au style »— sont les figures privilégiées de la poésie. De leur floraison dans l'argot de l'X, on peut déduire qu'à l'École le jeune Armand Silvestre n'était pas seul « à soupirer en vers, comme Ovide, à moins que je ne m'acharnasse à des formules » (deux occupations qui, remarquait-il, se ressemblent : même recherche du rythme et de la symétrie). A preuve, la mirifique métaphore —dont l'objet est le solide commun à l'intersection d'un prisme et d'une pyramide— développée dans le sonnet suivant, écrit à l'École par un antique manifestement doué pour les lettres, Marcel Prévost (promo 1882) :

Regarde bien ceci, passant —c'est une épure.
Dans cette pyramide —à lecteur ingénu—
Un prisme, certain jour, fit cette découpure ;
Depuis lors, on ne sait ce qu'il est devenu.
Regarde ces contours, en ligne pleine et pure,
Le point rond s'unissant au point long plus ténu;
Vois le commun solide, ombré comme nature,
Par le raisonnement dans les airs soutenu.
Souvent ainsi, lecteur, dans l'âme d'une femme
Un ingrat passager laisse une plaie infâme,
Puis dédaigne la fleur dont est mort le parfum.
Au fond du cœur blessé, le mal pourtant demeure
Hélas ! —Et trop souvent la victime qui pleure
Met aux Enfants Trouvés le solide commun.

À l'analyse rhétorique, la métaphore est la réunion de deux synecdoques présentant — comme dans l'épure décrite par Marcel Prévost— un élément commun situé à leur intersection. Ainsi l'épée et la tangente à une courbe, tout en ressortissant à deux ensembles très différents et sans présenter entre elles de lien d'immédiate proximité ou d'appartenance,

ont en partage un même élément de similitude : toutes deux sont rectilignes.

Un des termes les plus anciennement et les plus solidement implantés à l'X est celui de cocon. Ce serait, semble-t-il, une abréviation de coconscrit. Mais le mot fait image, et, par ricochet, renvoie à magnan. D'où est née la belle métaphore qui, dans le père nourricier ou le lieu pitancier des élèves voit un magnan —c'est-à-dire, au pays de Mistral, un ver à soie secrétant la protectrice enveloppe fibreuse —le cocon— d'où sortira la précieuse chrysalide (du grec khrosos = or).

Est-ce par antiphrase que les termes de botte et bottier sont appliqués à des emplois civils où l'on n'a guère l'occasion de chausser des bottes ? En revanche, pantoufle, pantoufler, pantouflard prétendent bien donner une représentation conforme de la quiète existence du démissionnaire, libéré, entre autres servitudes, de l'obligation de pérégriner de garnison en garnison.

Ces diverses images sont anciennes. D'autres sont apparues depuis 1900. Et ce serait faire injure aux mânes d'Armand Silvestre que de passer sous silence deux nouveaux et gaillards néologismes : « cornecul, qui sort tout droit de Rabelais, et surlecuter qui l'eût enchanté ». (Paul Tuffrau).

L'argot de l'X a fait l'objet de deux ouvrages. Le plus ancien, que j'ai souvent cité, est paru à l'occasion du centenaire de l'École. Signé Albert-Levy et G. Pinet. C'est un répertoire quasi-encyclopédique, bourré de croquis, d'anecdotes et de badinages versifiés. Il a été réédité en 1936, après un sérieux élagage et une remise à jour, sous le titre « *Le nouvel argot de l'X* » par Roger Smet, caissier de la promo 1931, disparu en 1946. Parmi les quelque 400 termes recueillis, combien surmonteront l'épreuve de la transplantation à Palaiseau ? Bien sûr, l'abandon des locaux de la rue Descartes, la profonde transformation des conditions de la vie à l'École (en particulier la suppression des caserts), comme aussi la mutation, souvent subversive, du comportement (superficiel ?) des jeunes générations mettent dès à présent au rancard beaucoup de pittoresques expressions qui nous étaient familières. Mais l'X en a vu d'autres. Tant que l'École subsistera, elle sera ce qu'elle fut depuis sa fondation, à travers l'Histoire et les changements de régime : une chambre d'incubation de l'imaginaire en tout genre —y compris en matière d'inventions linguistiques. Dans les jardins de la rhétorique polytechnicienne, le microclimat de Palaiseau fera éclore de nouvelles fleurs (et mûrir de nouveaux fruits) du langage.

Georges Combet (1914).

Historique des annuaires

Par D. Clerget (X24)

Cette note a pour but de compléter l'étude faite sur les publications polytechniciennes par notre camarade Logié » (X21), étude reproduite

- d'une part dans la plaquette éditée à l'occasion du Centenaire de l'Association Amicale de Secours (1965) ;

- d'autre part dans la Jaune & la Rouge n° 198 du 1^{er} Février 1965.

La suite des annuaires parus depuis 1827 s'inscrit dans cinq périodes :

1) En 1827, Jarry de Mancy publiait son Monument Historique dédié à tous les élèves de l'École Polytechnique avec le sous-titre :

Tableau historique et chronologique de l'École Polytechnique depuis sa fondation (21 mars 1795-mars 1827). Il s'agissait d'une grande affiche de 90 x 75 cm. qu'on peut considérer comme le premier annuaire de l'X. Elle était suivie d'une deuxième édition en 1828. On la trouvait chez l'auteur et chez Bachelier, dont Gauthier-Villars prit la suite.

Le Tableau est divisé en cases. Dans la partie centrale se trouve la liste des élèves par promotion, pour les 3 périodes :

- républicaine, de l'an III à l'an XIII ;

- impériale, de 1805 à 1813 ;

- royale, de 1814 à 1827.

Dans les parties latérales du tableau se trouvent les historiques succincts de ces 3 périodes et dans d'autres cases des renseignements sur l'organisation, l'enseignement, les professeurs, la répartition des élèves dans les services publics, les étrangers ayant suivi les cours comme auditeurs libres...

2) Dans la première histoire de l'École Polytechnique de A. FOURCY parue en 1828 (chez l'auteur, à l'École Polytechnique) on trouve des listes qui constituent le complément nécessaire du tableau publié par Jarry de Mancy :

- liste générale des élèves par promotions (1794 à 1827) ;

- liste alphabétique des élèves ;

- liste des officiers du génie et des élèves-ingénieurs des Mines ayant participé à l'enseignement de l'École Polytechnique ;

- liste des étrangers auditeurs libres de 1798 à 1827.

3) 14 annuaires de l'École Polytechnique de 1833 à 1846: Format 15/9 ;

13 volumes de 1833 à 1842 (un par année) ;

1 volume de 1843 à 1846 (4 années groupées) chez Bachelier, imprimeur éditeur.

On lit, à la première page de ces annuaires, la note suivante « L'annuaire de l'École Polytechnique est rédigé par M. Marielle, garde des Archives, sous la direction de M. le Général Commandant l'établissement, suivant le programme approuvé par le Ministre de la Guerre ».

L'ouvrage comporte les chapitres suivants :

- Ordonnance du Roi portant organisation de l'École Polytechnique (30.10.1832) ;

- Personnel - Conseil de perfectionnement ;

- Liste des élèves (1^{ère} et 2^{ème} divisions) ;

- Conditions générales d'admission ;

- Distribution des études et emploi du temps ;
- Règlement intérieur - Administration, etc.

4) Les Répertoires de l'École Impériale Polytechnique.

Le premier rédigé par C.P. Marielle se rapporte à la période de 1794 à 1853. Édité chez Mallet-Bachelier, il porte la date de 1855.

- le deuxième, supplément au premier pour la période de 1854 à 1863, fut rédigé par Le Prieur, et fut édité chez Gauthier-Villars, imprimeur-éditeur de l'École Polytechnique en 1865.

Voici la liste des principaux renseignements contenus dans le premier :

- Contrôle général des élèves qui ont fait partie de l'établissement ;
- Listes particulières d'admission pour chaque année ;
- Listes particulières de classement par année, dans chaque service, avec récapitulation ;
- Liste des élèves qui n'ont pas rejoint ;
- Élèves décédés pendant leur séjour à l'École ou dans leur famille ;
- Élèves admissibles et non classés ;
- Élèves démissionnaires ou retirés ;
- Listes accessoires : élèves ayant été chefs de Brigade ; ayant fait l'expédition d'Égypte ; qui sont entrés à l'Institut ; qui sont arrivés à de hauts emplois ; qui sont entrés dans l'Instruction Publique, etc.

5) En 1865 Création de la Société Amicale de Secours - Une publication fut éditée en 1867. Elle ne donnait initialement que le compte rendu de l'Assemblée Générale annuelle et les statuts de la Société et la liste des membres.

1867 : compte rendu des 1^{ère} et 2^{ème} Assemblées Générales (1865-1866)

1868 à 1894 : compte rendu des Assemblées Générales (3^{ème} à 27^{ème}).

1895 : à partir de cette date l'annuaire paraît tous les 2 ans (1897 - 1899 - 1901 - 1903)

1905 - 1912 : L'annuaire paraît tous les ans.

1913 : Pas d'annuaire - compte rendu de la 46^{ème} Assemblée Générale.

1914 : Annuaire - compte rendu de la 47^{ème} Assemblée Générale.

1915 : Pas d'annuaire - compte rendu de la 48^{ème} Assemblée Générale,

1916-1917-1918 : Pas de publication,

1919 : Annuaire - Pas de compte rendu.

1920 : Reprise de la publication - compte rendu de la 49^{ème} Assemblée Générale.

1929 : À partir de cette date, l'annuaire donne les listes nécrologiques des promotions non éteintes.

1939 : Annuaire et compte rendu de la 68^{ème} Assemblée Générale.

1940 : L'annuaire est désormais édité par la S.A.S. et la S.A.X. Plus de compte rendu d'Assemblée Générale.

de 1941 à 1947 : Pas d'annuaire.

1948 : Reprise de la publication.

1963 : Les trois associations polytechniciennes fusionnent en une seule : l'A.X.

1968-1972 : Premier fascicule quinquennal. Celui-ci a pour but d'alléger l'annuaire et d'éviter de reproduire tous les ans les renseignements d'ordre général, tels que l'organisation de l'École, l'organisation de l'A.X. (avec les statuts). Il rassemble le nom des morts de 1894 à 1966, les annuaires se bornant à signaler les noms des camarades récemment décédés.

1973-1977 : Deuxième fascicule quinquennal. Il est composé comme le précédent mais donne les noms des morts de 1894 à Janvier 1972.

1975, 1976 et 1977 : Nouvelle présentation de l'annuaire et format 20 x 27 au lieu de 21 x 13,5.